

Sous la direction de Mr. Laurent VIDAL

# L'ÎLE D'OLERON FACE À LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

LE CONFLIT INTERNATIONAL VU À TRAVERS UNE PETITE ÎLE FRANÇAISE  
DE LA CÔTE ATLANTIQUE

29 JUIN 1940 – 1<sup>ER</sup> MAI 1945

---

**Stéphane CALONNEC**

*UFR La Rochelle – Faculté de Lettres, Langues, Arts et Sciences Humaines*

*Master 2 – Relations Internationales et Histoire du Monde Atlantique*

Année 2009

[Daniel.CALONNEC@wanadoo.fr](mailto:Daniel.CALONNEC@wanadoo.fr)



## Remerciements

BARGAIN François

CHAGNEAU Gérard, Lien Oleronais pour la Culture, l'Animation et les Loisirs

CHAZETTE Alain, ingénieur et historien du Mur de l'Atlantique

GALA Paul-Albert

Je remercie tout particulièrement Jean-Michel CAILLOT pour m'avoir procuré des documents et des témoignages remarquables de sa base de données, ainsi que tous les vétérans qui ont accepté de m'aider pour l'élaboration de ce mémoire.

## Sommaire

REMERCIEMENTS .....	2
SOMMAIRE.....	3
INTRODUCTION GÉNÉRALE : L'ÎLE D'OLERON FACE À SES LIBÉRATEURS ET SON PASSÉ, UNE APPROCHE NOUVELLE DE L'ÎLE D'OLERON DURANT LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE. ....	4
<b>I. LES SPÉCIFICITÉS DE LA SOCIÉTÉ OLERONAISE FACE À L'INVASION ET L'OCCUPATION DE SON TERRITOIRE. COMMENT APPRÉHENDER LES PHÉNOMÈNES DE COLLABORATION ET DE RÉSISTANCE SUR L'ÎLE D'OLERON ENTRE 1940 ET 1945 ?.....</b>	<b>6</b>
A. LES SPÉCIFICITÉS DE LA SOCIÉTÉ OLERONAISE FACE À L'ARRIVÉE ET L'IMPLANTATION DE L'OCCUPANT, JUIN 1940 – JANVIER 1942.....	7
B. LA MÉMOIRE OLERONAISE D'UNE ÎLE QUI N'A CONNU AUCUN COLLABORATEUR : LA RÉALITÉ DES FAITS ET LA FABRICATION D'UN MYTHE.....	16
C. LA RÉSISTANCE DANS L'ÎLE D'OLERON : DES MOUVEMENTS SPONTANÉS AUX GRANDS RÉSEAUX EN RELATION AVEC LE CONTINENT POUR UNE LIBÉRATION ARMÉE.....	25
<b>II. L'ÎLE D'OLERON DANS LE MUR DE L'ATLANTIQUE : LA CONSTRUCTION D'UNE PAROI TOURNÉE EXCLUSIVEMENT VERS L'OUEST ET SON CONTOURNEMENT PAR DES MAQUIS À PARTIR D'AOÛT 1944.....</b>	<b>36</b>
A. L'OCCUPATION MILITAIRE DE L'ÎLE D'OLERON DE JUILLET 1940 À AVRIL 1945, ET SES DISPOSITIFS DE DÉFENSE DE LA « FORTERESSE EUROPE » : L'ATLANTIKWALL.....	37
B. SEPTEMBRE 1944, SUITE À LA PERCÉE ALLIÉE EN NORMANDIE ET EN PROVENCE, DES GROUPES MAQUISARDS DU SUD-OUEST MARCHENT SUR L'ARC ATLANTIQUE ET ASSIÈGENT L'ENNEMI DANS DES POCHES DE RÉSISTANCE.....	45
C. <i>VÉNÉRABLE</i> ET <i>JUPITER</i> , OU LES PLANS DE LA LIBÉRATION DE ROYAN ET DE L'ÎLE D'OLERON PAR LES ARMES.....	52
<b>III. L'ASSAUT MILITAIRE DE L'ÎLE D'OLERON OCCUPÉE (30 AVRIL – 1<sup>ER</sup> MAI 1945), ET SA RÉCEPTION MITIGÉE PAR LES POPULATIONS LOCALES.....</b>	<b>61</b>
A. LUNDI 30 AVRIL 1945, PREMIER JOUR DES COMBATS : LA PÉNÉTRATION DU SECTEUR SUD DE L'ÎLE D'OLERON.....	62
B. MARDI 1 <sup>ER</sup> MAI 1945, DEUXIÈME JOUR DES COMBATS : LA MARCHÉ VERS LE NORD DE L'ÎLE. DE FAIBLES COMBATS ET UNE ACTION MARQUÉE PAR LA RÉSISTANCE ET LE COMMANDO FOURNIER.....	74
C. BILAN MILITAIRE DU « TROISIÈME DÉBARQUEMENT DE FRANCE » ET SES CRITIQUES. LA LIBÉRATION DE L'ÎLE D'OLERON ÉTAIT-ELLE NÉCESSAIRE ?.....	79
<b>CONCLUSION GÉNÉRALE : LES PROBLÉMATIQUES D'UNE ÎLE D'OLERON PLUS ATTENTISTE QUE RÉSISTANTE, ET PLUS CRITIQUE QUE RECONNAISSANTE SUR LA LIBÉRATION.....</b>	<b>90</b>
BIBLIOGRAPHIE.....	92
TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	95
TABLE DES MATIÈRES .....	96

## **Introduction générale : l'île d'Oleron face à ses libérateurs et son passé, une approche nouvelle de l'île d'Oleron durant la Deuxième Guerre mondiale.**

Les ouvrages traitant de la vie quotidienne sous l'Occupation et la libération de l'île d'Oleron ne manquent pas ; à qui sait les trouver, ce mémoire paraîtrait inutile. Alain Chazette, Robert Laffont, ou Christian Genet sont des historiens habitués à traiter cette question. Mais, vous l'aurez remarqué, nous employons une conditionnelle ironique, car il ne s'agit point d'un énième ouvrage empli de choses « que l'on sait déjà. » Nous avons pris le parti d'explorer l'île d'Oleron durant la Deuxième Guerre mondiale d'une façon nouvelle. D'une part, en la mettant au cœur de notre étude, là où la quasi-totalité des ouvrages la traitent exclusivement comme point secondaire de La Rochelle ou de Royan ; nous avons inversé ce concept récurrent pour faire graviter, autour de notre île, les spectres de ces grandes villes qui ont déjà été longuement étudiées. D'autre part, les archives classiques que nous avons exploitées ont été agrémentées autant que possible de témoignages inédits et de compléments d'informations qui permettent, d'un seul coup d'œil, d'obtenir un portrait de tel ou tel fait.

L'île d'Oleron est, comme son nom l'indique, un territoire insulaire. Cette évidence induit des spécificités sur les populations, qui perçoivent la guerre de façon peut-être différente, et agissent également différemment face à elle. Nous avons ainsi choisi de prendre comme postulat que cette guerre, sur cette petite île de l'Atlantique, est considérée d'une manière différente que sur le continent, et nous allons dans une première partie, outre un historique de l'invasion de l'île d'Oleron par les forces de la *Wehrmacht*, étudier les phénomènes de la collaboration et de la résistance entre 1940 et 1945. Chacun se construit, s'élabore et se développe ; toutefois, la mémoire collective a curieusement « oublié » la collaboration et s'est créé, non point le mythe d'une île totalement résistante, mais d'une île sans collaborateurs ; qu'en est-il de la réalité de la collaboration et de la construction de ce mythe ? Quelle est également la réalité du fait de résistance, face à l'attitude générale de la population ?

Quoiqu'il en soit, ces phénomènes sont indissociables de l'attitude de l'Occupant. Nous verrons, en deuxième chapitre, ce qu'il pendant cinq années de l'île d'Oleron et de ses populations, et comment il organise l'occupation militaire de cette dernière, notamment face aux directives Berlinoises de construire un mur défendant la « forteresse Europe. » Mais, ce que nous allons également étudier, c'est surtout le *clash* de cette île occupée face à la marche, confiante dans les percées fulgurantes de Normandie et de Provence, de maquisards sur l'arc atlantique qui repoussent et assiègent les Allemands dans des poches de résistance : La Ro-

chelle, Ré, Oleron, Royan. Le Gouvernement Provisoire, soucieux d'appuyer son autorité, intègre progressivement ces F.F.I. aux armées régulières, dans le but avoué de réduire par la force ces poches ; ainsi sont constitués des armées et des plans de libération de l'île d'Oleron, dans le prolongement de l'anéantissement de la poche de Royan : telle est l'étude de notre troisième sous-chapitre.

Une fois ce plan élaboré et la poche de Royan mise en pièces, on peut enfin attaquer l'île d'Oleron, après sept mois de siège. Le troisième chapitre se veut d'abord un historique précis, heure par heure, de la libération de l'île d'Oleron ; il a été conçu afin de pallier à l'éclatement de l'information, en compilant de nombreuses sources dans ces quelques pages. Mais cette histoire humaine ne concerne pas que les soldats venant du continent ; l'action de la résistance, le comportement de la population et de l'ennemi, tant de petits détails que nous avons retranscrits tant ils sont nécessaires à l'appréhension complète de la libération de l'île d'Oleron, que l'on ne perçoit souvent qu'à travers des grands mouvements. Les combats s'étalent sur deux jours : les 30 avril et 1<sup>er</sup> mai 1945 ; quelques jours avant la fin de la guerre en Europe. Ce fait, outre la puissance des moyens déployés, a fait se poser de multiples questions sur l'utilité d'une telle opération ; en troisième sous-chapitre, nous prendrons ainsi la mesure des arguments avancés par les parties, et tenterons de comprendre pourquoi ces questionnements se sont posés et se posent encore aujourd'hui.

## I. Les spécificités de la société Oleronaise face à l'invasion et l'occupation de son territoire. Comment appréhender les phénomènes de collaboration et de résistance sur l'île d'Oleron entre 1940 et 1945 ?

Les ouvrages traitant de la vie quotidienne des personnes durant la deuxième guerre mondiale foisonnent. Toutefois, ils possèdent souvent deux défauts majeurs issus de leur caractère généraliste. On fait un livre sur « la résistance en France », « la collaboration en France », ou « la vie quotidienne des Français sous l'Occupation », mais très peu de prendre en compte le caractère régional, même local de la guerre<sup>1</sup>.

Par cet aspect, nous perdons de vue les spécificités de telle ou telle région qui conditionnent grandement la perception de la guerre par la population locale – et son comportement vis-à-vis d'elle. *De facto*, la guerre apparaît différente si l'on vit dans les Vosges ou sur une île de l'Atlantique, tout comme – un phénomène peu pris en compte dans ces ouvrages – les différences entre les milieux urbains et ruraux. Dans ces livres, l'ensemble de la France est « nivelé », et l'on perd ainsi une grande partie du phénomène que l'on étudie.

Enfin, le caractère national de ces ouvrages les contraignent eux-mêmes à être très peu exhaustifs, privilégiant notoirement la vie des occupés à la vie des occupants et, parfois, donnent une légère note sur leurs relations. Après tout, les nazis font partie de l'histoire que l'on étudie, et il est assez malsain de les reléguer comme « sujet tabou » parce que, dans l'histoire, « ce sont eux les méchants » : notre étude mettra ainsi, dans un souci d'équité, les occupants et les occupés dans leurs relations quotidiennes tout en considérant, bien sûr, qu'elles ne sont point équilibrées.

L'étude de ces relations implique ainsi que nous approchions l'île d'Oleron, géographiquement et humainement, afin de percevoir non seulement le sentiment des Oleronais face à l'arrivée des nazis en juin 1940, mais également comment le mode de fonctionnement spécifique de la société Oleronaise a conditionné la vie quotidienne de tous, autochtones et occupants, entre 1940 et 1945.

---

<sup>1</sup> Nous devons cependant nuancer ce fait : depuis une dizaine d'années, les ouvrages régionaux et locaux se multiplient, ce qui permet de donner une nouvelle dimension aux grands ouvrages généralistes de la période 1950 – 1990, et qui traitaient de l'ensemble du territoire Français.

## **a. Les spécificités de la société Oleronaise face à l'arrivée et l'implantation de l'Occupant, juin 1940 – janvier 1942**

L'île d'Oleron est un territoire bien délimité physiquement des côtes de la Charente-Maritime ; en son sein, elle abrite douze mille habitants qui sont coupés du territoire français. Cette isolation, aussi minime soit-elle, induit des spécificités sur la population ; ce peut être tant le langage que le rapport des individus vis-à-vis d'une guerre internationale, qui transcende totalement le champ de vision des Oleronais. Nous allons donc étudier quelles spécificités une île de l'Atlantique crée sur sa population, ce qui nous permettra de décrire la perception par les Oleronais de la Deuxième Guerre mondiale et leur intégration face aux phénomènes sociaux d'une guerre : la résistance à l'agresseur, la collaboration avec ce dernier, ou bien l'utilisation par l'agresseur des populations de l'île d'Oleron.

### **Une société Oleronaise centrée sur le village : une communauté dans laquelle chacun se connaît.**

L'île d'Oleron est... une île. Il est très important d'insister sur cette évidence, mais elle conditionne sensiblement la vie des habitants, qu'ils soient installés de longue date ou qu'ils soient issus d'une occupation militaire. Car c'est un territoire aux limites physiques, et, bien qu'à quelques kilomètres à peine du continent, la barrière de la mer isole cette île qui doit ainsi, dans la majorité des cas, autoproduire ses besoins, ses loisirs et tout autre fait relatif à la vie quotidienne des personnes<sup>2</sup>.

Cette nécessité d'autoproduction, lorsqu'elle n'est pas une activité maritime connectant l'île d'Oleron au continent, doit se suffire des ressources du sol ; or il n'est pas extensif, et s'arrête brutalement dans l'Atlantique. Ainsi, l'espace doit être parfaitement exploité afin de permettre la survie de la population, ce qui expliquerait, entre autres, que l'île d'Oleron est morcelée de façon presque millimétrique en terrains très spécifiques qui respectent souvent le dualisme : terrain productif et terrain totalement improductif.

C'est le cas des espaces de forêts, peu productifs, réalisés pour protéger les installations humaines, des espaces de marais salants, des vignes, ou encore des villages. Tous ces territoires sont parfaitement définis et très clairement découpés ; les villages sont soit créés en

---

<sup>2</sup> Notre concept de communauté autonome et isolée – conformément à l'étymologie du terme « île » – s'appuie sur celui proposé par Mashall Sahlins dans sa confrontation avec une entité hors de son champ de vision ; la même confrontation est utilisée par le colloque « Les identités insulaires face au tourisme » de l'I.U.T. de La Roche-sur-Yon. Voir : SAHLINS Marshall, *Des îles dans l'histoire*, Paris, Le Seuil – Gallimard, 1989, 188p. et <http://identitesinsulaires.wordpress.com/category/3-resumes/>.

conglomérat très compact, ou alors sont totalement séparés par de vastes terrains marécageux, viticoles ou forestiers : auquel cas ils ne sont reliés que par de grandes voies de circulation.<sup>3</sup>

L'activité reste rurale, presque ancestrale, ignorant les grands progrès sans toutefois y être insensible : au début du siècle dernier, un réseau ferré parcourt l'île, mais reste le privilège des bourgeois et des touristes fortunés<sup>4</sup>. Et dans ce contexte de village « ancien », le cercle des connaissances de l'individu s'étend à l'ensemble des habitants de son village, sans dépasser les limites physiques de cette dernière. En somme : chaque villageois Oleronais connaît tous les autres membres de son village, mais, et cela peut paraître logique, ne connaît pas même les membres d'un autre village proche. Personne, dans ce système, ne peut donc cacher un secret à sa communauté, que ce fût dans notre cas un acte de collaboration ou... un acte de résistance.

Chacun se connaissant, chacun sait qui pense quoi, qui fait quoi et même quels moyens il possède pour ses actions. Durant la guerre, la complicité de résistance part du principe que l'on connaît un opposant au régime établi, mais que l'on ne le dénonce point. Se faisant complice de cette connaissance, du « je sais qu'untel fait ça », l'individu entre ainsi parfois involontairement dans la résistance de son village ; expliquons notre idée.

Chaque village, en tant qu'entité, possède une sensibilité vis-à-vis de la présence de l'occupant militaire ou d'un gouvernement affichant sa volonté de travailler avec cet occupant. Ce peut être tant de la résistance ou de la collaboration, mais chacun se fait sa propre opinion, avant que ce dernier ne soit rattrapé par la « tendance générale » de sa communauté : est-elle indifférente, collaboratrice ou résistante ? L'individu, isolé, ne peut pas vivre dans un village Oleronais : tout le monde s'entraide – c'est le cas notamment pour l'achat de matériel agricole –, partage les activités professionnelles en incluant les terres et bâtiments qui y sont associés, et perçoit le village comme lieu de résidence familiale (les parents, les époux et enfants ne migrent la plupart du temps pas).<sup>5</sup>

Ces considérations sont très théoriques mais néanmoins importantes, car nous pourrions ainsi conclure qu'une partie de la population de l'île d'Oleron est entrée dans telle ou telle mouvance parce que le réseau social l'y a contraint.

---

<sup>3</sup> Voir, par exemple, THOMAS Paul, *l'Île d'Oleron à travers les siècles*, Saint-Pierre d'Oleron, Paul Thomas Éditeur et 1926 pour la première édition (réédition L.O.C.A.L., Saint-Pierre d'Oleron, 2000), 194p.

<sup>4</sup> Voir, notamment, BOUINEAU André, *l'Île d'Oleron et ses plages*, Le Château d'Oleron et 1906 pour la première édition (réédition L.O.C.A.L., Saint-Pierre d'Oleron, 1990), 84p., p.73. et surtout THOMAS Paul, *op.cit.*, pp.123-124.

<sup>5</sup> Cette idée nous est donnée par les travaux de Paul Thomas, et confirmée *in situ* pour la période qui nous concerne d'après des entretiens à L'Ille (commune de Saint-Georges d'Oleron), et à Trillou (commune de Le Grand-Village-Plage). THOMAS Paul, *op.cit.*, pp.109-124.



Et de cette contrainte, il doit certainement exister des entités supérieures qui canalisent l'aspiration générale ; des meneurs. D'autres habitants ? Ils sont certes nombreux à penser la même chose – la structure sociale Oleronaise est démocratique certes –, néanmoins ils possèdent le même statut que tout autre habitant ; tout caractère de « classe sociale » ne semble pas exister dans la majeure partie des villages Oleronais. Nous devons nous tourner vers les maires pour trouver une réponse, car ce sont elles, dans leur quasi-totalité résistantes, qui jouent le catalyseur, pour la population, d'un mouvement de rébellion « légalisé ». Le groupe de résistance se structurerait ainsi tout autour de l'entité municipale, ce qui aurait contribué à la création du mythe d'une *île sans collaborateurs* ; ce point sera traité plus avant.

Ainsi l'ambivalence de concevoir l'institution publique, celle qui possède le pouvoir et représente l'État, d'inciter elle-même sa population à s'opposer devra être explicitée.

À l'échelle du village, malgré un aspect « archaïque<sup>6</sup> », les villages possèdent soit un maire (pour les plus importants bourgs), soit une sorte de « représentant » de communauté (pour des excroissances rurales isolées, nées d'une activité, par exemple à proximité d'un canal, mais privilégiant l'idée de lieu de travail plutôt que lieu de vie, n'entrant ainsi point dans le besoin d'être municipalisé). Rappelons-le, comme nous l'avons légèrement souligné plus tôt, chacun d'eux représente tant une sensibilité vis-à-vis de l'Occupant qu'une interconnexion entre deux communautés Oleronaises.

Les maires, ou du moins les responsables politiques, ont une importance fondamentale et souvent jouent sur un équilibre précaire. En tant qu'ils sont fonctionnaires de l'État, ils ne peuvent pas renier le gouvernement actuel, quel qu'il soit. Ensuite, en tant qu'ils sont représentants d'une communauté soumise à un « agresseur », ils ont pour rôle de fédérer l'ensemble des individus autour de l'entité municipale qu'ils dirigent. Enfin, en tant qu'ils sont des êtres humains sensibles au bien-être de leur communauté, ils mettent en place un double jeu, celui de figuration d'honnêteté face à Pétain, et celui de résistant actif ou partisan.

Finalement, aux yeux d'un fonctionnaire, les deux choses d'être résistant et soutenir le Maréchal sont-elles incompatibles ? Vichy, c'est tout de même l'État, c'est la France ; les troupes Allemandes, c'est l'agresseur, c'est un gouvernement parallèle, c'est le *Reich* : dans une connaissance imparfaite de la situation, surtout entre 1940 et le début de 1942, n'est-il point impossible de concilier les deux ? Modifions « *le tableau d'un Vichy uniformément noir, monolithique dans son abaissement devant l'occupant et dans sa politique d'oppression des*

---

<sup>6</sup> Nous utilisons la notion d'*archaïsme* ethnologique telle qu'elle a été décrite par Claude Lévi-Strauss, sans préjugé ni évolutionnisme. LÉVI-STRAUSS Claude, *Anthropologie structurale (I)*, Paris, Plon, 1958 (1974 pour la seconde édition), 480p., p.119.

*Français, qu'avait peint au sortir de la guerre le milieu résistant, en particulier le parti communiste. »*<sup>7</sup>

Car tout le monde ne considère pas le Maréchal comme traître ; on pourrait, à l'époque, le voir comme le seul à défendre la France de la belligérance Allemande, à tout le moins l'apaiser. Le *Feldmarschall* Walther von Brauchitsch, représentant en juin 1940 le gouvernement militaire nazi d'occupation, se porte garant pour le *Führer* du maintien ordinaire des institutions :

2. L'administration de l'Etat, des communes, la police et les écoles devront poursuivre leurs activités. Elles restent ainsi au service de leur propre population.<sup>8</sup>

L'occupant déclare par cette phrase que, malgré une présence militaire Allemande, le reste du pays continuera de vivre comme si de rien n'était. L'astuce Allemande a été de ne point toucher aux institutions les plus proches de la population, afin d'éviter un choc culturel pouvant conduire à la rébellion, mais bien de reconstruite la tête de l'État en forçant une défaite qui oblige l'instauration d'un nouveau gouvernement faible, fantoche, manipulable. Du point de vue du *quidam*, l'intérêt des Français est ainsi mis en avant, en leur garantissant certes une domination Allemande, mais une vie dans les meilleures conditions possibles au vu des circonstances.

L'Allemand, le « Boche », paraîtrait ainsi le seul digne de tous les blâmes, mais les actions du gouvernement de Pétain sont progressivement sans ambiguïté : dès juillet 1940, les réquisitions de matières premières en France occupée sont fortes ; preuve pour certains que le gouvernement ne protège pas les Français. Pis encore : en août, une première forme de S.T.O. est créée avec l'appui législatif de Vichy. Les populations, et notamment celles de l'île d'Oleron, ont très mal vécu ce Service (surtout sa forme finale du 16 février 1943 qui mobilise de force les hommes de 20 à 22 ans<sup>9</sup>) et l'ont vite combattu vivement comme nous le verrons plus loin.

Toutefois, notre argumentation a oublié quelque chose de très important : nous sommes dans une structure exclusivement rurale, là où l'information n'est pas réfléchie en des termes si profonds ; une éducation normale, dans ces années, ne donne pas les outils de ré-

---

<sup>7</sup> BURRIN Philippe , « Vichy », in NORA Pierre (Dir.), *Les lieux de mémoire, La République, La Nation, Les France* (Quarto 2), Paris, Gallimard, 2003 (1997 pour le 1<sup>er</sup> dépôt), 1372p., p.2469.

<sup>8</sup> Cité par AZIZ Philippe, *Le trésor nazi, tome 1*, Genève, Famot, 1974, 250p., p.121.

<sup>9</sup> <http://hsgm.free.fr/sto.htm> (Utilisé le 4/5/2009).

flexion d'une société Française déjà *mondialisée*<sup>10</sup>. Du coup, les préjugés, les rumeurs deviennent des réalités, et l'on explique les incompréhensions avec des raccourcis. Pourquoi Pétain a-t-il déclaré l'armistice ? Ne pouvions-nous pas gagner ? Le patriotisme fort, mêlé de raccourcis, transforme ce questionnement en : nous pouvions gagner, mais Pétain nous en a empêché. Donc, Pétain est un traître au service des *Boches*. En Oleron, l'absence de réel terrain de combat n'est pas pour réduire les rumeurs ; nous sommes loin de la ligne Maginot, nous sommes l'arrière pays qui se contente d'envoyer des soldats et de la logistique de réserve. Ceci explique que dès juin 1940, des rébellions diverses sont organisées sur tout le pays et sur les côtes charentaises : bateaux sabordés à La Rochelle, avions détruits à l'aérodrome de Laleu...

Durant toute la guerre, l'obsession de se venger de l'armistice semble conditionner totalement l'action de la résistance. Les résistants, comme Jean-Noël de Lipkowski<sup>11</sup>, l'expliquent très bien avec leurs mots : la défaite de 1940 est une *humiliation*, et c'est cette défaite, seule, qui a créé la situation d'occupation de la France ainsi que toutes ses conséquences (l'humiliation de la population, perquisitions, réquisitions de personnes et de matériels, *etc.*). Selon la résistance, la période de guerre 1940-1945 n'a pour origine que l'armistice qui a causé le déshonneur de la France.

Nous ne faisons pas, rappelons-le, de jugement quelconque sur les états d'esprit issus de la *drôle de guerre* ; après tout, si le territoire Français était envahi aujourd'hui, cela ne réveillerait-il point instinctivement notre idée de survie territoriale ? Et comment réagirions-nous, si l'on nous annonçait que rien ne peut arrêter l'ennemi car notre armée n'est pas assez puissante, et que rien ne semble pouvoir stopper l'invasion de notre territoire ? Les réactions seraient très diverses, mais quand bien même la supériorité totale de l'ennemi fût avérée, nombreux d'utiliser, volontairement ou non, le déni : ce n'est pas possible, nous ne pouvons pas nous faire attaquer si facilement, et perdre si facilement.

Cette idée est fondamentale. Elle implique une double perspective que nous retrouvons durant toute la guerre dans une minorité croissante de la population. D'abord, comme nous l'avons dit que la raison de la défaite est ailleurs : Pétain nous a forcé à abandonner. D'autre part, ce déni de défaite conditionne fortement une idée de vengeance, parce que l'honneur de

---

<sup>10</sup> Dans les années 1930, l'instruction est certes obligatoire, mais dispense seulement le nécessaire afin d'établir une société Française alphabétisée et apte à intégrer les emplois que cette dernière a constitué ; les élèves ne sont que peu éduqués hors des cadres de la France coloniale. Voir : MAYEUR Françoise, *Histoire de l'enseignement et de l'éducation, III : 1789 – 1930*, Paris, Perrin, 2004, et PROST Antoine, *ibidem, IV : depuis 1930*, 2004.

<sup>11</sup> Jean-Noël de Lipkowski, discours d'hommage à Jean Moulin devant une stèle qui lui est consacrée à Saint-Denis d'Oleron, 1989 (Enregistrement de Jean-Michel Caillot).

la France a été souillé<sup>12</sup>. On constitue ainsi des résistances au *Reich* et à la France de Pétain, en imaginant que les ennemis ont gagné une bataille, pas la guerre. Nous n'inventons rien, De Gaulle l'annonce à la radio le 18 juin 1940 ; et bien que très peu de personnes aient entendu cet appel, il semble traduire le sentiment général de la population française.

Qu'en est-il de la population Oleronaise face à cette période de débâcle ?

### **La marche des Allemands sur la Charente-Inférieure. Aurait-on oublié l'île d'Oleron ?**

L'île paraît finalement très éloignée des combats, et seuls les habitants de la côte nord-est de voir La Rochelle s'assombrir dans la fumée noire après de violentes explosions que l'on entend d'ici. La guerre se prépare, mais semble-t-il pas sur l'île : la base d'hydravions de Saint-Trojan, pleine au 18 juin, est désertée une semaine plus tard et se contente d'être un simple point de passage entre deux bases aéronavales, comme l'explique Alain Chazette :

Jusqu'au 18 juin, la base annexe de Saint-Trojan abritait neuf hydravions CAMS 55.10<sup>13</sup>, six appartenant à l'escadrille 2S2 (EVI Henri Chouillet) et trois à la 2S1 de Lanvéoc-Poulmic. Mais le 18 juin, les bases du nord sont évacuées et les unités se replient le long de la côte atlantique. Les six CAMS 55.10 de la 2S1 (LV André Kervella) qui étaient à Lanvéoc arrivent à Saint-Trojan à 16 h 10. Deux Laté 29.0<sup>14</sup> et quatre Gourdou 812<sup>15</sup> de la 1S2 (LV Paul Soulez) amerrissent à 17 h 45 en provenance de Lorient<sup>16</sup> et repartent pour Hourtin à 21 heures. La 1S1 (LV

---

<sup>12</sup> Ce point n'est absolument pas à négliger : nous sommes encore, y compris dans l'île d'Oleron, dans une société qui prône le culte des vainqueurs de 1918 ; les vétérans, comme les gouvernements de la III<sup>e</sup> République, nourrissent le concept de supériorité militaire de la France. Celle-là même s'enorgueillait, au début des années 1930, d'armement et de moyens modernes ; la ligne Maginot, toute blindée, était une gloire. En quelques mois, tout ce prestige a été broyé, et nombreux de chercher les coupables ; le maréchal Pétain, en déclarant l'armistice, aurait ainsi, pour certains, souillé la France car cette dernière se devait de combattre jusqu'au bout et ne pas céder à la peur et la couardise.

<sup>13</sup> Le C.A.M.S. 55.10 est un hydravion français de reconnaissance moyennement armé capable de transporter cinq personnes. Pour plus de détails, voir : <http://www.hi-litesbyhigh.com/OtherCountriesAircraft/France/SeaPlanes/FranceSeaPlanes.html> et <http://avions.legendaires.free.fr/cams55.php>

<sup>14</sup> Le Latécoère 29.0 est un hydravion torpilleur français. Voir : <http://avions.legendaires.free.fr/late298.php>.

<sup>15</sup> Sous le nom de GL812, il s'agit d'un hydravion français assez similaire au C.A.M.S. 55.10.

<sup>16</sup> Une note accompagne ce texte : « *Un Gourdou a dû se poser à Saint-Denis-d'Oleron en panne de moteur et a été incendié.* » Bien sûr, il ne faut pas y voir un geste contre l'armée française, mais bien un sabotage afin que l'appareil ne tombe pas dans des mains ennemies : il semble ainsi que dès le 18 juin le désespoir soit majoritaire sur l'aboutissement de la bataille.

Jacques Hourdin) arrive de Cherbourg à 19 heures avec trois Loire 130<sup>17</sup> et cinq Laté 298<sup>18</sup>. La base est ensuite évacuée. Le 151 appareille le 20 juin pour Hourtin, et les 251 et 252 le 23 juin pour la même destination.<sup>19</sup>

Les îles de Ré et d'Oleron sont sous un commandement militaire Français unifié, et la 213<sup>e</sup> C.M.P., d'un certain Tutard, est sur l'île d'Oleron ; il existe quelques points d'appui, notamment à la pointe nord de l'île, dite pointe de Chassiron, mais rien de solide. Les nouvelles s'amoncellent : le 17 juin au matin, le bateau *Champlain* a sauté sur une mine devant l'île de Ré. Dans la journée, le nouveau chef de l'État Pétain déclare qu' « *il faut cesser le combat.* » À partir du 19, La Pallice et Rochefort sont bombardés par les avions Allemands. En bref : le continent s'effondre. Et Oleron ? Il n'y a rien à bombarder, ce n'est que vignes au Nord, forêt au Sud-Ouest, marais au Sud-Est et une base aéronavale d'appareils obsolètes au Sud. Rien qu'une interdiction militaire justifierait, même pour les Allemands.

On attend ainsi fébrilement, au rythme des mauvaises nouvelles, l'arrivée des envahisseurs. Dans la Charente-Inférieure, la date-clef semble être le 23 juin. En effet, entre le 17 et le 22 juin, le département subit les assauts du *Reich*, sans riposte autorisée ni même possible : il est interdit de tirer sur les avions Allemands, tandis que les *u-boote* patrouillent et torpillent sans qu'il fût possible de les détecter. A partir du samedi 22 juin, les choses se précipitent. La *44. Infanterie-Division*<sup>20</sup> entre dans le département par la route de Niort. Dans la nuit, Marennes est sous le joug des premières unités Allemands avancées, l'*Aufklarungs-Abteilung I*<sup>21</sup>, qui progressent ensuite sur Rochefort (capturé le matin du 24). La Rochelle, ville ouverte depuis le 22, tombe ce même 23 juin à 15 heures, et c'est au tour de Royan à 17 heures. Mais de toute façon, le sort de la France est joué depuis le 22 juin : l'armistice de Rethondes doit entrer en vigueur le 25 à 0 h 35 précises.<sup>22</sup>

Nous devons toutefois faire une distinction dans ce dont nous traitons : force d'invasion n'est point force d'occupation. Ici, nous parlons ici des forces d'invasion, qui pré-

---

<sup>17</sup> Hydravion de reconnaissance Français, probablement le modèle 130M (pour Métropole) dans notre cas, triplace, équipé de deux mitrailleuses et de deux bombes. Pour plus de détails, voir : <http://avions.legendaires.free.fr/loire130.php>.

<sup>18</sup> Le Latécoère 298 est simplement une version améliorée, construite au début des années 1930, du Laté 29.0.

<sup>19</sup> BROTHÉ Éric, CHAZETTE Alain, REBERAC Fabien, *Charente-Maritime – Vendée, 1939-1945*, Chauray-Niort, Patrimoines & Médias, 1997, 247p., p.14.

<sup>20</sup> 44<sup>ème</sup> division d'infanterie de la *Heer*. L'information est donnée par 1945-1995, *Cinquantième Anniversaire de la Libération de la Poche de Royan et de Saint-Georges de Didonne*, supplément au Bulletin Municipal d'information de Saint-Georges de Didonne, n°37, avril 1995, page 3.

<sup>21</sup> Détachement motorisé du *Major Wolf*, qui prépare le terrain pour l'*Infanterie-Regiment 900* (motorisée) de l'*Oberstleutnant* Erich Fronhöfer. L'ensemble est rattaché au *VIII. Armee-Korps (General der Artillerie* Walter Heitz). Pour plus de détails, il convient de se référer à BROTHÉ Éric, CHAZETTE Alain, REBERAC Fabien, *op.cit.*, p.17.

<sup>22</sup> *Ibidem.*, p.18.

parent le terrain en interdisant les structures militaires ennemies et en installant des commandements armés ; dans la technique de la *blitzkrieg*, chars et véhicules motorisés sont fortement privilégiés au dépend de l'infanterie. Ils opèrent jusqu'au 30 juin sur l'arc atlantique (entre la Vendée et le Pays Basque), pour être ensuite remplacés le 1<sup>er</sup> juillet 1940 par les troupes d'occupation. Ainsi : les côtes charentaises, Oleron inclus, entre la Sèvre-Niortaise et Royan sont contrôlées entre le 22 et le 27 juin par la *2. Infanterie-Division*<sup>23</sup>, puis entre le 27 juin et le 1<sup>er</sup> juillet par la *1. Kavallerie-Division*. Les troupes françaises de réserve sont internées un peu partout dans le département (Saintes, Rochefort, La Rochelle, Surgères...) dans des conditions très précaires, et semble déjà créer un sentiment de haine envers les Allemands, mais exclusivement dans les milieux militaires. L'île d'Oleron ne compte aucun soldat ; tous sont partis sur le continent. Ils sont démobilisés le 8 juillet, puis envoyés soit en zone libre, soit simplement renvoyés chez eux, transmettant à leur famille, et par extension à l'ensemble de la communauté, ce qu'ils ont vu des Allemands ou leur attitude. Les faits se mêlent aux rumeurs, aux « j'ai été témoin de ça », et finissent par dépeindre un agresseur totalement antagoniste aux valeurs de la France. Tout comme le régime du Maréchal, lequel a interdit toute riposte contre les Allemands. Tous doivent être combattus : ainsi pourrait, notamment, commencer la résistance à l'agresseur dans le département de la Charente-Inférieure et sur l'île d'Oleron.

À ce propos, l'ensemble de la documentation utilisée ne traite absolument pas de l'île d'Oleron : comme isolée derrière ses coureux, elle est absente de notre corpus quant à son invasion par les Allemands. Quelle armée s'est donc accaparé Oleron ? Et même quand ? Le questionnement demeure intéressant, car il démontre clairement qu'Oleron, telle qu'elle est en juin 1940, ne présente aucun intérêt stratégique tant pour les Français que les Allemands. Comme nous l'avons dit, les Français désertent la base d'hydravions de Saint-Trojan-les-Bains, et les Allemands de ne voir dans cette île qu'un groupement de paysans inoffensifs ; leur seule base est en plus tristement vide. Il est même possible que les troupes nazies n'évoluent point en terrain inconnu : Jean-Michel Caillot<sup>24</sup> signale que son père aurait vu des Allemands s'entraîner dans le secteur Oleronais, sur terre et sur mer, durant environ un mois, en 1937 ou en 1938. Les conditions d'évolution des soldats Allemands dans cette période ou même leur présence ne sont en rien attestées dans les archives que nous avons consultées.

Les soldats Allemands n'ont débarqué que le 29 juin 1940 sur les îles de Ré et d'Oleron pour ne s'installer qu'au début du mois de juillet ; soit six jours après leur arrivée

---

<sup>23</sup> Il s'agit d'une division motorisée.

<sup>24</sup> Habitant L'Ile, un village situé près du port du Douhet et rattaché à la commune de Saint-Georges d'Oleron.

dans le département, et quatre jours après l'entrée en vigueur de l'armistice ! L'explication pourrait être simple : une île nécessite, pour l'atteindre, des moyens que les Allemands n'ont pas encore déployés : des bateaux. Il faut réquisitionner des navires pour transporter les troupes, or tous sont sabordés, absents, en un mot indisponibles. Toutefois, le 13 juillet 1940, deux jours après la création de l'*État Français*, les Allemands sont implantés ; ils ne bougent plus jusqu'au 1<sup>er</sup> mai 1945.

Une fois sur l'île, les Allemands firent expulser les civils venus du nord de la France pour se protéger, et demandèrent aux populations locales de reprendre toutes leurs activités ; une fois pleinement implantés en août 1941, les expulsions se poursuivirent contre les non-natifs de l'île ainsi que ceux n'ayant aucun emploi<sup>25</sup>. Un couvre-feu est instauré. Immédiatement, courant juillet – août 1940, on met en place des douaniers dans les ports (dénommée *G.A.S.T.*<sup>26</sup>), principalement à Boyardville et au Château d'Oleron ; des cartes d'identité, avec photographie – *ausweis* –, sont également établies pour contrôler les entrées et sorties de la population Oleronaise en mer, avec l'appui de papiers qui devaient être signés lors de la sortie en mer et du retour. Outre ce passeport qui interdisait à la population d'accéder librement à la mer, il était bien sûr quasiment toujours interdit de rester en mer la nuit, et il était obligatoire de rester à portée de vue des côtes.<sup>27</sup>

La population étant séquestrée sur son île, à quoi a-t-elle servi pour les Allemands ? L'île d'Oleron, de par son activité essentiellement rurale – par opposition à un milieu urbain plus « intellectuel » –, serait un terrain générateur de main d'œuvre, bien plus robuste et docile que dans des espaces urbains. En partant de ce concept, nous expliquerions ainsi facilement que la majorité de la population Oleronaise a été réquisitionnée pour le S.T.O.

Mais, comme nous le verrons, les réquisitions pour le S.T.O. se font à une échelle locale ; peu finalement de partir hors l'île d'Oleron, mais nombreux d'être assignés à la construction, sur l'île même, de la cloison du nouvel appartement de Hitler : le *Mur de l'Atlantique*. Il semble de plus, au regard du comportement des Allemands vis-à-vis des Oleronais dans la période 1940-1941 (soit avant l'arrivée de l'*Organisation Todt* et l'instauration du S.T.O.), que la population – douze mille, rappelons-le – était principalement vue comme une main d'œuvre déjà attelée à la production agricole ; cette dernière étant excédentaire pour nourrir tant les nouvelles troupes d'occupation que la population. Un rythme de travail rotatif

---

<sup>25</sup> Pierre JOGUET, entretien réalisé et enregistré par Jean-Michel Caillot le 14 janvier 1995 (document 1 sur 3). Il s'agit d'un résistant Rochelais exilé sur l'île d'Oleron par crainte de représailles.

<sup>26</sup> Nom courant de la *grenzaufsichtstelle*, un service de douane militaire Allemande.

<sup>27</sup> CAILLOT Jean-Michel, « Archipel Hebdo », série documentaire audio réalisée en 1981-1984.

a été créé afin d'atteler la population tant à ses travaux agricoles qu'à la réalisation des *bunkers* du Mur de l'Atlantique en 1942.<sup>28</sup>

Face à cette exploitation de l'homme par l'homme, on pourrait imaginer que très tôt des voix se sont dressées contre elle, et ont créé une résistance à cette attitude inhumaine. Mais cette vision omnisciente de la situation est bien trop simple ; le phénomène de collaboration est présent, mais il a néanmoins été effacé de la mémoire collective de l'île d'Oleron. Pourquoi, parce qu'il n'a effectivement pas existé, ou trop peu pour être considéré ? Ce déni collectif est-il une honte ou répond-il d'un processus bien plus complexe sur la fabrication de ce mythe qui aurait été mal interprété ? Nous allons dresser un bilan réel de la collaboration sur l'île d'Oleron, les formes de sa création et de sa survie, et ce qui a pu conduire à la création, aujourd'hui, d'une « *île sans collaborateurs* ».

## **b. La mémoire Oleronaise d'une île qui n'a connu aucun collaborateur : la réalité des faits et la fabrication d'un mythe**

Les questions que nous allons traiter sont les premières cibles de la passion, car non seulement elles touchent au plus près les individus, mais en plus elles transcendent les générations. La collaboration ou la résistance sont ainsi devenues soit une honte génétique, soit une fierté transgénérationnelle qui fait partie du prestige familial. La mémoire est ainsi totalement persistante dans tous ses détails dès que tel a fait acte de résistance, même minuscule, là où le collaborateur fait acte de total oubli, un vide mémoriel sur l'ensemble de la période de la guerre. Bien sûr, ce sont des considérations générales, et certains de revendiquer leur soutien, souvent non pas au régime nazi, mais bien au régime patriote de la France vichyste.

Nous ne mentirons pas : quantitativement, les procès-verbaux et autres remarques concernant des attitudes résistantes des archives sont bien plus fournis que ceux de la collaboration. La raison en est toute simple : durant la guerre, pourquoi ferait-on des notes sur les personnes qui respectent les lois, c'est-à-dire ne les enfreignent pas au point d'en avoir une trace textuelle ? Nous n'avons pu finalement récolter que peu de documents des Renseignements Généraux, d'après guerre, recensant la collaboration et nous permettant de la quantifier efficacement. Il faut rechercher le témoignage pour trouver les traces concrètes des actions de collaboration, et ce à travers la vision qu'en ont les résistants.

---

<sup>28</sup> CAILLOT Jean-Michel, « Archipel Hebdo », enregistrement cité.



En juillet 1940, Pierre Joguet<sup>29</sup> résume ainsi la situation : « sous le coup de la défaite », la population est déboussolée, néanmoins une minorité a pris position, tant sur l'appel de Pétain que celui de De Gaulle. Pierre Joguet insiste sur l'idée d'une dualité : acceptation ou non-acceptation de la défaite entraînant des comportements divers : la collaboration, avec Pétain, voire même avec l'Allemagne, ou la résistance.

### **La collaboration, un phénomène exclusivement urbain et hors de la société rurale d'Oleron ?**

La grande partie de la documentation utilisée pour l'élaboration de cet ouvrage n'aborde que très peu, voire jamais, la question de la collaboration sur l'île d'Oleron, prétextant sans doute tant l'aspect minime (quantitativement) que ce phénomène a pris que ses statuts de fait essentiellement urbain. Oleron, de par sa « ruralité archaïque », son déficit démographique et sa localisation excentrée dans le *Reich*, semble pour nombre d'historiens actuels hors de ce phénomène.

Or, si nous trouvions ne serait-ce qu'un seul collaborateur, cette réflexion générale serait à réviser. Pourquoi ? Simplement parce qu'un collaborateur ne s'invente pas ; il n'est pas là par hasard. Quel est son milieu social, vit-il dans un bourg ou dans un grand village, est-il seulement même originaire de l'île d'Oleron ? Ces petits questionnements amènent une nouvelle réflexion sur le fait de collaboration tel qu'il est perçu aujourd'hui par la plupart des historiens. Oleron serait une île enfouie dans ses traditions millénaires, hors le temps des grandes métropoles, et l'inexistence par exemple de francs-maçons durant la période de la guerre justifierait son insensibilité à tout phénomène continental.<sup>30</sup>

Nous ne pouvons le nier : il y a plus de collaborateurs dans les grandes villes que dans les campagnes ; quantitativement, ceci est indiscutable. Mais il ne s'agit point d'oublier trois faits : une ville possède un nombre bien plus élevé d'habitants, concentrés dans un espace délimité ; ensuite, le terme « collaborateur » englobe des réalités différentes et le collaborateur nazi n'est point pareil que le collaborateur vichyste<sup>31</sup>. Enfin, les villes sont des foyers culturels, tournés vers l'extérieur de leur *limes* via la radio. Les idées circulent mieux en ville, là où la campagne serait un bien mauvais conducteur de la modernité ; ces idées novatrices sont tant politiques qu'artistiques ou liées au mode de vie. Toutefois, Oleron a eu ses collaborateurs, et

---

<sup>29</sup> JOGUET Pierre, entretien cité, document 1 sur 3.

<sup>30</sup> Archives départementales de la Charente-Maritime, 15J26 (folio 2) : ainsi sont relevés des francs-maçons dans le secteur de La Rochelle et sur l'île de Ré, Oleron demeurant totalement inerte à ce genre de symptômes urbains.

<sup>31</sup> La tendance est assez soutenue de vouloir considérer l'entité « collaborateur » comme totalement monolithique, alors qu'elle englobe des perspectives différentes : nous verrons ce point plus loin.

comme nous l'avons dit, ils ne sont point là par hasard, et il conviendra d'explicitier leur présence, de plus dans un milieu rural, précisément là où la majorité des historiens n'y verraient aucun collaborateur.

Les archives officielles proposent pour le département un tel « *état d'esprit de la population des campagnes* » :

Aussitôt après l'occupation de notre arrondissement par les troupes Allemandes, la population était presque entièrement favorable aux Anglais. Le passage de nos troupes en déroute, celui des civils fuyant l'ennemi, les récits exagérés de ces derniers sur la répression exercée dans les villes et villages par les soldats inspiraient la crainte et ne faisaient qu'accroître la haine pour tout ce qui était Allemand.

Quelques jours après l'occupation, les habitants entrés en contact avec les troupes se sont montrés surpris de l'attitude correcte parfois même affable des officiers, peu à peu la défiance qui existait s'est atténuée et beaucoup de gens dans nos campagnes se sont demandés s'ils n'avaient pas été trompés.

On pouvait donc, quelques semaines après l'occupation, constater, chez un grand nombre de paysans un changement bien caractérisé d'opinion, le sentiment de haine envers l'Allemagne avait diminué. Après les attentats de Mers El Kébir<sup>32</sup> et de Dakar<sup>33</sup> et les messages adressés au pays par le maréchal Pétain, la haine s'était retournée contre les Anglais.

Actuellement, on peut affirmer qu'une masse compacte de paysans est aux côtés du Chef de l'Etat pour le soutenir dans son œuvre de redressement du pays par une collaboration loyale avec l'Allemagne.

Certes, il reste encore certaines gens bien connus pour leurs idées extrémistes, opposés à cette collaboration ; ils cherchent par une propagande aussi discrète que sournoise à entraver l'œuvre du Maréchal, mais les positions sont prises, ils ne peuvent pas, semble-t-il les modifier.<sup>34</sup>

Le discours se veut assez réaliste, quoiqu'il déforme la réalité afin de l'adapter à ce que le gouvernement français désire entendre : les populations sont totalement perdues, et ne savent plus ce qu'il faut faire ; sur l'île d'Oleron, les discussions de café faisaient souvent revenir des « slogans » comme : « *mieux vaut vivre Boche et de crever Français* » ou « *mieux vaut vivre debout que de vivre à genoux.* »<sup>35</sup>

D'après ce courrier, les grands chefs français perçoivent les ruraux comme facilement influençables, faciles à convaincre, pour reprendre l'idée de notre sous chapitre précédent, de ce qui est « bien » et de ce qui est « mal » ; maîtriser la ruralité fait partie de l'argumentaire

---

<sup>32</sup> Il ne s'agit pas d'un attentat, le terme ayant été retenu comme soutien de l'argumentation du texte, mais le 3 juillet 1940 un groupe de 1300 marins français a été bombardé par la *Royal Navy* pour avoir refusé de se désarmer.

<sup>33</sup> Le 23 septembre 1940, une tentative de débarquement de Forces Françaises Libres est déjouée.

<sup>34</sup> Archives départementales de la Charente-Maritime, « fonds Gayot » (15J).

<sup>35</sup> JOGUET Pierre, entretien cité, document 1 sur 3.

vichyssois puisque ce dernier justifie son existence sur la base d'une France « vraie », dans sa réalité statistique : la majorité de la population est rurale<sup>36</sup>.

Les Oleronais vivent dans la tradition d'un travail séculaire, presque générationnel ; on est vigneron, ostréiculteur, ou pêcheur et le poids de la tradition, phénomène assez général dans les milieux ruraux français et sur lequel s'appuie l'*État Français*<sup>37</sup>, appuie ainsi le concept de tranquillité : une vie paisible, dans laquelle chacun ne fait pas que survivre, mais bien vivre. Ce sont des choses aussi simples que de manger, de posséder la terre<sup>38</sup>, et ne pas subir la complexité de la vie urbaine.

Qu'ont-fait les Allemands en arrivant en Oleron ? Exactement le contraire d'une vie paisible reposant sur un équilibre alimentaire précaire. Rapidement, les confiscations de denrées se sont juxtaposées aux confiscations de terrains et les perquisitions des maisons. Il faut de la place pour l'envahisseur, et il a besoin de bien manger pour avoir la force de défendre la population qu'il persécute contre les affreux alliés.

L'occupant a également amené d'une modernité technique et technologique (des véhicules à moteur très puissants, des armes très performantes...) qui a brisé la stabilité quotidienne des populations, en les propulsant dans, finalement, un autre monde. Cette idée peut paraître saugrenue, mais le choc psychologique d'un tel fait ne doit pas être nié, car il est bien présent. Toutefois, il n'y a jamais eu de problème pour se nourrir malgré la présence nazie sur l'île d'Oleron. Cette dernière est seulement perçue comme une gêne à la vie courante ; un parasite qui envahit des terrains et dévore la grande partie de la production agricole. Nous n'utilisons pas la comparaison par hasard : les Oleronais, des paysans habitués de la culture du sol, ont tant désigné les Allemands par le terme de « *boche* » que celui de « *doryphore*<sup>39</sup> ».

Cependant, ces apports nouveaux, dans ce milieu statique, de modernité, presque de « révolution », peuvent ne pas déplaire à tout le monde, et la collaboration a bien été présente en Oleron ! Nous entrons dans la phase critique de notre étude, celle de toutes les passions, encore aujourd'hui. Mais en tant qu'historien notre rôle n'est point de prendre parti des pas-

---

<sup>36</sup> Voir, par exemple : BURRIN Philippe, « Vichy » in NORA Pierre (Dir.), *Les lieux de mémoire*, t.2, p.2467.

<sup>37</sup> *Ibidem*, pp.2479 – 2480.

<sup>38</sup> Dans la tradition familiale, la proximité temporelle à la période médiévale est encore très présente. Ainsi, les populations se souviennent comme événement historique majeur la jouissance totale de leur terre, hors du bailage qu'a connu l'île jusqu'aux révolutions françaises du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Le phénomène est principalement présent autour des grands bourgs Oleronais, comme Le Château, Saint-Pierre d'Oleron et Saint-Denis d'Oleron.

<sup>39</sup> CAPITAINE FRED, *une évocation du débarquement*, entretien réalisé et enregistré par Jean-Michel Caillot, 30 avril 1989. Le terme est très révélateur, car il s'agit d'un petit coléoptère qui se nourrit des plants de pommes de terre en les détruisant très rapidement. Le parallélisme avec l'Allemand est assez bien vu pour ces grands producteurs de pommes de terre.

sions mais plutôt de raconter objectivement les choses, en les décryptant, sans y porter jugement.

### **Les raisons d'une collaboration sur l'île d'Oleron : « la peur, la bêtise, le fric »**

Pourquoi un individu collaborerait-il sur l'île d'Oleron ? Recontextualisons ; nous nous situons dans un milieu essentiellement rural, et le fait de collaboration est sensiblement différent de celui qui existerait en ville, tout simplement parce que la vie quotidienne et la relation avec l'autre sont différentes. Comme nous l'avons vu, le tissu social très fort ne permet pas à un individu d'agir sans que l'ensemble de la société ne connaisse son action ; prendre le risque de s'exclure de sa communauté est souvent bien trop effrayant pour tenter quoi que ce soit, et l'on pourrait imaginer que certaines personnes, partisans de Vichy ou de l'Allemagne ne l'ont jamais déclaré et n'ont jamais agi selon leur conviction. Après tout, pourrait-on reprocher à quelqu'un qui, en 1940, voyant son armée totalement détruite et fuyant l'Angleterre, déclare que la France occupée, c'est désormais l'avenir, et qu'il faut l'accepter quoiqu'on en dise ?

Imaginons une collaboration économique. Oleron est pauvre, très pauvre au regard de l'économie de la période, point adaptée à l'effort de guerre. Certes, les Allemands confisquent le vin, le peu de viande et de légumes, le poisson et le sel, mais il n'y a rien d'autre. Pas de métal, pas de charbon, rien de bien consistant ; dans un tel contexte, une collaboration économique semble très improbable, mais les « collaborateurs » vendaient facilement de la nourriture aux Allemands plutôt qu'aux autres Oleronais sous prétexte que ces premiers les paieraient plus cher. C'est d'ailleurs la majorité des cas de collaboration recensés sur l'île : un gain d'argent est toujours le bienvenu dans ces circonstances. On vend ce que l'on peut, et pourquoi ne pas même s'associer volontairement à l'occupant, en travaillant pour lui sur le Mur de l'Atlantique ! La paie est bonne, et lorsqu'une famille est à charge, il peut être nécessaire de tout tenter lorsque les ressources du sol ne suffisent plus.

Parallèlement à cette collaboration purement économique, la sexualité doit être abordée. Dans les archives, aucune trace d'épuration d'après-guerre n'a été signalée<sup>40</sup>. Elles signalent des cas de collaboration avérés et récurrents dans le sein de Marennes, particulièrement sur les cas de maladies sexuelles liées à la prostitution<sup>41</sup>, tandis qu'en Oleron des cas de collaboration plus généraux, d'hommes exclusivement, ont été relevés à Saint-Georges d'Oleron et

---

<sup>40</sup> Archives Départementales de la Charente-Maritime, *fonds Gayot* (15J), III.

<sup>41</sup> *Ibidem*.

au Château d'Oleron. Ces bourgs sont toutefois d'une certaine modernité, par rapport au reste de l'île comme nous allons le voir.

Le collaborateur du Château est un cas intéressant, car les archives mentionnent son lieu de naissance et son activité : un ostréiculteur originaire du Château. Pourquoi alors cette personne, qui semble bien intégrée à la société, a-t-il collaboré ? Au Château, nous sommes face au continent. Il y a des liaisons avec la côte aunisienne, rochefortaise, saintongeaise ; elles sont régulières depuis la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Ce ne sont pas seulement des marchandises qui circulent, mais également des continentaux dont le transport est assuré par les vapeurs de la *Compagnie Oleronaise* de Bouineau<sup>42</sup>, et les idées transitent. Le Château d'Oleron, derrière ses murailles, devient une *ville* ; plus encore que Saint-Pierre d'Oleron, qui est bloqué au beau milieu du territoire insulaire, ceinturé de vignobles et de villages qui ne relaient pas ou mal les informations du continent. En outre, Le Château, fortifié par un certain Vauban, héberge dès le XVIII<sup>ème</sup> siècle des institutions gouvernementales diverses accueillant des bourgeois, des Rochelais, des Rochefortais ; sa localisation dans l'anse aunisienne tout comme son histoire le rend bien plus perméable au modernisme urbain que le reste de l'île. Boyardville est dans ce même cas, quoique le village perdure dans son « archaïsme » car il ne sert que de passerelle aux marchandises et aux hommes entre le continent et Saint-Pierre d'Oleron, sans avoir été « colonisé » par la bourgeoise côtière charentaise.<sup>43</sup>

Un autochtone, face à une *urbis* tournée vers le continent et qui est capable de se moderniser, ne serait-il point jaloux de ces bourgeois ? N'y aurait-il point quelque goût d'accéder à un prestige social ? C'est une nouvelle idée que nous avançons, toute théorique, empruntée à quelque doctrine historique vieillissante mais qui dans notre cas de figure pourrait être une explication – une parmi d'autres.

Les Oleronais sont physiquement perçus vêtus de bleus de travail, de hautes bottes couvertes de boue, travaillant de leur main, leur visage érodé par l'air marin ; l'usine n'est point là, mais peu s'en faut de les considérer comme de la classe des ouvriers. La description est formelle : les F.F.I. de la mission d'aide à la résistance baptisée *Bickford* – nous la verrons plus loin – ont été costumés de cette sorte afin de passer inaperçus, puisqu'on leur a dit, sur le continent, que les Oleronais étaient tous habillés ainsi ! Et comment, sur une île bloquée dans son archaïsme, un individu peut-il se sortir de sa condition de pêcheur – paysan, une activité que ses parents ont pratiquée et que ses enfants pratiqueront sûrement ? L'espoir pourrait ve-

---

<sup>42</sup> BOUINEAU André, *op.cit.*, p.64.

<sup>43</sup> THOMAS Paul, *op.cit.*, pp.71-93.

nir du continent, des offres proposées tant par Vichy que par le *Reich* ; le moyen, ultime, de devenir un fonctionnaire aux perspectives peut-être même continentales.

Qu'on ne s'y trompe pas : ce choix est comme un reniement de soi, de sa famille, de son autochtonie, de son île. Cependant, c'est ainsi que nous expliquerions ce cas ; ce « collaborateur » n'adhérerait pas tant par sympathie à l'Occupation que parce qu'il y trouve le seul moyen de s'extirper de sa condition sociale. Toutefois, nuancions très fortement notre idée, car le phénomène de la collaboration pour le prestige est très rare sur l'île d'Oleron. Elle n'est qu'une petite partie du phénomène dont nous tentons de trouver toutes les facettes.

La dernière forme de collaboration pourrait être celle du souci de respecter sa patrie, l'aimer et la défendre contre les « terroristes » et ceux qui ne respectent pas les lois. Une sorte de devoir patriotique, sans arrière-pensée ni même espoir de paraître un « bon français » au potentiel social intéressant.

Toutes ces idées sont données, mais quelle est l'efficacité de la collaboration sur l'île d'Oleron et quels moyens se donne-t-elle ? Nous citerons ce témoignage, daté de juin 1941, et faisant état d'un maire collaborateur dont l'inefficacité d'action face à la résistance semble prouvée : « *Je mène une campagne d'opposition ; je ne suis pas seul, cela est réconfortant. Le Maire, collaborateur, m'a appelé à son bureau. J'ai compris, et c'est sourdement que je continuerai ma campagne.* »<sup>44</sup>

Le 21 janvier 1942, la préfecture départementale aux ordres d'un certain Malick envoie un courrier<sup>45</sup> à toutes les mairies, gendarmeries et polices du département pour signaler un accroissement dangereux des délations anonymes par courrier. Ces dernières inquiètent car elles créent une « *atmosphère insupportable de suspicion* », compromettant la stabilité morale de la population. De part la structure sociale de l'île d'Oleron, on peut supposer que les délations contre la résistance ont été faibles, peu après le début de la guerre et ciblées.

Un réseau « *Collaboration* » est créé sur l'île, et des implantations spontanées de milice sont également constituées : les dénonciations sont sporadiques mais présentes. Et elles conduisent, tôt ou tard, à des arrestations : la grande partie des résistants vendus par leurs semblables étaient enfermés dans la citadelle du Château. Les collaborateurs, en effet, voyaient les allers et venues ; et au final leur identité, dans la mémoire collective des habitants, est soit inconnue soit volontairement oubliée.

---

<sup>44</sup> Lieutenant Dreux, cité in INCONNU, *Résistance et Libération de l'île d'Oleron*, p.23. Il est tout à fait remarquable de constater que le Lieutenant Dreux est ainsi, dès 1941 en tous cas, reconnu comme un opposant au régime établi, et qu'il poursuit néanmoins sans problème ses actions de résistance active jusqu'en 1945 (dont l'hébergement des F.F.I. continentaux) sans être véritablement inquiété.

<sup>45</sup> Archives départementales de la Charente-Maritime, 1441 W 80 « *circulations et notes diverses, 1941-43* ».

Après notre approche du collaborateur du Château, regardons de manière plus générale qui collabore sur l'île d'Oleron, et la manière dont ils ont été traités à la Libération. Un maire est soupçonné : le colonel Reziers – peut-être la personne citée par notre témoignage précédent –, un « *vichysois acharné*<sup>46</sup> », ami de Pétain, qui appliquait strictement la loi ; tout indvidu se devait de collaborer. Au final, il fut fusillé sommairement à la libération par la résistance... Son ami, un certain Chauvel, grenetier à Saint-Pierre d'Oleron, est lui considéré comme une « *ordure*<sup>47</sup> » : un collaborateur absolu ; nous n'avons aucun détail sur ses agissements. À la Libération, il est arrêté et excommunié de France pour cinq ans – il est revenu à peine deux ans après à Saint-Pierre, sous couverture. Nous citerons également Bro, milicien et marchand de vélos à Dolus, et un collaborateur mentionné à Saint-Georges<sup>48</sup> en outre de celui du Château.

#### **Le signifié de « collaborateur » ou la création du mythe de l'île sans collaborateurs.**

Aujourd'hui, sur l'île, seuls les résistants osent parler de la collaboration ; ce mutisme général a même conduit, progressivement, à la construction d'un mythe selon lequel l'île d'Oleron n'aurait accueilli aucun collaborateur, tout simplement parce que personne n'en parle. Faux dans l'absolu, mais une recherche approfondie nous a permis de découvrir que ce mythe s'est construit sur une interprétation toute particulière du terme « collaboration. »

Et c'est Pierre Joguet qui le déclare, en soulignant les propos que nous avons tenus plus tôt, de telle façon : « *ici, dans l'île, il y a eu de nombreux collabos, mais des collabos d'idées, [...] il y en a eu, mais ils étaient peu nombreux.*<sup>49</sup> » Ils ont été « *collaborateurs par bêtise, par peur, ou pour gagner du fric.*<sup>50</sup> »

Autrement dit : ceux qui n'y avaient aucun intérêt, ou qui étaient « intelligents » des choses contemporaines de la guerre, ne collaborèrent absolument pas et rentrèrent même en lutte contre ces collaborations. Quant à ceux qui avaient conviction réelle en les valeurs de Vichy et de l'Allemagne, Pierre Joguet de dire tout simplement : « *il n'y en a pas eu.*<sup>51</sup> »

Voici donc, dans cette petite phrase toute simple, comment la mémoire collective de l'île d'Oleron s'est créée une société sans collaborateurs, dans le sens que l'on donne à la collaboration : *adhérer* aux idées n'est point pareil qu'*apparaître adhérent* pour y trouver un

---

<sup>46</sup> JOGUET Pierre, entretien cité, document 2 sur 3.

<sup>47</sup> *Ibidem.*

<sup>48</sup> Archives Départementales de la Charente-Maritime, fonds Gayot (15J), 15J4 – 171.

<sup>49</sup> *Ibidem.*

<sup>50</sup> *Idem.*

<sup>51</sup> JOGUET Pierre, entretien cité, document 2 sur 3.

intérêt quelconque. Mais, après soixante-dix années, la signification qu'on a donnée au terme « collaborateur » s'est perdue, et la société a construit son mythe sur le concept qu'aucun collaborateur, quel qu'il fût et quoiqu'il fit, n'a foulé le sol de cette île.

Le mythe est enfin appuyé par le mutisme général concernant la collaboration ; dans les témoignages, ce n'est point un sujet que l'on aborde sans souci, il faut provoquer sa discussion à travers, principalement, le spectre de la résistance. La raison en est simple : les personnes qui en parlent ont bien souvent connu cette période, eux-mêmes ou leurs parents. La collaboration a eu un impact sur leur vie, un impact sur leurs actes de résistance ; actuellement, ce n'est que par ce biais que l'on peut lire la collaboration sur l'île d'Oleron, et la mémoire de ce phénomène ne s'est jamais transmise qu'ainsi. Petit à petit, la mémoire a « oublié » la collaboration ; et, si cette dernière est abordée, elle est perçue selon le concept de « collaborateur d'idées », pour lequel nous n'avons, comme Pierre Joguet, aucun exemple.

À travers ces quelques pages, nous avons tenté d'ouvrir une page méconnue de l'histoire Oleronaise ; un thème que l'on ne peut toujours pas aborder sans susciter de nombreuses fougues. Les archives concernant ce sujet sont particulièrement faibles et nous avons, pour la plupart des renseignements, du les lire à travers le prisme de l'acte résistant.

Cette absence d'archives peut s'expliquer : la majorité de la population était indifférente à l'action de collaboration, et semblait n'en avoir cure ; n'y ayant point prêté attention, il n'existe donc ni archive ni témoignage. Mais, comme nous l'avons dit, seuls les résistants parlent de la collaboration, puisqu'il s'agissait d'une entité ennemie. Nous la voyons ainsi déformée, racontée à travers ce que les résistants en ont su, en perdant malheureusement une grande partie du phénomène.

Mais là où nous ne perdons rien, c'est l'acte de résistance, glorifié et facilement raconté dans ses moindres détails. Des lieux, des noms, des faits : tout est scrupuleusement conservé, et nous allons en dessiner un portrait – non exhaustif – sur l'ensemble de la période du conflit.



### **c. La résistance dans l'île d'Oleron : des mouvements spontanés aux grands réseaux en relation avec le continent pour une libération armée**

La résistance sur l'île d'Oleron entre 1940 et 1945 peut se découper en quatre périodes d'activité. Une première, entre 1940 et 1941, qui fait la part belle au déboussolage total de la population : les actions sont faibles, isolées, anarchiques. Une seconde, de 1942 à 1943, qui voit la création de premiers mouvements organisés, axés sur la prise de renseignements, mais qui sont vite démantelés, laisse ainsi la place à une troisième période, entre 1943 et juin 1944, durant laquelle aucun mouvement résistant n'est construit. Puis, de juillet 1944 à avril 1945, c'est une renaissance spectaculaire de mouvement résistants stables, organisés et impossibles à démanteler ; ces derniers ne sont plus axés en priorité sur la collecte de renseignements, mais l'action de guerre. Détaillons ces périodes.

#### **Le système D de la résistance, juin 1940 – automne 1941 : de petits mouvements sans moyen d'action.**

Notre première période a été délimitée de juin 1940 au dernier trimestre de 1941. La désorganisation générale de la France, dans laquelle la population ne sait plus à qui se fier, ne permet que quelques actes de résistance particulièrement faibles et isolés ; ces derniers n'ont aucun impact sur la puissance de la machine Allemande. Nous possédons un témoignage de cette période, qu'il conviendra de lire de manière critique car il se veut quelque peu partisan :

Ainsi, dès 1940, des groupes d'habitants ne voulant pas désespérer, sympathisent, se réunissent de-ci de-là : la Résistance est née. Grâce à leur magnifique attitude, cette Résistance gagne de vitesse la Collaboration, qui n'aura jamais de réseaux d'information ni de réseaux de propagande utiles. Les pressions officielles des maires, des fonctionnaires, des syndicics vichyssois ; les slogans, la propagande, l'entraide sociale de la Révolution dite Nationale, n'auront aucune emprise profonde en Oléron, où l'Allemand restera isolé.<sup>52</sup>

Et cela est en effet vrai : l'acte résistant demeure assez isolé, très individuel et peu organisé, toutefois il demeure en Oleron quantitativement plus prégnant que la collaboration, dont, nous l'avons vu, la présence est avérée mais très isolée et peu efficace.

La première forme de résistance sur l'île s'organise à partir de la fin de 1940, en particulier autour d'un lieutenant dénommé Dreux. Déjà, le mouvement de ces quelques personnes

---

<sup>52</sup> INCONNU, *op.cit.*, p.23.

tente de travailler en étroite collaboration avec le continent pour la transmission de renseignements sur l'activité militaire et économique de l'île ; le groupement semble évoluer rapidement puisqu'en mars 1941, le lieutenant déclare posséder déjà une douzaine d'armes à feu<sup>53</sup>.

Ces groupements demeurent assez faibles et sont largement inefficaces de part la pleine puissance du système Allemand. Mais, et c'est notre seconde période, entre 1942-1943 les premiers groupes résistants organisés sont créés sur l'île d'Oleron comme sur l'ensemble du territoire Français<sup>54</sup> ; comme depuis le début de 1941, ils ne sont point des regroupements spontanés mais bien des excroissances de la résistance charentaise côtière (Port-des-Barques, Marennes, ...) de services de renseignements, que ces derniers ont eux-mêmes implantés sur l'île. On le voit : aucun mouvement de résistance ne semble spontané sur l'île d'Oleron.

#### **La première création de réseaux résistants organisés, janvier 1942 - octobre 1943 : les excroissances de la résistance continentale face à leurs succès... fatals.**

C'est le cas du réseau « *Centurie* », qui crée en juin 1942, à l'initiative du colonel Lissiac, une section à Saint-Pierre d'Oleron sous le contrôle de Pierre Wiehn et de Robert Etchebarne, un résistant du réseau *Libé-Nord*<sup>55</sup> débarqué en mars 1942. La pénétration du réseau *Centurie* dans la société Oleronaise est remarquable : il s'étend géographiquement de Saint-Denis (au nord) au Château d'Oleron (au sud), et possède des éléments infiltrés dans des milieux stratégiques bien divers (poste, gendarmerie, administration et mêmes au sein de sections allemandes)<sup>56</sup>. Bien sûr, une telle activité finit tôt ou tard par être connue et le réseau de renseignement se substitue progressivement à un mouvement militaire qui a besoin de moyens matériels, dont l'équipement est entreposé à Saint-Just faute de pouvoir le parachuter sur l'île. Cependant, la *gestapo* est débarquée sur l'île d'Oleron le 11 octobre 1943 à 12h30, puis démantèle le réseau ce même jour à partir de 17h00. Le dépôt – parachuté – de Saint-Just est démantelé peu après, le 4 novembre, après que leurs gardiens se soient un peu trop vantés lors

---

<sup>53</sup> INCONNU, *op.cit.*, p.24.

<sup>54</sup> CASTELOT André, DECAUX Alain, *Histoire de la France et des Français au jour le jour, La Seconde Guerre mondiale, 1939-1958*, Paris, Plon, 1972 (1997, Société des Périodiques Larousse pour la présente édition).Page non numérotée.

<sup>55</sup> Ou *Libération-Nord*, groupement F.F.I. membre du *Conseil National de la Résistance*. La section locale est sous contrôle du Commandant Lissac. La création de *Centurie* répond de l'organisation nouvelle de *Libé-Nord* en 1942, qui est passe sous le contrôle du *Bureau Central de Renseignements et d'Action* (BCRA).

<sup>56</sup> *Ibidem*.

d'une noce<sup>57</sup> : « À Saint-Just (5 tonnes d'armes ont été saisies, dont 80 mitraillettes, 150 revolvers, 300 grenades à main, 150 grenades incendiaires, etc...) [...] »<sup>58</sup>.

Ce que la mémoire locale appelle désormais, via les actions patriotiques de la résistance, les martyrs de l'île d'Oleron, ce sont quatre résistants, actifs dans ce réseau *Centurie*, qui ont canalisé, sur l'île, l'ensemble de la haine des *Boches* et de la nécessité de les combattre pour venger leur honneur et, par extension, l'honneur de l'île : Robert Etchebarne et Pierre Wiehn sont fusillés à Bordeaux le 11 janvier 1944. Pierre Balluret, et Clotaire Perdriaux disparaissent dans des camps de concentration<sup>59</sup>. Il semble probable que cette rafle fasse suite à une dénonciation, des oreilles indiscretes dans les cafés de Boyardville qui se sentent confortées dans leur foi en la France vichyssoise par les passages marqués de Philippe Henriot à La Rochelle les 17 janvier et 23 avril 1943, et suite à la création de la Milice le 2 juin 1943.

#### Silence radio sur la résistance Oleronaise : deux groupes inactifs, octobre 1943 – juillet 1944

Quoiqu'il en soit, suite à cette rafle, deux groupes de résistance se reforment : l'un sous le contrôle d'Anthony Dubois-Fesseau, natif de Saint-Trojan, et qui se veut le successeur du groupe de Pierre Wiehn, et l'autre à l'initiative de Camille Roudat, natif de La Cotinière et résistant dès juillet 1940, et de Pierre Joguet.<sup>60</sup> Ces mouvements restent extrêmement faibles et silencieux entre octobre 1943 et juillet 1944 : nous l'avons dépeinte comme une troisième période, dans laquelle les deux groupes résistants sont plus présents symboliquement qu'activement.

Il semble apparaître, dans les archives officielles, une hausse de la prise en compte des résistants à partir de 1943. Les interpellations se multiplient, tout comme les actes de rébellion ; toutefois, dans le secteur charentais, cette police n'est assurée presque que par l'occupant lui-même. La gendarmerie, et de façon générale les autorités françaises se contentent dans les archives de recenser les actions des forces allemandes. Cette situation ne semble

---

<sup>57</sup> Il s'agit de la rumeur, telle qu'elle est décrite par Pierre Joguet, *La résistance de l'île d'Oleron*, n°1, entretien réalisé et enregistré par Jean-Michel Caillot, 1983.

<sup>58</sup> Archives Départementales de la Charente-Maritime, fonds Gayot (15J), 15J31.

<sup>59</sup> GENET Christian, *Nos Deux-Charentes en cartes postales anciennes*, n°42, *La libération de l'Île d'Oleron*, Gémozac, Éditions Christian Genet, début des années 1980, 35p., p.6.

<sup>60</sup> JOGUET Pierre, *La résistance de l'île d'Oleron*, n°1, *op.cit.*

pourtant pas poser de problème, puisqu'en février 1944 « *les relations des Autorités locales avec les Autorités d'occupation continuent d'être correctes et faciles.* »<sup>61</sup>

Un texte fait également référence à des arrestations survenues le 23 mars 1943 :

Les autorités allemandes ont également opéré 3 arrestations à Château d'Oléron : ROBERT Charles, receveur des douanes<sup>62</sup> ; AIMARD, Armand, mécanicien et PIGEOT, Georges ostréiculteur.

Ces 3 personnes étaient soupçonnées d'avoir écouté la radio anglaise ; elles ont été relaxées le lendemain.<sup>63</sup>

En juillet 1944, la marche des Alliés sur la Normandie est confirmée ; ceci est confirmé sur l'île tant par l'écoute illégale de la radio que des rumeurs. L'ensemble de la de la résistance Oleronaise se réveille, se structure et se renforce fortement : c'est notre quatrième et dernière période.

### **La renaissance de la résistance organisée sur l'île d'Oléron, juillet 1944 – avril 1945. De la collecte d'informations à une armée secrète prête au combat.**

Dès le mois de juillet 1944, à Dolus, des réunions sont organisées par un membre du réseau Libé-Nord, Henri Branchu, et des contacts avec la population sont pris ; cependant, dans l'attentisme général que nous avons déjà signalé, nombreux de refuser, surtout par crainte<sup>64</sup>. Même les épouses de résistants sont souvent ignorantes des actions de leurs maris ; elles auraient eu trop peur et il fallait être prudent – les représailles des collaborateurs et miliciens sont rapides et efficaces. Le démantèlement du réseau Centurie est encore un souvenir brûlant, et on sait que les arrêtés comme Etcherbane ne reviendront probablement jamais.

Parallèlement, la lutte contre le S.T.O., en marche depuis deux ans et qui désormais fonctionne à plein régime, se développe : le 10 janvier 1944, une évacuation générale de la population est organisée par les résistants. Michel Seguin signale également qu'en mai 1944, une bande de 17 personnes de Boyardville dont ce dernier tente de s'enfuir sur la lasse *La Vendéenne*. Mais la répression augmente également, particulièrement après l'installation des

---

<sup>61</sup> Courrier titré « *RELATIONS AVEC LES AUTORITES D'OCCUPATION* » de la sous-préfecture de Rochefort du 19 février 1944 adressé à un expéditeur inconnu, Archives Départementales de la Charente-Maritime, Fonds Gayot, 15J31.

<sup>62</sup> Il s'agit d'un douanier de la G.A.S.T. assigné aux autorisations de navigation pour la population Oleronaise, comme nous l'avons signalé plus tôt.

<sup>63</sup> Courrier de 18<sup>e</sup> Légion de la gendarmerie du 3 Avril 1943, réponse au courrier du préfet daté du 16 janvier 1943, *Ibidem*.

<sup>64</sup> LAPASSOUSE Armand, *entretien sur sa vie durant l'occupation*, réalisé et enregistré par Jean-Michel Caillot, 1985.

forces françaises de libération sur le continent en septembre 1944 – nous verrons ce point plus loin –, et l’entrevue entre ces derniers et l’*inselkommandant* Schaeffer sur une éventuelle reddition de l’île, au Chapus, le 18 octobre 1944 : le bras de fer est entamé, et les groupes résistants s’activent encore plus sur l’île car le chef militaire de l’île refuse la capitulation. Certains de dire ainsi :

C’est du reste à partir de cette date qu’il [le Major Schaeffer] commença à mener la vie dure à tous les hommes valides, car il savait que des agents se trouvaient dans l’île et qu’un réseau de résistance s’organisait dans l’intérieur du pays.<sup>65</sup>

Car à la fin du mois d’août 1944, les débarquements en Normandie et en Provence n’ont pu être stoppés par les forces d’occupation ; les soldats Français marchent en direction de l’Atlantique, tandis que les Alliés anglophones courent à toute berzingue vers Berlin. Des poches de résistance allemande, écrasées sur les frontières physiques du pays, sont constituées sur de grands ports militaires de l’arc atlantique : c’est la naissance des *festungen*, des forteresses bien armées, négociables par l’Occupant, désireuses de se battre jusqu’au bout conformément aux ordres du *Führer*.

L’île d’Oleron se situe dans la *festung* La Rochelle, commandée par le *vizeadmiral* Ernst Schirlitz. Elle est encerclée de Marans à Rochefort par des troupes F.F.I. venant de maquis Charentais et Périgourdin qui désirent progressivement créer

Figure 1 : les poches Allemandes de l’Atlantique en Charente-Maritime (janvier 1945).



<sup>65</sup> INCONNU, *op.cit.*, p.25.

une résistance sur le territoire Oleronais. Parallèlement se créent trois *corps francs marins* sur le continent. Leur rôle est d'assurer la connexion permanente de la résistance de l'île à celle des côtes de la Charente-Maritime, le courrier, rapatrier les suspects en lieu sûr et même organiser des attaques terrestres et maritimes ; nous verrons ce détail plus loin.

Dès septembre 1944, à Saint-Pierre, un quartier général de la résistance insulaire est formé ; il est plus exactement à La Laudière et est dirigé par Marcel Péraud, dit *Daphnée – René*, chef de gare à Saint-Pierre et secondé par Émile Schwartz, de Boyardville. Son premier rôle, parallèlement à la création des *corps francs*, est de fédérer les groupuscules de résistance pouvant exister pour les associer aux mouvements du continent. Leurs premiers ordres sont tout de suite donnés : former systématiquement des groupes de résistance de six ou sept individus dans chaque village, dont un chef, qui ne devaient pas se connaître ; on les équipe progressivement, en entreposant le matériel à La Menounière, puis à La Laudière.

Toute cette activité entraîne toutefois rapidement une cassure dans la discrétion de la résistance et, dans l'île, de nombreux Oleronais, un peu trop enthousiastes face à une possible libération de l'île dès septembre 1944, sont transférés sur le continent par sécurité ; on crée même un système de boîte aux lettres dissimulée dans une cabane ostréicole, et qui faisait état des personnes qu'il fallait évacuer ; en cas d'urgence, les radios étaient autorisées. Pierre Jouguet déclare qu'il venait sur l'île deux fois par semaine, débarquant<sup>66</sup> la nuit dans les bouchots de l'Illeau<sup>67</sup> puis se réfugiait chez Amélie Renaud, une personne accoutumée de l'hébergement de résistants sur l'île ; ce cas n'est qu'un parmi d'autres de déplacements tant de population que de renseignements entre l'île d'Oleron et le continent.

On le voit, les jeunes groupes de résistance n'ont pas pour but premier la collecte d'informations, mais bien de harceler l'occupant en organisant une guérilla camouflée. Mais ces soldats, sans armes, sont vite ridicules. Armons-les donc, et apprenons-leur en outre comment manipuler correctement les outils du parfait saboteur en herbe ! De l'armement est ainsi passé clandestinement, à partir du dépôt de Saint-Just, par des bateaux qui gagnaient l'anse de La Perroche et accompagné de leurs manipulateurs en septembre 1944 : c'est la *mission Bickford*.

---

<sup>66</sup> De petits bateaux ont été utilisés : le *Normandie*, le *Gaby* (moteur diesel de 15-18cv)... La mise à l'eau et le départ du canot se faisaient la plupart des temps dans le chenal d'Arceau, dans l'urgence, immédiatement après que la patrouille Allemande circulant entre les positions *Ro 542 « Falter »* (Pointe de Bellevue) et « *Fasan* » (Pointe d'Arceau) ne parte vers Bellevue.

<sup>67</sup> Village du nord de La Cotinière, dont l'estran (Le Rocher Vert et Le Rocher Noir entre autres) a été régulièrement utilisé pour l'embarquement et le débarquement de résistants. Ce choix est assez simple : la zone est vide d'installations militaires (voir carte en annexe, figure 3 p.VII).

Il s'agissait d'un groupe de F.F.I.<sup>68</sup>, débarqué sur l'île au niveau du chenal d'Arceau, avec des armes et du matériel de sabotage (plastique, cordeaux bickford, détonateurs...), qui devait équiper de ce matériel la résistance<sup>69</sup> tout en canalisant cette dernière dans des actions soumises au contrôle des forces régulières françaises. « *Un agent de liaison de la mission Bickford* » commente :

N'avez-vous pas rencontré, un matin très tôt, sur la route du Riveau, deux jeunes hommes portant un sac sur leurs épaules ? Ce n'était rien moins que deux maquisards promenant négligemment leur mitraillette à travers les marais. Ils sont venus en reconnaissance par le Château. Deux jours après, le gros de la troupe débarque près du chenal d'Arceau [...]. Le sous-lieutenant patauge dans les vases, quatre pattes, mais chut ! Ils sont tombés à quelques centaines de mètres de Bellevue, et une ronde allemande passe. Après un moment de refuge dans une cabane, la route est libre. Quelques-uns sont conduits à Dolus, un F.F.I. est même engagé comme journalier dans un hôtel allemand [...].<sup>70</sup>

Cette mission est très rapidement connue ; les résistants connaissent trop bien le Q.G. et ce dernier doit être transféré à Boyardville. Dans le système sociétal Oleronais tel que nous l'avons décrit, tout le monde est au courant et, durant septembre, des S.S. provenant de La Rochelle sont débarqués. À Boyardville, tous les hommes – environ deux cent – sont arrêtés et enfermés à la Maison heureuse<sup>71</sup>. Les membres de la mission sont renvoyés en hâte à Marennes, en pleine nuit, du chenal de Boyardville, même si deux personnes ont été arrêtées dans cette rafle et emprisonnées le 10 octobre 1944 à la citadelle du Château : le Maréchal des logis-chef Joë Bussac<sup>72</sup> (il parvient à s'évader de la Citadelle), et René Nommé<sup>73</sup>. Ceux-ci sont arrêtés après la découverte chez eux de grenades. Néanmoins, on conclut cette mission ainsi : « *Le résultat pratique fut que la liaison était faite entre l'île et la France libre, la Résistance et les Forces Françaises de l'intérieur.* »<sup>74</sup>

Cela est vrai : des noms de code sont donnés à la résistance, cette dernière étant enfin équipée de postes radio. Courant octobre 1944, dix-sept groupes de résistance sont constitués

<sup>68</sup> Onze hommes et un sous-lieutenant. Certaines sources affirment que le groupe était dirigé par le Capitaine Charles du groupe F.F.I. *Castelréal*. (INCONNU, *op.cit.*, p.30.)

<sup>69</sup> LAPASSOUSE Armand, entretien cité.

<sup>70</sup> INCONNU, *op.cit.*, annexe III, p.66.

<sup>71</sup> Complexe d'habitation situé à l'extrême Est de Boyardville, face à la plage, et au Nord immédiat du chenal de Boyardville. L'emplacement est indiqué sur la carte en annexe, figure 8 p.XVIII.

<sup>72</sup> Arrêté à Boyardville, il parvient à s'évader de la citadelle du Château d'Oleron où il est incarcéré ; il rejoint Boyardville, et se fait transférer sur le continent avec l'aide de Pierre Joguet.

<sup>73</sup> Ce dernier est transféré à l'ancien hôpital psychiatrique de Laffont (La Rochelle), reconverti en prison et, principalement, en maison d'interrogatoire.

<sup>74</sup> INCONNU, *op.cit.*, p.67.

autour des grands villages de l'île d'Oleron, parmi lesquels Saint-Trojan, Dolus, Saint-Pierre ou Saint-Denis. En janvier 1945, les postes de radio, dont celui de Joseph Galy, dit *Toto* à Dolus, sont en liaison permanente avec le continent, pour donner tous les renseignements du réseau résistant Oleronais nommé *Pré-Salé*. Un groupe de renseignements est également constitué le 16 mars 1945, à Dolus, lors d'une réunion chez *Toto* entre trois responsables des *corps francs marins* : le capitaine Leclerc, responsable d'un corps franc marin, le commandant Fournier et le capitaine Rouby ; c'est la prémisse de la préparation d'une attaque d'Oleron.

Concrètement, quels sont les objectifs des résistants de l'île d'Oleron encadrés par le continent pour le *jour j* ? Ils sont très clairement définis le 24 avril 1945, après des réunions organisées à La Cotinière, par le Capitaine de corvette Lucien Fournier, représentant la brigade Marchand du 158<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie – une brigade spécialement conçue pour attaquer Royan et l'île d'Oleron. Leur premier objectif est de neutraliser toutes les liaisons téléphoniques entre les positions allemandes<sup>75</sup>, de se mettre en embuscade pour neutraliser transports et estafettes ennemis (afin que les troupes Allemandes soient totalement isolées les unes des autres) et de fournir des guides pour les opérations de libération (tant la partie amphibie, dans les coureux d'Oleron, que la progression sur l'île). Les capitaines Leclerc et Bouyer amènent, ce jour, deux postes émetteurs – récepteurs qui viennent compléter les radios en place depuis le 22 décembre 1944 à Dolus (chez Moïse Moreau, directeur d'école, puis Joseph Galy) et janvier 1945, codé *Nautilus*, à La Chevalerie<sup>76</sup>.

Pierre Joguet<sup>77</sup> et Armand Lapassouse<sup>78</sup> signalent qu'au printemps de 1945 à peu près chaque village possédait son propre groupe de résistance conformément aux ordres établis et que, dans cette perspective, la mémoire du débarquement jusqu'à nos jours doit impliquer le moindre bourg Oleronais : quatre ou cinq personnes, avec un chef de groupe qui est encouragé par les Alliés du continent à fournir un appui militaire aux troupes qui seront débarquées. Les renseignements qu'ils peuvent fournir, parce qu'ils parfaitement intégrés au tissu social du village, sont vitaux. Les bourgs, et donc les groupes résistants, communiquent entre eux par le biais d'estafettes, ces dernières transmettant également toutes modifications dans le système militaire allemand aux forces françaises sur le continent.

---

<sup>75</sup> Il s'agit tant des lignes aériennes, facilement accessibles, que les lignes souterraines. On pourrait penser qu'il fut difficile pour les résistants de savoir où elles étaient... Mais ces mêmes résistants sont ceux qui ont été réquisitionnés par l'Occupant pour enfouir ces lignes ! Ils savaient donc parfaitement où chercher. (Témoignage recueilli auprès de Jean-Michel Caillot, 2009)

<sup>76</sup> Village situé près d'Ors, sur la voie que prenait le chemin de fer.

<sup>77</sup> JOGUET Pierre, entretien cité, document 1 sur 3.

<sup>78</sup> LAPASSOUSE Armand, entretien cité.



De telles activités ne passent point inaperçues. Les arrestations sont nombreuses, mais très souvent sans suite ; nous avons même le témoignage d'arrestations non point au titre de résistant, mais d'otage de négociation<sup>79</sup>, preuve s'il en faut que la population civile est un excellent moyen pour les Allemands de pourparlers avec les forces françaises. À une date inconnue – probablement en mars 1945 – une rafle est effectuée par l'Occupant sur l'ensemble de l'île : environ 200 hommes sont arrêtés. Encore une fois, ces personnes sont enfermées dans la citadelle du Château d'Oleron, puis à la maison heureuse ; une grande partie est libérée, mais une partie est envoyée sur l'île de Ré.

Ces personnes ne sont coupables de rien, et sont exclusivement utilisées comme otages. Ils deviennent, sur l'île de Ré, une monnaie d'échange afin de rétablir l'électricité à La Rochelle, ainsi que pour négocier des vaches. Sur l'île d'Oleron, il n'y a plus d'électricité depuis longtemps – deux câbles sous-marins connectent l'île à Boyardville et à Gatseau – ; l'énergie est confisquée au profit des Occupants qui souvent l'autoproduisent sur les installations militaires par des groupes électrogènes : ils servent à alimenter le radar de Chassiron, les télémètres de tir dispersés un peu partout, et les projecteurs anti-aériens de 110 volts. Cette rafle a eu une conséquence inattendue : attiser la volonté de certains résistants locaux de s'organiser, avec l'appui des soldats du continent, pour la constitution d'un corps armé capable de défendre la population – en particulier les personnes recherchées par les Allemands.

Car cette rafle semblait avoir pour but principal non seulement de constituer un groupe de civils afin de les négocier comme otages, mais également de capturer les personnalités connues de la résistance, et notamment Camille Roudat, important chef résistant supervisant souvent les débarquements illégaux faits à La Perroche et à L'Illeau. Ce dernier parvient à échapper à cette rafle à La Cotinière en s'enfuyant vers le nord de l'île, avant de constituer le lendemain avec René Nommé, qui l'a hébergé, et Pierre Joguet un groupement de sabotage ; ce dernier d'être un guide et agent de renseignements. Mais, ne recevant aucun ordre, Pierre Joguet tente de rejoindre le continent le 15 mars 1945, ce qu'on lui refuse, car tous les résistants de l'île d'Oleron se dispersent : on sentait le débarquement proche durant les mois de mars et d'avril, mais les forces françaises présentes sur le continent ont clairement assigné les résistants d'Oleron à résidence et déclaré que ceux-ci ne devaient en aucun cas chercher à communiquer avec les forces continentales.

Pierre Joguet et un résistant venant de Bordeaux se mettent à chercher des résistants parmi la population, sans succès – la peur est encore de mise dans la population –, et se réas-

---

<sup>79</sup> JOGUET Pierre, entretien cité, document 1 sur 3.

societ avec Camille Roudat, transféré sur le continent, pour chercher des mouvements de résistance sur l'ensemble du département (Marennes, Saintes...). Par deux fois, aucun résultat, mais Camille Roudat revient avec l'information de la présence d'un mouvement de résistance sur l'île, dirigé par un chef de gare de Saint-Pierre, Perrot. Ce dernier à été contacté par le réseau O.C.M.<sup>80</sup>, qui, en cas de libération de l'île, avait pour rôle de constituer des « comités de libération » pour remplacer les municipalités en place.

Ce témoignage est assez intéressant, car il nous permet de voir que les Oleronais eux-mêmes sont très isolés, et qu'ils doivent aller chercher des informations sur le continent, ce dernier semblant jouer le rôle de « chef d'orchestre » de l'organisation résistante sur l'île d'Oleron.

Nous n'avons pas connaissance de la suite de cette histoire. Néanmoins, le ton est donné : le continent donne ses ordres à la résistance de l'île. Ainsi, dans les derniers mois de la guerre, l'organisation résistante active, de l'île d'Oleron regroupe très exactement 216 individus, hommes ou femmes, divisés en dix-sept groupes armés par le continent, entre mars et avril 1945 mais surtout le 7 avril de revolvers, de fusils et de 63 mitraillettes<sup>81</sup>. Ce nombre peut paraître faible – 1,8% de la population<sup>82</sup> – mais confirme non seulement que les Oleronais respectent à la lettre les ordres du continent (il ne doit pas y avoir trop de résistants), mais en outre que la majeure partie de la population Oleronaise est effectivement restée attentiste face aux faits de collaboration ou de résistance.

La population ne voulait-elle simplement pas qu'on la laisse tranquille ? Oui. Elle ne lisait pas la société comme scindée en deux clans qui s'affrontent : chacun avait, au final, ses convictions, et la vie pouvait sembler suffisamment difficile à la majorité des habitants pour vouloir y adjoindre un combat politique. 98,65% de la population, si l'on part de la statistique précédente, n'aurait pas pris part à ce que nous avons décrit dans les vingt dernières pages.

Le chiffre est assez conséquent, et permettrait d'expliquer le mythe d'une île sans collaborateurs, non seulement par l'accapitation, dans le discours mémoriel, des actions de la résistance, mais aussi par la quasi-inexistence quantitative de collaborateurs. Car, encore de nos jours, l'acte de résistance est perpétué en permanence dans la mémoire collective ; la col-

---

<sup>80</sup> Pour *Organisation Civile et Militaire*, un réseau F.F.I. particulièrement bien structuré et rattaché au *Conseil National de la Résistance*. Il est, dans notre région spécialement, en totale collaboration avec le réseau *Libé-Nord*.

<sup>81</sup> INCONNU, *op.cit.*, p.36.

<sup>82</sup> Ce calcul a été fait pour une population de 12 000 habitants.

laboration n'est jamais abordée, souvent même parce que ceux qui en parlent n'ont pas même la preuve qu'elle a existé sur l'île d'Oleron.

Toutefois, ce que l'on n'oublie pas, c'est la présence Allemande, qui est matérialisée partout dans le paysage par des *bunkers*, et parfois ceux détruits lors des combats de la libération. Nous allons ainsi voir, en deuxième partie, comment les Allemands ont fortifié l'île d'Oleron et l'ont défendue face à une potentielle attaque en provenance de l'Ouest. Bonne idée, mais que se passe-t-il si les Alliés parviennent à contourner les fortifications et attaquer par l'Est ? En septembre 1944, les Français, sous l'impulsion de la marche des Alliés en Normandie et en Provence, récupèrent l'arc atlantique et constituent des poches de résistance Allemande qui ne sont pas du tout prêtes à une riposte sur leur flan Est ; qu'en est-il de cette confrontation et comment sont préparés les plans d'attaque de l'île d'Oleron ?

## II. L'île d'Oleron dans le Mur de l'Atlantique : la construction d'une paroi tournée exclusivement vers l'Ouest et son contournement par des maquis à partir d'août 1944.

De par sa position géographique dans le *Reich*, l'île d'Oleron est certes un fantastique bastion de surveillance pour ce dernier ; toutefois, il n'était pas dans les plans de Hitler que les Alliés parviennent à récupérer le territoire français en quatre mois (juin – septembre 1944), en contournant le Mur de l'Atlantique, et tranchant ainsi en deux parties son empire. L'un, à l'Ouest, tentant de survivre mais de plus en plus écrasé contre la paroi atlantique ; l'autre, celui de l'Est, étouffé progressivement entre la marche des Alliées depuis la France et l'U.R.S.S. Entre ces deux empires, aucune communication facile. Et, quand bien même les informations passent, elles sont filtrées par les Alliées ou à tout le moins mises sur écoute : courriers, télécommunications, ravitaillement... Tout ce qu'il faut pour laisser s'autodétruire les poches de résistance de l'arc atlantique.

Attaquer directement ces petites poches serait en tous cas une bien mauvaise idée ; en septembre 1944, les *festungen* atlantiques ont encore le moral, et des équipements pour se défendre. Nous ne sont point face à des campements militaires, mais bien des villes où la population civile est un superbe otage de négociation. De plus, la priorité des alliés n'est pas ces forteresses ; elles tomberont d'elles-mêmes lorsque Berlin sera pris.

Il faut ainsi du temps afin de stabiliser les fronts internationaux, définir les priorités d'attaque et, en conséquence, redéployer les forces humaines et matérielles. Et, plutôt que de récupérer des troupes parmi les éléments marchant vers Berlin – ne sont négociables ni les troupes ni leurs matériels assignées à la marche vers Hitler –, pourquoi ne pas récupérer les équipements Allemands capturés et s'associer aux résistants afin d'en faire des soldats « officiels », bien encadrés et contrôlables par le gouvernement provisoire de Charles de Gaulle ? Au lieu de puiser dans les réserves, les alliés pourraient ainsi créer *ex nihilo* une nouvelle force, connaissant le terrain et aptes à le reprendre à l'Occupant avec une grande facilité.

Cependant, les Allemands sont en place depuis juillet 1940 sur l'île d'Oleron : quatre longues années qu'ils ont mis à contribution pour bétonner de lourds ouvrages destinés à prévenir toute idée de débarquement, et il conviendra ainsi de voir, en premier sous-chapitre, ce déploiement militaire. Et, face à cette île en théorie blindée, s'installent en septembre 1944 des F.F.I., sortis des campagnes du Gers ou de Dordogne, assignés par l'armée régulière à tenir front à ces poches de résistance Allemande : La Rochelle, Ré, Oleron, Royan pour notre département. Pourquoi et comment établir une attaque de l'île d'Oleron, telle est la question

de notre second sous-chapitre. Mais un tel projet, que l'on qualifie volontiers de *troisième débarquement de France*, nécessite l'emploi de nombreux moyens logistiques qu'il faut rassembler et préparer : quels sont les outils permettant de franchir la mer et de parcourir les terrains sablonneux de l'île d'Oleron ? Où trouver ces matériels, et comment les amener jusqu'au secteur de Marennes sans que l'ennemi ne voie tout ? Nous verrons cela à travers un troisième sous-chapitre : traiter des combats de la libération de l'île d'Oleron sans prendre en compte cet aspect purement matériel nous ferait perdre une partie de l'évènement que nous étudions.

#### **a. L'occupation militaire de l'île d'Oleron de juillet 1940 à avril 1945, et ses dispositifs de défense de la « forteresse Europe » : l'Atlantikwall**

Quatre années. De 1940 à 1944, les Allemands déploient leurs armes sur le territoire de l'île d'Oleron, selon les directives de Berlin qu'il faut protéger l'empire millénaire des agressions du vieux Churchill et des concepts d'insurrection de Charles de Gaulle. Les obusiers devront être pointés sur toutes les plages en direction d'une mer infinie, tandis que, dans l'intérieur de l'île, la population est sévèrement encadrée par des troupes qui installent les symboles de l'administration d'occupation à Saint-Pierre d'Oleron.

Mais d'abord, voyons pourquoi il existe une force militaire affirmée de l'Allemagne sur l'île ; a-t-elle un intérêt stratégique quelconque ?

## L'île d'Oleron, place stratégique dans la défense des futurs ports militaires de La Rochelle, Royan et Bordeaux.

Oleron est une place importante de la défense du secteur saintongeais et aunisien ; l'Occupant l'a compris dès l'automne 1940 lors des premières ébauches d'un port militaire implanté à La Pallice. L'idée ne leur est pas même suggérée : on leur avait déjà fait des misères lors de la Première Guerre mondiale, quand étaient envoyés depuis un obscur port d'eau profonde – le plus profond d'Europe – de petits sous-marins. Deux ans plus tard, un *u-boot-bunker*, symbole fort d'un port militaire de *la Kriegsmarine*, était construit exactement là d'où partaient ces mêmes sous-marins Français.

Pour expliquer cette importance, il conviendra d'élargir notre petit horizon d'Oleronais à toute la côte du département à travers la figure suivante.

Voici, clairement, l'importance d'Oleron. Il s'agit d'un large avant-poste qui permet depuis toujours la protection, en amont, du port de La Rochelle avec l'aide de l'île de Ré. À partir du XVII<sup>ème</sup> siècle, c'était Rochefort que l'île d'Oleron protégeait par la citadelle du

Château, celle de Brouage ou encore de l'île d'Aix, que venaient compléter des forts immergés comme le fort Louvois ou au XIX<sup>ème</sup> siècle le fort Boyard. La défense de La Gironde n'est rendue possible que par les moyens modernes du XX<sup>ème</sup> siècle ; ce n'est en effet que depuis

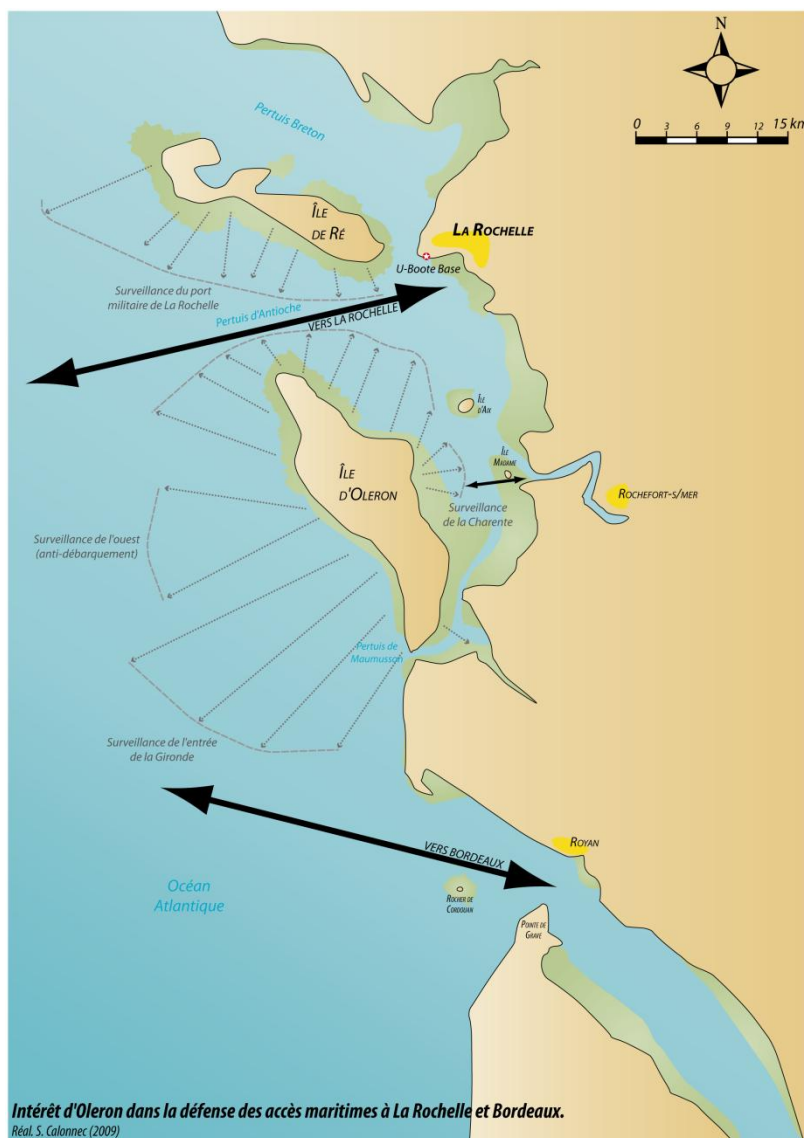


Figure 2 : Intérêt d'Oleron dans la défense des accès maritimes à La Rochelle et Bordeaux.

peu – la première guerre mondiale – que la technologie permet de surveiller et d’attaquer, depuis les côtes Oleronaises, un point si éloigné.

Tout comme la pensée des militaires Allemands, nous ne voyons pas l’utilité de militariser fortement la côte Est de l’île dans une guerre où l’ennemi ne peut déboucher que de l’Ouest. Cette situation d’espaces militairement vides se révèle remarquable aux Alliés lorsqu’ils reconquièrent la côte à partir de septembre 1944, obligeant ainsi l’Occupant à des mouvements dans l’urgence, peu réfléchis, de positions vers ce littoral. Pourquoi les Alliés n’ont-ils donc pas attaqué sans attendre par l’Est que l’ennemi ne se rééquipe ? À cette date, Oleron n’est pas une priorité. La Rochelle n’est pas encore affaiblie au point de négocier avec les F.F.I. qui la ceinturent ; elle est même prête à la riposte d’artillerie, à la dépêche de tout appareil armé, d’infanterie ou de faire sauter l’ensemble du port de La Pallice – ce que le Général de Gaulle, en visite à Saintes au mois de septembre, refuse.

Mauvaise idée dans l’immédiat, il ne faut point se précipiter sous peine de créer un potentiel carnage dont la réussite alliée ne serait pas même assurée ; et le terrain que l’on tente d’attaquer n’est pas assez connu. De quel arsenal dispose t-il et comment est-il protégé ?

### **Les troupes d’infanterie de la *Heer* sur l’île d’Oleron avant l’installation de soldats spécialisés de la *Kriegsmarine*.**

Reprenons l’aspect purement militaire de l’occupation de l’île d’Oleron. Entre le 23 juin et le 13 juillet 1940, l’île est rattachée à Royan par les forces d’invasion de la *8.Infanterie-Division*. Mais le 13 juillet 1940, l’île d’Oleron est rattachée à La Rochelle par la *44.Infanterie-Division* dont les éléments sont répartis sur cette dernière et l’île de Ré ; le premier bataillon de la *131.Infanterie-Division*<sup>83</sup> s’installe sur l’île dans un village à proximité de la côte Ouest, à Vertbois. Durant l’été, le premier bataillon de l’*Infanterie-Regiment 131*<sup>84</sup> s’installe également à Vertbois, tandis que le troisième bataillon se place à Bourcefranc-le-Chapus. Ces groupes sont ensuite remplacés par la *81.Infanterie-Division* le 27 mars 1941, lorsque la *44.Infanterie-Division* a terminé son entraînement – cette dernière est transférée sur le nouveau front de l’Est pour l’attaque de l’U.R.S.S.

Durant ce printemps de 1941, l’ensemble des troupes en présence sur la côte charentaise (La Rochelle – Ré – Oleron) est constitué en groupe dit *Küstenverteidigungsgruppe*<sup>85</sup>

---

<sup>83</sup> Elle est sous contrôle de l’*Oberstleutnant* Brinkmann.

<sup>84</sup> Régiment rattaché à la *44.Infanterie-Division*, qui reste en entraînement dans le secteur jusqu’en 1941. Cette dernière, dont le Poste de Commandement est à La Rochelle, est contrôlée depuis le 8 juillet 1940 par le *HK.XXXI* dont le Poste de Commandement est à Cognac.

<sup>85</sup> Littéralement : groupe de défense des côtes.

*Süd* ; les deux îles sont placées sous contrôle de deux bataillons de l'*Infanterie-Regiment 161*, qui sont remplacés le 8 juin 1941 par l'*Infanterie-Regiment 174* dont le troisième bataillon est placé à Vertbois.

Le rythme annuel des rotations semble effectif : le 12 décembre 1941, le troisième bataillon de l'*Infanterie-Regiment 597*, partie de la *327. Infanterie-Division*, remplace le bataillon en place à Vertbois. Toutefois, l'étape importante se situe en avril 1942, date à laquelle les îles vendéennes et charentaises accueillent des soldats spécialement formés à la défense côtière et rattachés à la *Kriegsmarine*. La *Heer* disparaît peu à peu : le bataillon de la *327. Infanterie-Division* est relevé sur l'île d'Oleron le 24 octobre 1942, et est remplacé jusqu'en janvier 1943 par la *15. Infanterie-Division*.

Les troupes de marine sont rattachées à l'*AOK I*<sup>86</sup> et se structurent rapidement. Trois grands groupes militaires occupent dorénavant l'île d'Oleron : le Groupe d'artillerie légère de marine n°687 (*Leichte Marineartillerie-Abteilung 687*), de 1080 hommes<sup>87</sup> en est le principal. Mais il est également composé du Groupe d'artillerie antiaérienne de marine n°812 (*Marine-Flak-Abteilung 812*), de 260 hommes<sup>88</sup> et le Groupe d'artillerie de l'armée de terre n°1180 (*Heeres Artillerie Abteilung 1180*)<sup>89</sup> qui possède trois batteries réparties au Douhet (*1/HAA 1180*) et Saint-Denis (*3/HAA 1180*) pour la défense de La Rochelle, et une à Chaucre (*4/HAA 1180*) en défense de l'Ouest. L'ensemble représente 15 divisions, agrémentées en outre de quatre compagnies employées à des tâches diverses : une compagnie de transmissions de la *Heer* (*Fest Nach Stab 2/6*) basée à Rochefort et à Saint-Georges, la deuxième compagnie de détection radar de la *3 Funk-Mess-Abteilung* qui se place à Chassiron avec deux radars d'une portée de 60 kilomètres, une compagnie italienne de 163 soldats<sup>90</sup>, et la sixième compagnie d'infanterie de forteresse<sup>91</sup> dont le bataillon est déployé sur toute la côte. Alain Chazette de commenter que « *Le premier bataillon d'infanterie de forteresse (I/Festa LXXX), commandé par le Major Birmane, est doté de 1080 soldats formés de réservistes de classes âgées et peu enthousiastes à l'idée de combattre.* »<sup>92</sup>

L'ensemble de ces troupes est dirigé par une *Inselkommandantur*, poste de commandement militaire et administratif copié du modèle urbain de la *Kommandantur*. Sur l'île

---

<sup>86</sup> Première Armée, faisant partie de l'*Armeegruppe G*.

<sup>87</sup> <http://www.cabuzel.com/oleron/content/view/127/177/> (5/2009).

<sup>88</sup> *Ibidem*.

<sup>89</sup> Le détail de ces groupes est donné en annexe (tableau 1, p.IV).

<sup>90</sup> *Idem*.

<sup>91</sup> La 80<sup>ème</sup> division d'infanterie de forteresse reste rattachée à l'Armée de terre Allemande (*Heer*).

<sup>92</sup> BROTHÉ Éric, CHAZETTE Alain, REBERAC Fabien, *op.cit.*, p.27.



d'Oleron, elle est localisée avenue de Bel-Air à Saint-Pierre<sup>93</sup>. De 1942 à 1944, l'*Inselkommandant* est le *Korvettenkapitän* Louis Leisewitz. L'instabilité et la désorganisation sont visibles peu après le débarquement normand, puisqu'en août 1944 le poste est pris par le *Korvettenkapitän* Werner Schaeffer, puis par le *Korvettenkapitän* Alfred Graf Schlitz von Görtz und von Wrisberg en janvier 1945.

Tableau 1 : liste des *Inselkommandant* de l'île d'Oleron entre 1940 et 1945.

Nom	Grade	Dates de service
Louis Leisewitz	<i>Korvettenkapitän</i>	Avril 1942 – Août 1944
Werner Schaeffer	<i>Korvettenkapitän</i>	Août 1944 – Janvier 1945
Alfred Graf Schlitz	<i>Korvettenkapitän</i>	Janvier 1945 – 1 <sup>er</sup> Mai 1945

### La réalisation de l'*Atlantikwall* : de la surprotection du flanc Ouest (1941 - 1944) au repli urgent sur la côte Est (août 1944 - janvier 1945)

Dès leur installation en juillet 1940, les troupes d'occupation sécurisent les plages françaises en creusant des tranchées minées et en posant des obstacles ; rien n'est prévu pour défendre plus l'estran. Mais sur l'île d'Oleron, les plages n'ont été semble-t-il minées qu'à partir de 1941 en même temps que les premiers points d'appui légers – douze –, ce que décrit Alain Chazette :

Les troupes organisent les premières défenses côtières en édifiant quelques points d'appui légers. Les compagnies de pionniers du *Pio.Btl.181*<sup>94</sup> du *Hauptmann* Engelmann dont le PC est à Rochefort participent activement à la construction de ces positions rudimentaires, dénommées *Küstenwachen*, qui consistent essentiellement en nids de mitrailleuses reliés par des tranchées et protégés par des barbelés. De ces points d'appui, occupés chacun par un groupe, les soldats surveillent l'Océan pour prévenir et contrer toute tentative ennemie de débarquement. Entre eux, des patrouilles à pied, à bicyclette ou en camion circulent le long de la côte.<sup>95</sup>

Entre mars 1941 et janvier 1942, les positions prennent de la consistance en étant équipées de batteries fixes. Saint-Denis accueille quatre obusiers sFH18 de la *11./AR 181*<sup>96</sup> en

<sup>93</sup> Un *bunker* camouflé en maison, codé Ro 527 *Leopold*. Il comprend un abri de commandement type H608 et un abri pour deux groupes de type H622. Aujourd'hui, le bâtiment est condamné mais toujours présent dans la cité Jean Moulin.

<sup>94</sup> 181<sup>ème</sup> Bataillon de Pionniers (*Pioniere Bataillon 181*).

<sup>95</sup> BROTHÉ Éric, CHAZETTE Alain, REBERAC Fabien, *op.cit.*, pp.22-23.

<sup>96</sup> 11<sup>ème</sup> groupe d'artillerie n°181.

mars 1941 ; en novembre 1941, une batterie<sup>97</sup> de la *Stellungs-Batterie 130* est installée sur la plage du Douhet pour protéger La Rochelle. En janvier 1942, ce sont deux lourdes batteries qui sont installées à Saint-Denis (*Stellungs-Batterie 406*) et à Vertbois (*Stellungs-Batterie 407*)<sup>98</sup>. Mais c'est principalement à partir de l'implantation des troupes spécialement formées de la *Kriegsmarine* que le chantier de l'*Atlantikwall* est mis en œuvre. Là encore, Alain Chazette commente :

Les premières instructions pour l'élaboration d'un système défensif côtier sont transmises à la division [Art.Rgt.327]. Le *Pio.Btl.327* de l'*Oberstleutnant* Humbert participe activement aux travaux d'édification de points d'appui en collaboration avec le *Fest.Pio.Stab.28* de l'*Oberst* Schulz installé à Royan et l'*Oberbauleitung Paula* de l'organisation *Todt*. Les travaux sont supervisés par le *Pionere Führer* de l'*AOK 7*, le *Generalmajor* Otto Schaum. Le secteur côtier s'étendant de Noirmoutier à Oléron reçoit la dénomination de *Küstenverteidigungsabschnitt D*.<sup>99</sup>

Tout comme pour le reste de l'Europe de l'Ouest, l'île voit se construire, par les réquisitionnés Oleronais, Charentais, Vendéens et *Ostarbeiter*<sup>100</sup> de l'*Organisation Todt*<sup>101</sup>, ses premiers *bunkers* dès l'été 1942, suite à la promulgation, par Adolf Hitler, de la *directive 40* le 23 mars 1942 pour la création d'un *Atlantikwall* défendant la forteresse Europe sur 2 700 kilomètres de côtes.<sup>102</sup> La directive concerne, après les études de l'*Organisation* au printemps 1942, le bétonnage de toute l'île ; toutefois, dès juillet 1940 et jusqu'en mars 1941, des fortifications – sur la base de positions construites par les Français – sont établies à la pointe de Chassiron, pour défendre en enfilade avec l'île de Ré le pertuis d'Antioche. Le principal des forces de protection du pertuis est placé sur Ré<sup>103</sup>, tandis qu'à Chassiron, Alain Chazette pré-

---

<sup>97</sup> Les détails sont, une fois encore, donnés par Alain Chazette : quatre canons de Flak polonais (7,5cm FK97 (p)). Voir BROTHÉ Éric, CHAZETTE Alain, REBERAC Fabien, *op.cit.*, p.24

<sup>98</sup> Chaque batterie compte quatre obusiers 15 cm sFH25 (t) et sont disposés, selon Alain Chazette, dans des en-cuvements bétonnés. *Ibidem*, p.24.

<sup>99</sup> Raccourci *KVG D*, il s'agit d'une subdivision du découpage de l'*AOK*. *Idem*, p.23.

<sup>100</sup> « Membres » du bataillon *Ost*, un groupe militaire composé de prisonniers de guerre du front Est : russes, polonais... Ces prisonniers sont utilisés comme main d'œuvre au même titre que les réquisitionnés du Service du Travail Obligatoire.

<sup>101</sup> Il s'agit d'une organisation fondée en 1938 par Fritz Todt, et qui est à l'origine d'une grande partie de la fortification et de la modernisation du *Reich* : les *Reichautobahn*, le *Westwall* et l'*Atlantikwall* sont l'œuvre des travailleurs de l'O.T. Toutefois, il convient de mentionner qu'à la masse de travailleurs réquisitionnés s'ajoutait une part non négligeable d'ouvriers locaux, volontaires, attirés par la rémunération proposée. Nous n'avons aucun témoignage ou document attestant d'une telle activité volontaire sur l'île d'Oléron.

<sup>102</sup> La bibliographie sur ce sujet ne manque pas. Nous pourrions citer, par exemple : FOWLER Will, RIVES Claude, *Le débarquement, récit heure par heure du jour le plus long*, Paris, Tana éditions pour la version française, 2004, 239p., pp. 13-33.

<sup>103</sup> Ces positions sont à l'origine des lourdes installations du Mur de l'Atlantique codées *Kora* et *Karola*, célèbres encore de nos jours par leur puissance et leur état de conservation remarquable ; elles ont été étudiées entre autres par Alain Chazette.

cise que sont mis en place quatre obusiers 15 cm sFH18 appartenant à la batterie *I./AR 97 de l'Artillerie-Regiment.96*<sup>104</sup>. La pointe nord de l'île devient rapidement un terrain militaire totalement interdit à la population, et dont les habitants sont expropriés ; entre La Morelière à l'est et La Vitrierie à l'Ouest<sup>105</sup>, les Allemands dressent une palissade barbelée dont seuls deux portes permettent son franchissement.

Nous montrons déjà les faiblesses de cette paroi européenne. Non seulement celle-ci, si elle est contournée, devient inefficace car ne fonctionnant que dans un seul sens, mais, en outre, défendre un trait de côte de 2 700 km en trois ans en période de guerre est impossible ; c'est une véritable passoire que le *admiral* Erich Raeder, comme le *generalfeldmarshall* Rommel déplorent tant dans notre département que sur toute la côte française en 1942, en 1943<sup>106</sup> et en 1944<sup>107</sup>.

Le nombre de soldats Allemands stationnant sur l'île d'Oleron augmente suite au repli sur La Rochelle et Royan des troupes stationnées à Bordeaux, ordonné le 20 août 1944 et effectif quatre jours plus tard – des Italiens de faible valeur combattive surtout. Le 28, Bordeaux est libéré. N'étant pas des personnes aptes à défendre une île, elles sont néanmoins dispersées un peu partout pour pallier au redéploiement, sur La Rochelle, des huit bataillons de la *leMarineArtillerie 687* dont nous avons parlé.

Car en avril 1945, Oleron dispose au total de soixante-dix installations rattachées au Mur de l'Atlantique qu'il faut défendre. Mais de nombreuses positions sont dites « de campagne », car elles ne sont construites que de façon précaire, en employant des rondins de bois, des sacs de sable et des plaques de tôle métro ; le chantier bétonné prend un retard dramatique, que nous avons illustré en annexe<sup>108</sup>.

En effet, durant qu'on construit un *bunker* tous les deux mètres à l'Ouest, la partie Est de l'île demeure vide de toute installation réellement efficace ; en temps normal, comme nous l'avons signalé, des patrouilles circulent d'un point à l'autre. La situation s'inverse à partir de septembre 1944. Le feu de La Rochelle demeure présent, cependant les Alliés peuvent envisager sans risque un débarquement sur la côte est – des plages de sable, sans obstacle réel – entre Boyardville, au nord, et celle de Saint-Trojan, au sud.

La construction de fortifications en béton armé – le sable du béton provient directement de l'estran et des dunes – a été faite en priorité absolue sur la côte Ouest, sur de larges

---

<sup>104</sup> BROTHÉ Éric, CHAZETTE Alain, REBERAC Fabien, *op.cit.*, p.24.

<sup>105</sup> L'emplacement est indiqué en annexe, figure 9 p.XIX.

<sup>106</sup> FOWLER Will, RIVES Claude, *op.cit.* p.17.

<sup>107</sup> BROTHÉ Éric, CHAZETTE Alain, REBERAC Fabien, *op.cit.*, pp.38-39.

<sup>108</sup> Figure 4, p.VIII.

bandes de sable faciles d'accès, et la pointe Nord. Le nombre de réquisitionnés est insuffisant pour la réalisation de l'ensemble de ce projet, et pendant trois ans l'on s'atèle à protéger exclusivement les plages de l'Ouest au détriment de la partie Est. Lorsque les Alliés récupèrent le continent charentais, la situation devient critique pour l'occupant Oleronais et sont ainsi déplacées, à la vue de l'ennemi, des positions entières avec tout leur armement ; de nombreuses positions, y compris à Chassiron, sont abandonnées et parfois équipées de faux canons en bois, comme cela est visible sur notre seconde carte. La désorganisation est à son comble, puisque l'occupant ne possède ni l'équipement ni le temps pour défendre efficacement la côte Est.

Finalement, les Allemands se retrouvent avec un armement inadapté, des fortifications excentrées des nouveaux points chauds, et un manque de personnel qualifié pour la lutte contre une cible proche ; les Italiens en provenance de Bordeaux, et certains même de La Pallice, sont en majorité des ouvriers tirés de leur *u-boot-bunker* ne sont pas pour arranger la situation. De deux mille à deux mille cinq-cents soldats nazis stationnent sur l'île d'Oleron à partir de juillet 1944<sup>109</sup>, en effectuant de nombreux mouvements afin de brouiller les recensements faits par la résistance.

Toutefois, il convient de signaler que, dans les plans du *Reich*, Oleron n'est pas un bastion privilégié et est au contraire plutôt délaissé de moyens<sup>110</sup> ; ainsi, par manque quantitatif de soldats, la défense des *bunkers* construits a été de manière générale laissée, de 1942 à la Libération, aux *Ostarbeiter* sous contrôle de soldats Allemands.

En septembre 1944 : la désorganisation des troupes Allemandes stationnées sur Oleron est générale face à l'arrivée des F.F.I. sur les côtes de la Charente-Maritime. La défense militaire de l'île est rendue ineffective en moins de trois mois – juin à août 1944 –, et les troupes spécialement entraînées entre 1941 et 1942 pour la défense d'Oleron sont envoyées en renfort à La Rochelle ; on les remplace par des Italiens en débâcle qui ne sont pas formés à ce qu'on leur demande, là où des prisonniers de guerre sont même intégrés dans les corps Allemands faute de mieux.

---

<sup>109</sup> Ces chiffres sont donnés par tous les ouvrages de notre corpus, du Général Adeline à Alain Chazette. Voir ADELIN Hubert (G<sup>al</sup>), *La libération du sud-ouest, Bordeaux – Royan – La Rochelle (Août 1944 – Mai 1945)*, Alger, Imp. Baconnier, 1948, 127p. et BROTHÉ Éric, CHAZETTE Alain, REBERAC Fabien, *op.cit.*

<sup>110</sup> À partir de la construction du Mur en 1942, Hitler nourrit de plus en plus une fascination pour les îles anglo-saxonnes dont il désire s'emparer, à tout le moins les dominer ; ceci passait en priorité par la protection de la Manche, étant indissociable de l'*Atlantikwall*. Le Reich a, notamment pour cette raison, renforcé au détriment de toutes les autres parties de l'Ouest, le secteur face à l'Angleterre. En juin 1944, c'est la seule partie du Mur de l'Atlantique qui est quasiment achevée.

Face à tout ce capharnaüm, les Alliés, installés sur le continent le 7 septembre 1944, préparent des plans pour libérer l'île d'Oleron. Des négociations sont entreprises entre les F.F.I. et les assiégés rochelais, tandis que l'île, perdue entre les poches de La Rochelle et Royan, demeure dans l'expectative d'une libération pacifique ou agressive, dès octobre 1944 ou dans plusieurs mois. Comment situer l'île d'Oleron dans le *Reich* hitlérien, et quels sont les plans élaborés pour la libération de ce petit bout de terrain perdu entre deux *festungen* ?

## **b. Septembre 1944, suite à la percée Alliée en Normandie et en Provence, des groupes maquisards du Sud-Ouest marchent sur l'arc Atlantique et assiègent l'ennemi dans des poches de résistance.**

### **Le moral des forces d'occupation Allemandes dans l'île d'Oleron face à la reconquête des côtes charentaises par les F.F.I.**

Recontextualisons notre guerre à l'échelle de l'Europe : nous avons le *Reich* en lui-même, dépérissant sous les fougues alliées qui marchent sur Berlin et harcèlent jusque dans son *bunker* quelque mégalomane moustachu. Hitler a ordonné une résistance absolue des *festungen*, mais les ravitaillements sont coupés, et progressivement se dérobent aux poches les munitions – cependant, l'accumulation de ces dernières depuis 1941 ne pose pas de réel problème de rupture –, la nourriture, les bonnes nouvelles. En un mot : le moral.

Or, ce dernier est fondamental au maintien rigide des soldats et de la population, qui tombent sans elle soit dans l'anarchie et la désobéissance, soit, à l'extrême, dans la capitulation. Hitler aurait probablement fait fusiller le *vizeadmiral* Ernst Schirlitz, commandant la *festung* Rochelle, s'il avait su que ce dernier négociait, même un peu, avec Hubert Meyer, un amiral Français chargé de faire capituler la forteresse.

Toutefois, selon les sources alliées, par exemple le général Adeline<sup>111</sup>, le moral des troupes Allemandes en Oleron était bon jusqu'en avril 1945 ; et bien que durant les deux jours de combats pour la libération certains se sont simplement rendus, la plupart ont combattu jusqu'à leurs ultimes limites. Pierre Joguet<sup>112</sup> a même justifié leur combat jusqu'à la mort par le fait qu'ils n'avaient plus rien à perdre, puisqu'ils ont pour la plupart déjà tout perdu sous les bombardements alliés en Allemagne : que ce soit leur maison, ou leur famille qui se trouvait sous cette même maison.

---

<sup>111</sup> ADELIN Hubert (G<sup>al</sup>), *op.cit.*

<sup>112</sup> JOGUET Pierre, entretien cité, document 1 sur 3.

### Les F.F.I. du grand Sud-Ouest en Charente-Maritime, ou la création d'armées régulières destinées à attaquer Royan, Le Verdon, La Presqu'île d'Arvert et l'île d'Oleron.

Et puis, les choses ont fortement changé pour l'occupant depuis le mois de septembre 1944. Depuis l'offensive alliée entamée le 6 juin 1944 en Normandie, rien ne semblait pouvoir ralentir l'invasion. La progression avait été fulgurante, mais elle se stabilise à partir de l'instauration du Gouvernement Provisoire de Charles de Gaulle le 31 août 1944<sup>113</sup>. Des troupes françaises, issues du grand Sud-Ouest, marchent sur la Charente-Maritime le 1<sup>er</sup> septembre 1944 après avoir repris Bordeaux ; elles libèrent Saintes le 4 ; le 7, elles sont à Bourcefranc, et, les 11-12 septembre, Rochefort est capturé par les 1 800 maquisards du groupe *Bir-Hacheim*, coupant par là même les relations entre La Rochelle et Royan.<sup>114</sup>

Parallèlement, comme nous l'avons abordé, des groupes d'Oleronais en exil, accoutumés de la navigation dangereuse dans les coureux, créent sous l'initiative et le commandement du Capitaine Lucien Leclerc à Brouage et Bourcefranc deux *Corps Francs Marins*, qui mettent en commun leurs armes et leurs véhicules en priorité pour faire s'évader les personnes recherchées sur l'île par les Allemands<sup>115</sup>. Le *corps franc* de Brouage et Port-des-Barques, commandé par Camille Roudat, natif de La Cotinière, doit agir sur tout le secteur nord de l'île d'Oleron ; celui de Bourcefranc, dirigé par Anthony Dubois-Fesseau, natif de Saint-Trojan, s'occupe du secteur Le Château – Saint-Trojan. Ce sont ces navigateurs, 175 hommes sur lesquels il y aura 21 morts et blessés entre l'hiver 1944 et avril 1945 qui sont assignés à la connexion physique de l'île au continent – un P.C. général de renseignements et de commandement est établi à Marennes –, pour le transfert de documents, de matériels, d'agents et d'évadés. Un troisième *corps franc* est également créé à Marennes sous contrôle d'Elie Rouby, s'intitulant *Marennes et Seudre*.

Cependant, tous ces soldats ont un statut particulier : ce ne sont point des armées régulières. Il s'agit en effet exclusivement de F.F.I. issus de grands groupements maquisards charentais et périgourdin qui ne sont, entre août et octobre 1944, pas reconnus comme forces militaires travaillant pour le Gouvernement Provisoire. Bien sûr, la plupart sont des F.F.I. reconnus par le *Conseil National de la Résistance*, mais ce dernier n'est pas un gouvernement, un État reconnu par la communauté internationale – dont l'Allemagne nazie. Nous l'avons vu : le *major* Schaeffer, *inselkommandant* de l'île d'Oleron, refuse en octobre 1944 la reddition face à des maquisards.

---

<sup>113</sup> On peut se référer, par exemple, à :

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Gouvernement\\_provisoire\\_de\\_la\\_R%C3%A9publique\\_fran%C3%A7aise](http://fr.wikipedia.org/wiki/Gouvernement_provisoire_de_la_R%C3%A9publique_fran%C3%A7aise).

<sup>114</sup> ADELIN Hubert (G<sup>al</sup>), *op.cit.* et BROTHÉ Éric, CHAZETTE Alain, REBERAC Fabien, *op.cit.*

<sup>115</sup> JOGUET Pierre, entretien cité, document 1 sur 3.

Notre corpus de travail nous a permis de compiler ces groupements – ils ne sont jamais clairement signalés – et sont les suivants : le *Régiment* (ou *brigade*) *RAC*, de Rodolphe-André Cézard, créé en Dordogne Nord comme unité de l'*Armée Secrète* au printemps 1944, subdivisé en trois bataillons dont le troisième, célèbre dans ses actes de libération de l'île d'Oleron, est commandé par le Commandant René Tallet, dit *Violette*. Il s'agit, en décembre 1944, d'une brigade de 3 076 soldats<sup>116</sup>. Le 9 septembre 1944, deux groupes F.F.I. s'installent également sur la côte, toujours en provenance du Périgord : le groupe *Castelréal*, qui se place au Chapus avec à sa tête le Capitaine Lucien Leclerc, et le bataillon *Roland*, du commandant Roland Clée, qui se répartit dans les sous-quartiers Sud de Marennes, centre de Brouage, et Nord de Port-des-Barques.

Face à cette organisation Française, les Occupants de l'île d'Oleron redéployent leurs unités en supprimant des positions inutiles et en les groupant, selon leur position (Sud-Ouest, Sud-Est, Centre, Nord...) en *kampf-gruppe* et en *kampf-abschnitt*<sup>117</sup>. Cela permet tout simplement à l'*Inselkommandant* de coordonner plus facilement l'action de ses unités en cas de débarquement.

Les résistants sont, pour partie, fanatiques et désirent incorporer la France au combat mondial. Nous ne les jugeons pas, nous disons simplement qu'ils sont passionnés par ce qu'ils font ; leur but est de rétablir la France « vraie » et se venger de tous les agresseurs et leurs complices. Il est assez révélateur de signaler que de nombreux jeunes ont été enrôlés, non point par force mais bien comme force volontaire, dans les armées qui sont désignées à la réduction des poches Allemandes de l'Atlantique ; ils ont, pour partie non négligeable, mentis sur leur âge afin de pouvoir participer de l'effort militaire. L'intégration de ces jeunes a également été « légalisée » en administrant, après guerre, leurs actions comme comptant pour le service militaire, et nombreux de poursuivre leur carrière militaire après l'armistice.

Les témoignages de cette volonté de se battre, pour venger – ce point est fondamental – non point l'humiliation quotidienne de l'occupation mais bien la défaite de 1940<sup>118</sup>, sont courants. Nous pouvons citer le jeune Roger Maigrot (soldat de la 1<sup>ère</sup> section de la 10<sup>e</sup> compagnie du 50<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie), 18 ans, abattu le 30 avril 1945 face au champ de mines de La Giraudière : le 29, il est en soins à l'hôpital de Saintes et, informé de l'imminence du débarquement, s'enfuit de sa chambre pour être embarqué avec les troupes.

---

<sup>116</sup> ADELINÉ Hubert (G<sup>al</sup>), *op.cit.*

<sup>117</sup> Respectivement « groupe de combat » et « section de combat » ; la carte en annexe p.VIII illustre ces groupes.

<sup>118</sup> DE LIPKOWSKI Jean Noël, discours cité.

La situation de toutes ces troupes est modifiée au début de l'automne 1944 et surtout à partir de janvier 1945 ; les États-majors n'ont pas l'infanterie nécessaire pour attaquer Royan, or l'on sait depuis octobre 1944 que des F.F.I. ceignent la côte entre Fouras et la Seudre. Mettons-donc les à contribution ! Ils vont, ainsi, être progressivement intégrés dans des corps de l'armée régulière, comme nouveaux bataillons dans des régiments existants (c'est principalement le cas des 50<sup>e</sup> et 158<sup>e</sup> Régiments d'Infanterie). Des corps d'armée sont même créés *ex nihilo* dans le seul but de défendre le secteur Rochefortais : durant l'hiver 1944, des résistants, très jeunes – la moyenne d'âge est inférieure à 20 ans –, sont intégrés, à Rochefort, par l'Amiral Hubert Meyer, au *Bataillon de Fusiliers-Marins de Rochefort* sous les ordres du lieutenant de vaisseau Dupin de Saint-Cyr et de son adjoint le lieutenant de vaisseau Fouchier. Il se compose de 440 hommes, divisés en trois compagnies de fusiliers voltigeurs et une compagnie d'engins<sup>119</sup>. Ce bataillon est dissous dès l'été 1945, après la libération des poches atlantiques.

Les troupes, contrôlant la partie sud du département, passent sous le commandement du Général Hubert Adeline, à l'époque colonel. Mais c'est surtout le 10 octobre que l'organisation militaire d'occupation prend une tournure qui ne change pas jusqu'en mai 1945, puisque le général Edgar de Larminat prend le commandement des 25 740 soldats, répartis en trois groupes (La Rochelle, Royan, Pointe de Grave) désormais étiquetés *Forces Françaises de l'Ouest* ; des « soldats » dont la majorité se considère encore totalement comme F.F.I. On le voit, l'échelle change ; on traite l'ensemble du département sous cette vague entité « F.F.O. », ce qui oblige à des adaptations locales. Les trois *corps francs* sont ainsi réunis le 1<sup>er</sup> décembre 1944 par le lieutenant-colonel Monnet, avec le groupement gersois *Armagnac* du capitaine Maurice Parisot en *Groupe Franc Marin Armagnac*, dans la perspective de faciliter son intégration, par l'État-major, aux armées régulières – le 1<sup>er</sup> janvier 1945, le G.F.M. *Armagnac* est associé au bataillon *Termignon* dans le *Régiment Parisot*, ce dernier constituant un réservoir de troupes pour les 50<sup>e</sup> et 158<sup>e</sup> Régiments.

Le groupe nouvellement formé est constitué d'environ 300 hommes qui vont être assignés, pour l'opération de libération, tant au front principal qu'à un front secondaire destiné à couper la retraite Allemande. Le 11 février 1945, après l'ordre donné de longs mois auparavant par Charles de Gaulle – 18 septembre 1944 –, la 23<sup>e</sup> *Division*, qui réunit tous ces F.F.I., est officiellement créée et se compose de troupes régulières. La *brigade RAC* et le *bataillon Roland* deviennent le 50<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie, la *demi-brigade Armagnac* et le *bataillon*

---

<sup>119</sup> GENET Christian, *op.cit.*, p.13.



*Parisot* deviennent le 158<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie, le groupe résistant Z de Royan devient le 12<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie ; et son escadron de choc *Urbain*, avec l'appui d'un groupe d'escadrons du groupe *Klein* (Pointe de Grave) le 18<sup>e</sup> Régiment de Chasseurs à Cheval. Toutes ces unités sont utilisées tant contre Royan qu'Oleron ; sur cette première, ce groupe forme – en ajoutant un *corps franc marin* et en retirant le 18<sup>e</sup> Chasseurs – la *brigade Oleron*.

Signalons, fait très important, que la création de ces nouvelles armées répond à une attente double des états-majors : canaliser la vengeance des F.F.I. et de l'O.A.S. dans une structure officielle mais, surtout, soumettre leurs actions à une autorité supérieure, qui n'est autre que celle du Général de Gaulle<sup>120</sup>.

Mais revenons un peu en arrière. À partir du 12 septembre 1944, la situation militaire de la Charente-Maritime se stabilise. Les troupes F.F.I. ceinturent les poches de La Rochelle et Royan, et instaurent progressivement une sorte de guerre de positions. Pour débloquer la situation, des négociations sont mêmes entreprises durant tout l'hiver, et comme, nous l'avons vu, les troupes Allemandes prennent parfois en otage des civils – pas forcément résistants – pour exiger du ravitaillement divers et des vivres. C'est le cas jusqu'à la fin de la guerre : à la mi-avril 1945, le port de Boyardville, seul lien de ravitaillement réel avec La Rochelle, est totalement miné et peut être détruit sur simple ordre – tout comme La Pallice.

Pour conclure, nous dirons que la plupart des soldats employés contre Royan et Oleron ne sont pas des locaux, et proviennent de maquis du grand Sud-Ouest ; il est très révélateur de constater que tous les vétérans, aujourd'hui, n'habitent pas même le département et ne viennent que pour les commémorations. Où sont les autochtones Oleronais et Charentais-Maritimes ? Ils sont recentrés, y compris de nos jours exclusivement autour de l'entité « résistance », celle qui ne se structure qu'autour de légers groupements insulaires sans se constituer en grand *corps franc marin*. Les cercles de vétérans sont assez faibles sur l'île d'Oleron, tandis que les cercles de résistants sont omniprésents et majoritaires. En fin de compte, la cassure entre résistants locaux et soldats lointains est assez nette ; mais la connexion entre ces deux entités est assurée par le biais de ces *corps francs marins*.

---

<sup>120</sup> Le quatrième de couverture d'*Entre Marins* (MEYER Hubert (Amiral), *Entre marins, Rochefort, La Rochelle, Royan (1944-1945)*, Paris, Robert Laffont, 1966, 313p.), est très explicite : « le Commandant Meyer avait reçu mission de s'interposer entre les F.F.I., mal armés, mais affamés de revanche, et les garnisons allemandes puissamment retranchées dans ces trois poches de l'Atlantique. »

### Avril 1945 : Berlin est assiégée. Les poches de l'Atlantique deviennent des groupements autonomes.

Qu'en est-il de la situation pour les militaires assiégés ? Pour eux, le *Reich* semble tenir le coup, du moins en cet hiver 1944, même si les nouvelles arrivent lentement et annoncent bien souvent la défaite de tel ou tel *korps* ; la victoire des Ardennes est assez réconfortante. La capitulation n'est pas à l'ordre du jour, toutefois l'avenir semble inquiétant si des renforts n'arrivent pas à rétablir le lien physique entre l'empire Allemand et ces petites poches. Sur l'île d'Oleron, le seul réconfort vient de La Rochelle ; on pense, à tort ou non, qu'elle n'abandonnera pas son île. C'est d'ailleurs confirmé textuellement durant l'automne 1944, puisqu'un nom de code est établi entre l'*inselkommandant* Schaeffer et le *festungskommandant* Ernst Schirlitz ; si l'île d'Oleron envoie ce signal à sa ville de rattachement, La Rochelle enverra de lourds renforts. Il semble encore possible, aux yeux de l'État-major nazi, de défendre tant La Rochelle que l'île d'Oleron sans compromettre l'une ou l'autre des parties. Pourquoi alors le *vizeadmiral* Schirlitz n'a-t-il pas envoyé alors sans attendre les renforts, excédentaires à La Rochelle, sur l'île ? Tout simplement parce que, pour l'amiral, il n'y avait pas de troupes excédentaires. Nous l'avons vu : c'est même sur l'île d'Oleron que La Rochelle puise des soldats. La raison est que l'île d'Oleron peut tomber, mais le *Führer* a ordonné une défense coûte que coûte de la *festung* : La Rochelle, cette ville et seulement elle. Les îles peuvent choir, mais la *festung* demeure ; or, si La Rochelle tombe, il n'y aura plus de *festung* à défendre, même si les îles de Ré et d'Oleron sont encore sous contrôle nazi.

La situation de l'île d'Oleron est ainsi double. Les occupants sont d'une part progressivement abandonnés par La Rochelle, dont la liaison maritime directe est sous contrôle des Alliés : la côte charentaise, l'île d'Aix, et même le fort Boyard déserté peut camoufler un poste servant les intérêts alliés<sup>121</sup>. Ensuite, cet abandon moral et logistique parachève la désorganisation générale de l'île d'Oleron, qui doit être défendue de façon minimaliste sur tous les fronts.

Au sud, la presqu'île d'Arvert a été réduite au silence le 18 avril 1945 et est désormais dominée par les Français. Les positions allemandes, particulièrement nombreuses (un *bunker* tous les cent mètres selon certains<sup>122</sup>), de la forêt de La Coubre sont soit détruites, soit retournées contre Oleron ; les occupants peuvent ainsi craindre un débarquement du côté de Saint-Trojan, vers Gatseau ou Maumusson. Au final, les 1 700 soldats Allemands, Polonais, Russes,

---

<sup>121</sup> C'est le cas, plusieurs fois, entre autres vers le 2-3 avril 1945 ; Pierre Joguet est envoyé avec un groupe de cinq personnes (puis de trois) sur le fort pour huit jours, afin de surveiller le port de La Pallice et le déploiement des forces allemandes aux Saumonards, en prévision de l'attaque de Royan. Pas de chauffage, peu de vivres, mais Pierre Joguet commente que les cormorans faisaient un guet remarquable à toute approche de navire.

<sup>122</sup> ADELIN Hubert (G<sup>al</sup>), *op.cit.*

ou Italiens occupant Oleron en Avril 1945 doivent, dans une urgence incroyable et sans renfort suffisant d'équipement et d'hommes, sécuriser l'est, renforcer le sud et être prêt à un assaut massif sur le flanc ouest.

Seul le Nord peut se vouloir rassurant : l'île d'Aix, ou l'île de Ré restent dans l'ombre de La Rochelle, Ré n'étant libérée que le 9 mai 1945. Les renforts Allemands, d'hommes ou de matériel, ne peuvent venir que de cette passerelle de ravitaillement : une seule route maritime, souvent attaquée mais néanmoins protégée par quelques *u-boote*<sup>123</sup>. Elle court de La Rochelle à Boyardville, qui devient le seul port à fournir des ravitaillements ; ces derniers sont ainsi stockés à Boyardville, ou, la plupart du temps, directement redistribués sur l'ensemble de l'île et stockés à la laiterie de Saint-Pierre<sup>124</sup>.

Ainsi, Oleron ne conserve comme lien avec le *Reich* que La Rochelle, elle-même isolée de son empire. Celui-ci ne se soucie d'ailleurs plus du tout de ces petites poches de résistance ; dès janvier 1945, les Russes harcèlent l'Allemagne par l'est<sup>125</sup>. Ses dernières instructions, de défendre coûte que coûte les *festungen*, datent de janvier 1945 : une éternité. Pis encore, à partir du 16 avril 1945, les forces staliniennes lancent l'offensive sur Berlin<sup>126</sup>. Se coupant progressivement du reste de son monde, à quoi bon qu'elle tentât de communiquer avec ses points les plus éloignés ? Ces forteresses deviennent plus des groupements autonomes que les provinces réelles d'un empire unifié. Entre Berlin et La Rochelle se dresse un axe totalement contrôlé par les Alliés. Les communications, comme nous l'avons mentionné, tant postales qu'électriques entre ces deux points – à peine 1 250 km à vol de bombardier – sont soit aux mains des Alliés, soit détruites par la résistance et restreintes au courrier administratif et militaire ; auquel cas dans les zones libérées les bureaux de P.T.T. sont désertés temporairement<sup>127</sup>.

Les Alliés sont devenus maîtres de l'espace terrestre, aérien et dans une certaine mesure maritime de la Charente-Maritime. Entre septembre 1944 et avril 1945, ils ont progressivement assis leur autorité en se regroupant, et en convertissant des unités F.F.I. dans un puis-

---

<sup>123</sup> Leur efficacité est très faible. La profondeur des eaux côtières est insuffisante pour une immersion périscopique efficace, tandis que l'eau, assez transparente, ne permet pas de camoufler de sous-marins dont les seuls secteurs où leur immersion est correcte sont fortement minés.

<sup>124</sup> JOGUET Pierre, entretien cité, document 1 sur 3.

<sup>125</sup> Voir, par exemple, FEST Joachim, *Les derniers jours d'Hitler*, Paris, Perrin pour l'édition française, 2002, 207p., p.24.

<sup>126</sup> *Ibidem*, p.17.

<sup>127</sup> PERRUCHON Jacques, *L'insupportable isolement, Poches de La Rochelle et Royan – pointe de Grave, 1944-1945*, Paris, Le Croît vif, 2006, 399p., p.60.

sant mouvement régulier nommé F.F.O., vingt-mille hommes dirigés par le Général Edgar de Larminat ayant pour but de marcher sur Royan, puis sur Oleron.

Une fois la première des deux poches du département tombée, La Rochelle est totalement isolée ; elle ne peut plus se replier que sur les îles de Ré et d'Oleron. Les renforts qui auraient pu venir de Royan n'arriveront jamais : le ciel leur est tombé sur la tête dans la nuit du 5 janvier 1945. Le ton était donné : les poches vont être *bientôt* libérées, et *par la force*.

### **c. *Vénérable* et *Jupiter*, ou les plans de la libération de Royan et de l'île d'Oleron par les armes.**

Le phénomène peut paraître curieux : dès septembre 1944, la côte charentaise est totalement sous contrôle des forces françaises. Cependant, il fallut attendre la fin du mois d'avril, soit sept mois, pour qu'une force d'attaque ne soit organisée afin de libérer l'île d'Oleron. Les soldats, fraîchement tirés de la résistance, et les Oleronais – dont la population –, pensaient et s'attendaient effectivement à une attaque dès octobre ou novembre 1944 ; or, c'est la restructuration des troupes, comme nous l'avons vu, dans la perspective non point de libérer Oleron mais d'abord d'affronter la poche de Royan, *festung* commandée par le *konteradmiral* Hans Michahelles. L'ordre de marche est tel : prendre Royan, conformément au plan *Vénérable* établi en mars 1945 en fonction de ce qu'il reste à libérer après le bombardement massif du 5 janvier 1945 ; attaquer la presqu'île d'Arvert en expérimentant pour la première fois le *napalm* ; assiéger l'île d'Oleron pour s'assurer qu'il fût possible, dans la foulée, de la libérer.

De plus, la côte charentaise, Oleron incluse, a été construite pour défendre toute tentative d'attaque par l'Ouest ; l'ensemble de la côte est de l'île d'Oleron est vide de toute installation militaire préjudiciable aux Français. L'Organisation Todt n'a pas lésiné sur le béton à l'Ouest dès 1942, lorsque des rumeurs ont fait courir l'idée que le « *grand débarquement pour la libération* » aurait lieu dans le secteur de l'île d'Oleron.

Et ce débarquement, il aura lieu : en avril 1945, on élabore, parallèlement à *Vénérable*, un plan codé *Jupiter* pour la libération de l'île d'Oleron.

#### **La réalisation du plan *Jupiter*, dans la perspective de la libération de Royan**

Le plan de l'attaque de l'île d'Oleron n'est, semble-t-il, organisé qu'à travers la perspective de Royan ; Dominique Lormier considère ainsi qu'Oleron (*Jupiter*) est, tout comme l'attaque de la Pointe de Grave (*Médoc*) et la diversion organisée à La Rochelle (*Mousque-*

taire), un sous-plan de l'attaque de la *festung Gironde Nord*, Royan (*Vénérable*).<sup>128</sup> L'objectif général est assez clair : il faut libérer Royan, et immédiatement annihiler les poches de repli Allemandes avant qu'elles ne se réorganisent ; Oleron, l'ultime bastion de repli, doit être libéré tant pour définitivement supprimer la poche de Royan qu'empêcher La Rochelle de se replier sur celle-ci.

Concernant l'île d'Oleron, un premier plan avait été envisagé dès novembre 1944 par le service militaire *Marine Rochefort* pour un débarquement sur la plage du massif forestier de Boyardville, Les Saumonards ; on abandonne vite après le fort minage de cette plage durant l'hiver. Et, à partir de cet abandon, on oublie toute conquête de l'île, jusqu'aux premiers plans d'attaque de Royan.

Lors de la création de la *brigade Oleron* le 13 mars 1945, cette dernière est chargée d'élaborer les premiers plans concrets de la libération de l'île avec l'aide de *Marine Rochefort* sous la supervision du Général de Larminat. Un mois passe ; le plan est établi très précisément le 22 avril 1945 à Cognac, et modifié après une remarque stratégique défavorable du *vice-amiral* Alan G. Kirk, commandant la *Navy Américaine* en France. Le 24, le plan définitif est accordé dans l'*ordre général d'opérations n°9* du Général de Larminat<sup>129</sup>. Soixante objectifs militaires sont définis et, pendant quatre jours, les unités de la *brigade Oleron*, rapatriées de la forêt de La Coubre et légèrement remodelées pour l'attaque de l'île, s'entraînent à l'opération amphibie – une première pour eux – en traversant la Charente, à

Figure 3 : zones de débarquement envisagées par le Général Adeline pour l'opération amphibie alliée contre l'île d'Oleron.



<sup>128</sup> LORMIER Dominique, *Les Poches de l'Atlantique*, Saint-Paul (87), Éditions Lucien Souny, 2008, 189p., p.123.

<sup>129</sup> BROTHÉ Éric, CHAZETTE Alain, REBERAC Fabien, *op.cit.*, p.213.

hauteur de Soubise, face à une mitrailleuse.

Ainsi nous en venons à notre deuxième idée : débarquer, cela ne s'improvise pas ; il faut, c'est la base, savoir *où* débarquer. Si l'on considère une opération amphibie presque exclusivement destinée au débarquement de troupes d'infanterie, il faut donc un emplacement abrité au maximum de l'artillerie ennemie, et dont la traversée est la moins fatigante pour les troupes. Gatseau, plage à l'extrême Sud de l'île d'Oleron, semblait idéale : elle est abritée de La Rochelle, peut être facilement attaquée par les Français depuis Marennes et La Coubre, et sa distance, depuis la Seudre, est raisonnable – quatre kilomètres. Le choix s'est fait parmi cinq sites, tout autre emplacement étant inaccessible à cause des rochers et de la vase ; tous les détails, que nous avons figurés sur la figure 4, nous sont donnés par le Général Adeline<sup>130</sup>.

Enfin, d'un point de vue militaire, la plage de Gatseau, dans sa topographie, n'est pas non plus un terrain inconnu : l'estran est assez similaire aux plages du débarquement normand, notamment celles du secteur de Vierville-sur-Mer (zone *Omaha*) ; une plage très plate, délimitée des terres intérieures par une pente dunaire qui surélève le niveau du sol. Toutefois, la partie dunaire est assez – parfois fortement – densément boisée, ce qui diffère fortement des plages normandes où la dune est exclusivement boisée de buissons très bas. Mais là encore, le terrain n'est pas inconnu aux troupes qui viennent pour la plupart d'opérer dans le massif forestier de La Coubre.

---

<sup>130</sup> ADELINÉ Hubert (G<sup>al</sup>), *op.cit.*, p.96.

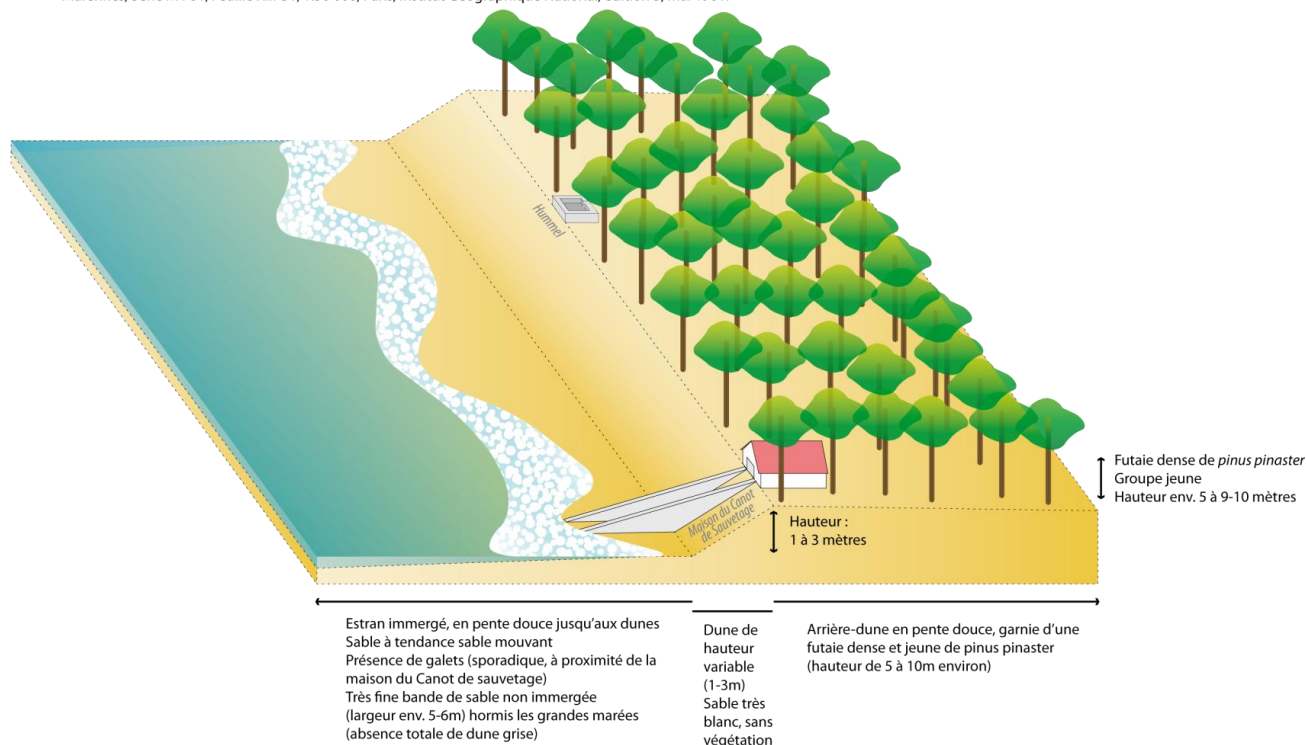
Figure 4 : profil topographique de la dune Oleronaise à Gatseau en 1945.

**Profil topographique de la plage dunaire de Gatseau en 1945.**

Réal. S. Calonnec (2009)

Documents exploités :

- Mesures *in situ* ;
- Photographie aérienne (IGN, Google Earth) ;
- Photographies d'époque ;
- Cartes : - Carte de l'île d'Oléron, La Rochelle, Librairie F. Pijollet, date inconnue (années 1950) ;
- Île d'Oléron, Île d'Aix, Coll. « Top 25 », 1330 OT, 1:25 000, Paris, Institut Géographique National, 1997 ;
- Marennes, Série M 761, Feuille XIII-31, 1:50 000, Paris, Institut Géographique National, édition 5, mai 1961.



**La progression des troupes sur l'île d'Oléron : les groupements Cézard et Marchand, héritages de l'opération de libération de Royan – Pointe de Grave.**

L'ordre de marche est confié au Général Marchand, qui renomme la *Brigade Oleron* en *Division Marchand*, et qui constitue deux grands groupements de marche de l'infanterie, sur le même modèle que celui utilisé pour la conquête de La Coubre par la *brigade Oleron*. L'expérimentation est toute récente : elle date du 17 avril. Ils ont pour but de marcher de façon parallèle, sans forcément se relier, en neutralisant tous les obstacles qu'ils peuvent trouver. Chacun est constitué de forces d'infanterie, de sapeurs et d'artilleurs ; ils sont en principe prêts à affronter toute situation inattendue sans avoir à demander de l'aide, une aide qui d'ailleurs n'existerait pas dans la plupart des cas.

Le Groupement Ouest, du lieutenant-colonel Rodolphe André Cézard, a pour objectif de sécuriser la côte Ouest en prenant, par la forêt, à revers les lourdes installations de l'*Atlantikwall*. Sa mission est définie par le Général Adeline ainsi :

**Mission** : Conquérir d'abord une tête de pont à la pointe extrême Sud de l'île, progresser ensuite jusqu'au champ de mines des Allassins, forcer ce passage et progresser sur l'axe :

Dolus — Saint-Pierre-d'Oléron — Cheray — Saint-Denis<sup>131</sup>

Figure 5 : structure du groupement d'assaut terrestre ouest, dit "Groupement Cézard"

<b>GROUPEMENT OUEST</b>				
<i>Lieutenant-Colonel Cézard</i>				
<b>II/50<sup>e</sup> RI</b>	<b>III/50<sup>e</sup> RI</b>	<b>Bataillon de Fusiliers Marins de Rochefort</b>	<b>1<sup>ère</sup> Cie du 151<sup>e</sup> régiment du Génie</b>	<b>2 groupes de batteries de 75mm du 32<sup>ème</sup> R.A.</b>
Commandant Roland Clée	Commandant René Tallet « <i>Violette</i> »	Lieutenant de vaisseau Dupin de St Cyr	Capitaine Perret	NC

Le Groupement Est, du lieutenant-colonel Henri Monnet, a pour objectif d'attaquer en longeant la côte Est, en rencontrant principalement des marais et des villages. Le Général Adeline de définir sa mission ainsi :

**Mission** : débarquer à la pointe Sud de l'île dès que le Groupement Ouest aura créé une tête de pont ; s'infiltrer le long de la côte Est, s'emparer successivement de Saint-Trojan, de la pointe d'Ors et du Château, puis progresser sur l'axe :

Deules — Les Allards — Arceau — Boyardville.<sup>132</sup>

Figure 6 : structure du groupement d'assaut terrestre est, dit "Groupement Monnet"

<b>GROUPEMENT EST</b>				
<i>Lieutenant-Colonel Monnet</i>				
<b>I/158<sup>e</sup> RI</b>	<b>II/158<sup>e</sup> RI</b>	<b>III/158<sup>e</sup> RI</b>	<b>Une Cie du 151<sup>e</sup> régiment du Génie</b>	<b>I/12<sup>e</sup> R.A.</b>
NC	NC	NC	NC	NC

Parallèlement à ces deux grands groupes, un commando est formé à partir d'éléments du *G.F.M. Armagnac*, dit *commando Fournier*, et qui devait initialement débarquer en même temps que les troupes de Gatseau, à proximité de Boyardville sur la côte Est.

Quant à la résistance, il avait été admis lors de la réunion de la résistance avec les F.F.I. à La Cotinière le 25 avril 1945 qu'un code secret serait diffusé peu avant l'attaque. Le

<sup>131</sup> ADELINÉ Hubert (G<sup>al</sup>), *op.cit.*, p.97.

<sup>132</sup> ADELINÉ Hubert (G<sup>al</sup>), *op.cit.*, p.97.



nom de l'opération était donné. *Jupiter*. Et le message, « *Jupiter 5 heures 30 solaires* »<sup>133</sup>, a effectivement été envoyé aux groupes de résistance, depuis le poste de commandement de Saint-Pierre, le lundi 30 avril 1945, à cinq heures du matin, et autorisait le début de ce qu'on a appelé le « *plan d'attaque B* » : des coupures téléphoniques, des embuscades et des diversions.

### **Le déploiement d'une logistique très variée, afin de noyer l'ennemi sur tous les fronts.**

Il conviendra maintenant de traiter de la partie purement matérielle de notre affaire, car elle fait part intégrante de ce dont nous traitons. Comment déployer les troupes d'infanterie, comment déplacer des tanks, si l'on en a ?

Soyons précis : la plupart des forces matérielles proviennent d'un peu partout d'Europe : des armes ont pu être récupérées sur les prisonniers Allemands ainsi que sur leurs installations. Ainsi, on peut récupérer des *Mauser 98K*, des grenades, des obusiers, mitraillettes et canons antichar tirés des bunkers. La résistance amène ses propres provisions, quoique bien maigres, mais qui entreposent dorénavant de grands stocks parachutés par les États-Unis et l'Angleterre. Les véhicules qu'il faut déployer sont très divers.

On fait venir des bateaux de Hollande<sup>134</sup>, là où des flottilles Françaises, Anglaises et Canadiennes sont appelées en renfort pour contrer les *u-boote* et draguer les mines dispersées jusqu'à vingt milles du flanc Ouest de l'île d'Oleron. Bien sûr, nous parlons ici de groupements militaires organisés, que nous ne détaillerons pas<sup>135</sup> ; mais beaucoup de « réquisitions » ont été effectuées sur le secteur-même. Le terme de réquisition est falsifié par le simple fait que ces bateaux sont souvent fournis, gracieusement, par les *corps francs marins* : celui d'Anthony Dubois-Fesseau met à disposition une flottille de bateaux, stationnés au Château : Victor Robert, d'Ors, et son bateau *Le Revanchard*<sup>136</sup>. Il y a en outre deux grandes pinasses, une vedette armée, et quarante bateaux de pêche, motorisés au diesel, armés, pouvant transporter douze hommes et provenant tant du Chapus que de Bordeaux, Arcachon et Saint-Jean-de-Luz. Enfin, une cinquantaine de lasses<sup>137</sup> transportant de cinq à six personnes sont utilisées, en plus d'un petit remorqueur et d'un chaland de soixante-quinze tonnes.

---

<sup>133</sup> INCONNU, *op.cit.*, annexe IV, « veillée d'armes par Toto (Galy) », et annexe V, « l'affaire du Trait d'Union », pages non numérotées.

<sup>134</sup> JOGUET Pierre, entretien cité, document 1 sur 3.

<sup>135</sup> Toutes les informations que nous avons pu collecter dans notre corpus ont été rassemblées en deux tableaux placés en Annexe, pp.X-XI.

<sup>136</sup> JOGUET Pierre, entretien cité, document 1 sur 3.

<sup>137</sup> Petites embarcations typiques d'Oleron et du secteur Marennais, extrêmement plates (le tirant d'eau est d'une cinquantaine de centimètres au maximum), destinées à naviguer dans les coureux et canaux Oleronais, particulièrement envasés et jamais récurés – faute de moyens.

Mais la mémoire collective rappelle souvent les *L.C.V.P.*, ces embarcations célèbres pour leur utilisation en Normandie, et réemployées, au nombre de vingt-quatre pour l'opération *Jupiter*. Les *Landing Craft Vehicles and Personnel*, déplacés de la Normandie à la Charente-Maritime par voie ferrée puis directement par les voies maritimes de La Charente et La Seudre entre le 22 et le 26 avril 1945, sont prêtés par l'Armée Américaine et entretenus par ces derniers. Ce sont des barges blindées à fond plat (leur tirant d'eau de un mètre est très bien adapté à la navigation dans les coureux, comme les lasses) équipées de deux mitrailleuses et capables de transporter 36 hommes avec une propulsion maximale de neuf nœuds.



Figure 7 : deux *L.C.V.P.* allant vers l'île d'Oleron le 30 avril 1945.<sup>138</sup>

Les Américains n'ont principalement participé que de façon logistique à la libération de l'île d'Oleron, en prêtant du matériel et leurs troupes de maintenance. Le 28 avril 1945, ceux-ci ont amené en catastrophe par la route quelques *DUKW*, ou *canards*, qui sont des camions amphibies particulièrement pratiques pour le transport de matériel lourd.



Figure 8 : Un *DUKW* à la maison de sauvetage de Gatseau.<sup>139</sup>

Matériel lourd, certes, mais il y a des limites. Des chars ont été déployés contre Royan, des petits *SOMUA S 35* de vingt tonnes qui pourraient servir contre l'île d'Oleron ; seulement, impossible de les transporter de manière conventionnelle. Des troupes du génie s'attèlent donc, à Rochefort, à la construction en hâte de « portières » flottantes, destinées au déplacement des chars. On ne peut en construire beau-

<sup>138</sup> Photographie extraite de GENET Christian, *op.cit.*, p.20.

<sup>139</sup> Photographie extraite de BROTHÉ Éric, CHAZETTE Alain, REBERAC Fabien, *op.cit.*, p.214.

coup en quelques jours – la sion est prise le 20 avril 1945, huit jours avant le débarquement prévu – *a fortiori* lorsque celles-ci doivent être remontées à Marennes. Faute de temps, cinq chars sont retenus pour être débarqués à Saint-Trojan, après le gros des troupes à pied.<sup>140</sup>



Figure 9 : deux chars SOMUA S 35 du 13<sup>e</sup> Dragons à Marennes.<sup>140</sup>

Face à ces modèles monstrueux – et pourtant, ce sont de petits *tanks* –, il existe toutefois une alternative qui va être largement mise à contribution. Dans l'île d'Oleron, on estime que la puissance de feu du char n'est pas nécessaire ; on le transporte principalement parce qu'il est en mesure de se déplacer vite. Or, il existe des modèles réduits de cela, des chenillettes *Bren-Carriers*.



Figure 10 : débarquement d'un Bren-Carrier à la maison de sauvetage de Gatseau depuis un L.C.V.P.<sup>141</sup>

En arrière du débarquement, on déploie un arc d'obusiers et canons entre Marennes et La Tremblade, exactement comme l'attaque de Royan, afin de pilonner les positions Allemandes du Sud de l'île d'Oleron. Selon les documents, cet arc est composé de 168 pièces de calibres divers, de 90 à 220 millimètres, dont des pièces de 203 millimètres montées sur roues pneumatiques<sup>142</sup>. Ces dernières sont pilotées par la 13<sup>th</sup> U.S. Field Artillery Brigade, et sont également composées de six batteries du 1<sup>er</sup> Régiment de Canonnières Marins, et d'une batterie du 16<sup>e</sup> Groupe de F.T.A. On désire même déplacer de l'artillerie : on récupère ainsi deux *nebelwerfer* Allemands, des lance-roquettes à tir multiple – six tubes – montés sur roues et ayant une puissance particulièrement conséquente ; ce groupement est associé au 12<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie.<sup>143</sup>

Enfin, tout comme pour l'opération *Vénérable* et comme toute attaque amphibie, on déploie des forces maritimes, loin de la côte Ouest de l'île d'Oleron, de la *French Naval Task Force*, groupe créé le 15 décembre 1944<sup>144</sup>, et un appui aérien capable d'intervenir sur les positions de repli des Allemands.

<sup>140</sup> Photographie (coupée) extraite de GENET Christian, *op.cit.*, p.16.

<sup>141</sup> *Ibidem.*, p.23.

<sup>142</sup> INCONNU, *op.cit.*, p.61.

<sup>143</sup> GENET Christian, *op.cit.*, p.12. et <http://fr.wikipedia.org/wiki/Nebelwerfer> (5/2009).

<sup>144</sup> BROTHÉ Éric, CHAZETTE Alain, REBERAC Fabien, *op.cit.*, p.228.

L'opération, nommée *Jupiter*, se veut le prolongement direct de l'opération *Vénérable* qui a conduit à la libération de Royan, et de sa presqu'île attenante. Imaginée dès le mois d'octobre 1944, elle n'est construite qu'au mois de mars 1945 pour être le prolongement de la libération de Royan : les deux fronts ne vont pas forcément de pair, mais les troupes utilisées sont les mêmes et le Général de Larminat, commandant les *Forces Françaises de l'Ouest*, n'entend pas les disperser après la difficulté de les rassembler durant l'automne et l'hiver 1944.

L'opération de libération de l'île d'Oleron s'inscrit donc dans un contexte bien plus général, à l'échelle du département : *Jupiter* est encadré, au Sud, par l'opération *Médoc* – la libération de la Pointe de Grave – et *Vénérable* qui en ce 20 avril 1945, vient de se terminer ; au Nord, on prépare une diversion sur La Rochelle, codée *Mousquetaires*. Rapidement, en huit jours, on prend les contacts avec la résistance Oleronaise, organisée depuis l'automne 1944, pour lui donner ses ordres : elle devra couper liaisons téléphoniques et estafettes, pour isoler les Allemands.

Le spectacle semble se mettre en place : on amène une quantité de munitions et de matériels très divers, de la lasse au char, pour préparer une opération amphibie : nous allons la décrire dans les pages suivantes.

### III. L'assaut militaire de l'île d'Oleron occupée (30 avril – 1<sup>er</sup> Mai 1945), et sa réception mitigée par les populations locales.

Après des mois à construire une armée de F.F.I., à faire épier par les résistants les moindres faits et gestes des Allemands et à élaborer un plan de libération très compliqué, le *jour j* est enfin arrivé pour l'île d'Oleron : le débarquement doit avoir lieu le 29 avril 1945, à 5 h 30 du matin. Personne sur l'île ne le sait, bien que les rumeurs aillent bon train en cette soirée du 28 avril. On arrose cela avec du vin clandestin, à la lueur d'une bougie, dans quelque cabane isolée : le *Boche* va enfin être renvoyé chez lui, même si avec quelque crainte on songe au désastre de Royan trois mois plus tôt.

Le 29, rien. Le calme. Tout semble annulé. Il pleut sur l'île d'Oleron, il fait froid et la mer, dit-on, est grosse. Mais la nuit du 29 au 30 avril, tout change. Des informations arrivent ; un bombardement merveilleux commence ; à 5 h 30, *Jupiter* est lancé sur l'île, tandis que les soldats, dans le froid, attendent à l'entrée de la Seudre que leurs barges ne foncent vers la plage de Gatseau.

Voici donc le récit de deux jours de combats, entamés en principe le 29 avril, que nous allons décrire dans ces pages. Certains d'objecter que cela a déjà été fait ; or, force nous a été de constater que, comme tous les autres thèmes de cette période, l'historique complet de l'attaque de l'île d'Oleron est éclaté en de très nombreux textes et témoignages, que nous avons compilé autant que faire se peut dans les pages suivantes, en y incluant des notes inédites. Deux parties pour deux jours de combats, que nous conclurons en prenant en compte les considérations qui ont été faites – et le sont toujours – sur ce débarquement : était-il nécessaire ?

## a. Lundi 30 Avril 1945, premier jour des combats : la pénétration du secteur Sud de l'île d'Oleron

Contrairement au débarquement en Normandie, les forces d'invasion alliées disposent, fait remarquable, d'installations au sein même du territoire à conquérir, ce que nous avons vu précédemment. Un Q.G. résistant se situe à quelques centaines de mètres du poste de commandement Allemand de l'île d'Oleron, et observe tout ce qu'il peut se passer, surtout depuis la libération de Royan et de la presqu'île d'Arvert où l'on peut anticiper toute manœuvre nazie contre un très probable débarquement. Sur l'île, on chuchote depuis le 25 avril ; les rumeurs qui couraient depuis plusieurs mois prennent une tournure plus précise, toutefois aucun n'est en mesure de dire où et quand cela arrivera. On sent juste, dans la population, que c'est proche.

### Les Français devaient débarquer le 29 avril.

Car ce n'est que le 27 avril que l'État-major prévoit l'attaque de l'île d'Oleron au dimanche 29 avril 1945 à 5 h 30, avec les premiers débarquements à 6 h 00. Le contexte international confirme qu'il s'agit du bon moment pour donner un autre coup fatal au *Reich* : depuis le 25 avril, le *Reich* est scindé en deux grâce à la jonction des troupes Américaines et Russes ; ces derniers, ayant isolé Berlin, investissent la ville. Le *Reich* agonise, mais il compte, sur les ordres de son *Führer*, combattre jusqu'au bout ; en l'acculant encore plus, les Alliés parachèveraient de confirmer aux soldats allemands de cesser le combat. C'est l'objectif principal ; il y a déjà eu trop de morts, et continuer le combat est inutile. Il faut donc montrer à Berlin qu'elle n'a plus d'empire, et qu'elle puisse voir, avant sa mort, ses excroissances sur la côte atlantique l'abandonner. D'où l'idée qu'il faut libérer l'île d'Oleron, pour pouvoir enfin attaquer La Rochelle, *maintenant*.

Malheureusement, le 28 à 21 h 00, l'opération de débarquement doit être repoussée au lendemain à cause d'une météo mauvaise. Toute la journée, la température a été très basse, le vent soutenu et la mer très houleuse ; on espère une accalmie, dans cette tempête printanière, qui n'arrive pas. Dans de telles conditions, il est impossible de débarquer des troupes, soumises au mal de mer, ou faire naviguer du matériel lourd<sup>145</sup>.

---

<sup>145</sup> Du point de vue humain, le mal de mer est exacerbé sur ces embarcations à l'image du débarquement normand ; du point de vue matériel, des embarcations surchargées supportent mal un ballottage marin et la perte de matériel, chu à l'eau, est à proscrire.

Dans les troupes alliées, le message n'est évidemment pas aussi direct. Le 27 ou le 28 au soir, l'annulation se résume encore une fois à une rumeur, appuyée par l'idée que la guerre allait finalement se terminer par un armistice sans que le débarquement eût été réalisé<sup>146</sup>. Mais comme leur homologue américain, cette opération amphibie ne peut pas être repoussée éternellement : une accalmie est prévue du 30 avril au 1<sup>er</sup> mai. Le Général Marchand, commandant l'ordre de marche de l'opération *Jupiter*, commente :

Il n'y avait qu'à attendre que le ciel se montre clément... Le 29 au soir, le Général de Larminat donna l'ordre d'attaque pour le lendemain. Des savants avaient fait connaître que le temps serait favorable le 30 avril et le 1<sup>er</sup> mai. Il en fut ainsi...<sup>147</sup>.

### **Le 29 avril 1945, l'État-major confirme l'attaque *Jupiter* au 30 avril à 6 heures.**

Le Général de Larminat ordonne ainsi, lors de la réunion de l'État-major à Marennes, entre 21 h 00 et 21 h 30, le maintien de l'attaque de l'île d'Oleron au lundi 30 avril 1945 à 6 h 00 ; la situation n'est curieusement pas sans rappeler les débâcles météorologiques des 5 et 6 juin 1944. Cette fois, c'est la bonne ; les soldats qui doivent être débarqués sont informés à partir de 21 h 30, et durant la nuit l'on prépare cette opération. À 2 h 00 du matin, le Lieutenant de Vaisseau Dupin de Saint-Cyr célèbre une messe en la basilique de Marennes, avant que les premiers embarquements de la première vague d'assaut – six-cent soixante-quinze hommes - ne soient effectués dans le port de Marennes, dit de La Cayenne, à partir de 2 h 45. Quarante hommes par barge L.C.V.P. – vingt-quatre –, dont on vérifie le bon fonctionnement et sur lequel on installe des fumigènes ; ils embarquent en toute discrétion, en pleine obscurité et sous la lune. Ainsi commente le Général Marchand :

On allait à la plage de Marennes en se faufilant, pour que l'Allemand aux aguets ne se doute de rien ; on se couchait sous les pins blessés par les balles de mitrailleuses lourdes ; on regardait longuement Saint-Trojan, le sanatorium, les hangars d'hydravions...<sup>148</sup>

L'embarquement se poursuit jusqu'à 4 h 50, horaire auquel les troupes sont prêtes au départ. Tous les L.C.V.P. partent finalement à 4 h 56 pour se mettre, discrètement, camouflés,

---

<sup>146</sup> CAPITAINE FRED, *le sang Français*, discours prononcé à la stèle de Gatseau et enregistré par Jean-Michel Caillot, 30 avril 1989.

<sup>147</sup> INCONNU, *op.cit.*, p.42.

<sup>148</sup> *Ibidem*.

en formation à l'embouchure de La Seudre, nez face à Gatseau. Les barges doivent attendre ainsi pendant une heure, dans l'ombre et le froid, l'heure H fixée à 5 h 50.

Mais 4 h 56 est une heure importante, parce qu'avec quatre minutes d'avance sur l'horaire qui était prévu, tout l'arc d'artillerie organisé entre La Tremblade et Marennes, 168 pièces au total, ouvrent violemment le feu sur toute la partie sud de l'île d'Oleron ; principalement la pointe de Gatseau, sa baie et la longe jusqu'à la pointe Menson. En somme : toutes les positions Allemandes de l'*Atlantikwall* ayant portée directe sur La Seudre, le pertuis de Maumusson et la partie sud des coureux d'Oleron. Elle tente également d'atteindre les routes et, surtout, les carrefours, pour couper tout mouvement Allemand<sup>149</sup> ; c'est bien sûr assez aléatoire, et c'est dans cette tentative que de nombreuses maisons de Saint-Trojan ont été touchées<sup>150</sup>.

A 5 h 00 pile, sur l'île, le P.C. résistant de La Laudière reçoit et transmet le signal aux dix-sept groupes résistants d'opérer les actions de sabotage : « *Jupiter 5 heures 30* ». Les premières coupures téléphoniques sont réalisées, en priorité sur le Nord de l'île pour empêcher tout envoi de renfort vers Saint-Trojan : sur les huit câbles de Cheray et trois coupures à Chaucre. Dans les airs, les premiers raids d'avions sont également entrepris contre la partie sud de l'île. Nous pouvons également supposer l'arrivée de croiseurs lourds (comme le *Duquesne*) dans cette plage horaire, quoiqu'aucun document ne puisse corroborer cette idée ; certains d'indiquer leur entrée en action vers huit heures, une fois les positions ennemies bien repérées<sup>151</sup>.

#### **L'assaut de l'infanterie sur la plage de Gatseau et la création d'une tête de pont.**

A 5 h 50, c'est-à-dire après 44 minutes de bombardement terrestre, maritime et aérien intense – il se poursuit –, l'heure H est atteinte : la première vague de L.C.V.P., soit sept barges, part à l'assaut de Gatseau ; la durée du trajet est estimée à dix minutes. La riposte Allemande est très forte, les témoins parlant d'un spectaculaire feu d'artifice d'obus traçants<sup>152</sup>. La chance est avec les Français : les Allemands, surpris par l'attaque, tirent de façon très aléatoire, en manquant les barges de 100 à 150 mètres en arrière. Les vétérans signalent que si les tirs avaient bien été effectués, le débarquement serait devenu un véritable massacre.

Toutefois, les L.C.V.P. progressent dans le pertuis de Maumusson. À 6 h 02, avec deux minutes de retard sur l'horaire prévu, le premier élément de la première vague d'assaut

---

<sup>149</sup> CAILLOT Jean-Michel, « Archipel Hebdo », enregistrement cité.

<sup>150</sup> Les dégâts sont très divers : toitures et murs percés, incendies... En témoignent les photographies d'époque et les témoignages divers.

<sup>151</sup> « *La Marine à Royan et à Oléron* » in *L'Armée Française au Combat*, n°3, août 1945, p.39.

<sup>152</sup> CAPITAINE FRED, discours cité.



débarque à l'Ouest de la Maison de Sauvetage de Gatseau, directement sur l'estran ; la zone devient, après guerre, très rapidement un lieu de recueillement et un « *haut lieu de l'histoire française*<sup>153</sup>. » Les sept L.C.V.P. acheminent les troupes de façon à occuper l'ensemble de l'horizon sur le champ de bataille. En premier débarque le L.C.V.P. n°11 transportant la troisième compagnie du premier bataillon du 151<sup>e</sup> Régiment de Génie<sup>154</sup>, ayant pour but de déminer la plage et de créer deux passages pour les troupes suivantes. Leur efficacité est mise à rude épreuve, car derrière eux, toutes les troupes d'assaut sont bloquées devant les barbelés et mines de la plage. Deux morts sont déjà déplorés. Mais après l'intervention des sapeurs, les troupes d'infanterie se déploient sur les deux flancs (L.C.V.P. n°14 et 12 pour le flanc gauche, n°13 et 15 pour le flanc droit), chacune comportant un groupe de protection pour ses flancs (L.C.V.P n°6 pour la gauche et n°17 pour la droite). Alain Chazette commente :

La compagnie Fouchier sur la droite entame immédiatement sa progression le long de la plage en direction de la Maison de sauvetage et du préventorium Lannelongue. La compagnie Poitevin sur la gauche pénètre dans la forêt pour occuper les carrefours de pistes importants.<sup>155</sup>

Figure 11 : ordre de marche du premier élément de la première vague d'assaut sur Gatseau<sup>156</sup>

16	14	12	11			13	15	17
5 <sup>E</sup> C <sup>IE</sup> /50 <sup>E</sup> R.I.			SECTION DU 151/3 <sup>E</sup> R <sup>GT</sup> GÉNIE			1 <sup>ÈRE</sup> C <sup>IE</sup> /BON. FUS. MARINS		
←	↖		↖	↑	↗	↗		→
Protection du flanc gauche	Déploiement sur la gauche		Créer et jalonner deux passages			Déploiement sur la droite		Protection du flanc droit

En défense, les batteries alliées repoussent leur tir de quatre cents mètres en arrière, ciblant la forêt et les avant-postes de Saint-Trojan. La température ambiante est de -6°C, ce qui est confirmé par la gelure des vignes sur l'île et sur la côte Marennaise. Pendant une dizaine de minutes, la plage de Gatseau est un théâtre de combats sans intensité réelle, les quelques Allemands se contentant d'installations de fortune et de mouvements hâtifs de matériel ; d'une façon générale, l'artillerie allemande demeure muette.

<sup>153</sup> CAPITAINE FRED, discours cité.

<sup>154</sup> Sous le commandement du Capitaine Perret (BROTHÉ Éric, CHAZETTE Alain, REBERAC Fabien, *op.cit.*, p.216).

<sup>155</sup> *Ibidem*, p.218.

<sup>156</sup> Sur la première ligne, le numéro de L.C.V.P. engagé, en deuxième ligne, les unités concernées ; enfin, l'orientation par rapport à la tête de pont de Gatseau sur la troisième ligne et l'objectif de chacun.

La supériorité numérique des soldats Français, outre leur rapidité d'action, permet en tous cas de sécuriser la zone de débarquement en moins de quinze minutes. Ceci se confirme avec le débarquement à 6 h 07 du deuxième élément de la première vague d'assaut – conformément à l'intervalle de cinq minutes fixé entre chaque débarquement réussi, malgré qu'il ne se soit déporté à environ 600 mètres à l'Est à cause du courant et des fumigènes ; cela leur a permis de capturer à la pointe de Gatseau *Ro 506 Hase* – une position vide. À 6 h 15, le troisième élément atteint la plage et, une fois les unités éparpillées réunies, elles préparent leurs objectifs propres en organisant les groupements d'assaut terrestre Est et Ouest<sup>157</sup>, dirigés par des guides locaux ; leur progression en forêt commence, mais quelques légères poches de résistance les ralentit tout de suite.

De plus, la tête de pont n'est pas encore assurée : à 6 h 20, des tirs ennemis sont signalés sur la plage et sur la lisière de forêt ; cette dernière est sous le feu d'une pièce de 2 cm *Flak 30* sur roues qui n'est réduite au silence, à coup de grenades, qu'après 6 h 45 par la compagnie Lelong du 50<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie. Malgré cela, les débarquements continuent. À 6 h 30, la quatrième et dernière vague d'assaut atteint Gatseau, ce qui totalise donc 675 hommes à terre.

À 6h45, parallèlement à la destruction du canon, la deuxième vague d'assaut débarque de quarante bateaux à moteur. Un colonel, un État-major, les 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> compagnies du 158<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie, des mortiers et deux sections du génie d'assaut débarquent sous les tirs très soutenus de la pièce de 20 millimètres.

Entre temps, la position de la Maison de sauvetage (*Hummel*) est capturée après encerclement par les première et deuxième compagnies du Bataillon de Fusiliers Marins de Rochefort<sup>158</sup>, avec ses deux pièces de 155mm, ses deux pièces de 75mm et ses 30 soldats Allemands<sup>159</sup>. La tête de pont se stabilise à partir de cette capture, tandis qu'à 7 h 00, au port de La Cayenne et à La Tremblade, le premier élément de la troisième vague d'assaut embarque dans des pinasses.

À 7 h 30, à peine une heure trente après le débarquement initial, la tête de pont est clairement tenue par les troupes Françaises. Grâce aux premières pénétrations en forêt, la tête de pont est profonde de deux kilomètres, et s'étend de la Maison de sauvetage à la lisière Sud-ouest des Brys<sup>160</sup>. Elle se renforce avec le débarquement du premier élément de la troisième vague d'assaut à 7 h40, à la maison de sauvetage et à la pointe de Gatseau. Le poste de com-

---

<sup>157</sup> Ce point a été abordé aux pages 55-56.

<sup>158</sup> BROTHÉ Éric, CHAZETTE Alain, REBERAC Fabien, *op.cit.*, p.218.

<sup>159</sup> INCONNU, *op.cit.*, carte p.56.

<sup>160</sup> ADELINÉ Hubert (G<sup>al</sup>), *op.cit.*, p.9.

mandement de l'infanterie divisionnaire, chargé de superviser le déploiement des groupements Est et Ouest, débarquent de deux L.C.V.P. à 7 h 45, et établissent leur poste au château d'eau du sanatorium, à l'est de la cale d'hydravions.

Le jour est levé, et les positions tant des Allemands que des Français sont connues ; ainsi, vers 8 h 00, la Marine<sup>161</sup> entre en action. Dans ce même temps, le poste de commandement donne l'ordre au groupement Ouest d'avancer vers les Allassins. Aucun renfort d'Allemands ne semble envoyé, et surtout grâce à l'action des résistants dans le reste de l'île : à cette heure, le résistant Duler enlève les quatre soldats stationnés à l'observatoire, *codé* Lothar, du moulin de la Parée<sup>162</sup> et y sectionne les câbles téléphoniques.

### **Le déploiement des groupements Est et Ouest, ou la marche de conquête, et le débarquement des troupes de réserve.**

Entre 8 h 00 et 8 h 20, le poste de commandement du 158<sup>e</sup> R.I. du Lieutenant-colonel Henri Monnet et le troisième bataillon du 158<sup>e</sup> RI sont débarqués par six LCVP qui fonctionnent en rotation, tandis qu'à 8h15, la troisième vague d'assaut termine son débarquement pour laisser la place à la quatrième vague. C'est entre 8 h 30 et 8 h 50 qu'elle débarque, par trente-cinq bateaux à moteur, et se compose exclusivement de la *Brigade RAC* (nous devrions dire : les II et III/50<sup>e</sup> R.I.). À 9h00, le III/158<sup>e</sup> RI et une compagnie du bataillon de fusiliers marins de Rochefort sont reliés, ces derniers étant relevés pour faire place aux premiers. Le but de ces débarquements est d'ordonner efficacement le déplacement des groupements Est et Ouest.

Le groupement Cézard, ou Ouest, a pour mission de suivre de façon aussi parallèle que possible le trait de côte ouest pour atteindre les Allassins, en se divisant en trois groupes<sup>163</sup> qui doivent évoluer parallèlement, à la queue-leu-leu, en longeant les palissades<sup>164</sup> et à la même vitesse : les deuxième et troisième bataillon du 50<sup>e</sup> R.I. et le Bataillon de Fusiliers-Marins de Rochefort.

À l'extrême Ouest, les troupes du II/50<sup>e</sup> R.I. évoluent, dont la 10<sup>ème</sup> Cie et la 1<sup>ère</sup> section de « Marie-Antoinette »<sup>165</sup>, le lieutenant Philippe de Latour. Au centre, le III/50<sup>e</sup> RI progresse en prenant à revers les positions du Mur de l'Atlantique, et en faisant la jonction entre l'extrême Ouest et les troupes progressant en pleine forêt, qui sont celles du Bataillon de Fusi-

---

<sup>161</sup> Le détail est donné dans un tableau récapitulatif en Annexe, p.X.

<sup>162</sup> Ce moulin, qui existe encore aujourd'hui, et situé au Nord du Riveau et à l'Est de Vertbois.

<sup>163</sup> D'après GENET Christian, *op.cit.*, p.19 (il s'agit d'une carte).

<sup>164</sup> Les sentiers de palissade n'ont pas pu être utilisés, pour plusieurs raisons stratégiques. D'abord, le boisement de ces dernières est peu fourni, voire inexistant comme sur la palissade de 1889, ce qui ne permet pas d'abriter les troupes face aux guetteurs ennemis. Dans cette idée, la hauteur des palissades (jusqu'à +5 mètres) permet de repérer, mais pas d'évoluer sans risque. Enfin, tous les sentiers de palissade sont particulièrement étroits (1m maximum) et ne permettent pas une progression sans risque des troupes.

<sup>165</sup> CAPITAINE FRED, *une évocation...*, discours cité.

liers-Marins de Rochefort. Mais cette progression est lente, tandis que se pressent sur la plage de Gatseau les renforts et matériels destinés à établir une tête de pont imprenable.

Le groupement Monnet, ou Est, déploie une structure similaire sur l'autre flanc ; deux groupes évoluent de façon parallèle. Ainsi, on retrouve à l'extrême Est le III/158<sup>e</sup> R.I. qui a pour rôle de suivre le trait de côte en annihilant les positions du Mur de l'Atlantique, en capturant la base d'hydravions afin de s'en servir comme poste de débarquement du matériel lourd, et en se dirigeant vers le village de Saint-Trojan. Au centre, le II/158<sup>e</sup> RI doit atteindre la Maison forestière de Saint-Trojan, une fois le village capturé, et attendre l'ordre de partir vers Dolus, en traversant le village central de La Gaconnière.

Ainsi, entre 9 h 00 et la fin de la marée à 9 h 30<sup>166</sup>, les troupes de réserve sont débarquées. Durant cet intervalle d'environ 3 heures 30, il a été débarqué huit tonnes de munitions, quatre *Dodge*, deux *Jeeps*, et 2 400 hommes. L'opération amphibie est ainsi une réussite totale, combinant des pertes très légères, et une rapidité d'action remarquable ayant permis de prendre de cours l'Occupant. A partir de cette heure, l'opération devient essentiellement terrestre, même si de nouveaux débarquements sont prévus pour la nouvelle marée de l'après-midi. On parvient toutefois, de par les installations propres à la cale d'hydravions, on débarque le premier char *SOMUA S 35* à 11 h 00.

A 10 h 15, suivant l'ordre de progression du poste de commandement donné à 8 h 00, le troisième bataillon du 158<sup>e</sup> R.I. se déplace sur l'est vers Saint-Trojan. Elle rencontre, à cette heure, la position de la pointe Menson (*Huhn*<sup>167</sup>) est capturée sans combat et 10 prisonniers<sup>168</sup>, sont faits. Ces derniers devaient recevoir un ordre de repli – preuve que les informations, du côté Allemand, parvenaient à circuler malgré tout ; toutefois, le messenger a été intercepté avant son arrivée<sup>169</sup>. La progression du III/158<sup>e</sup> R.I. continue vers Saint-Trojan, que des unités de reconnaissance atteignent vers 12 h 00. Peu après, le Saint-Trojan-les-Bains devient le premier village libéré de l'île d'Oleron.

Parallèlement, on débarque les troupes motorisées et leurs appareils amphibies jusqu'à 12 h 40 : le 4<sup>e</sup> escadron du 18<sup>e</sup> Chasseurs à Cheval et dix-huit – sur un total de quarante-quatre – chenillettes *Bren-Carriers*. Peu après, c'est au tour du 2<sup>e</sup> bataillon du 158<sup>e</sup> RI sur ses quatre *Bren-Carriers*, et du 6<sup>e</sup> Bataillon de Tirailleurs Nord-Africains.

---

<sup>166</sup> Le marégramme complet des 29 avril au 1<sup>er</sup> mai 1945 sont disponibles en Annexe, p.XVI.

<sup>167</sup> La position compte deux pièces de 75mm.

<sup>168</sup> INCONNU, *op.cit.*, carte p.56. D'autres documents annoncent la capture de *Huhn* à 12 h 00, en même temps que la reconnaissance de Saint-Trojan-les-Bains.

<sup>169</sup> *Ibidem*, p.48.

### Un mur infranchissable de mines à La Giraudière, et la marche vers Grand-Village.

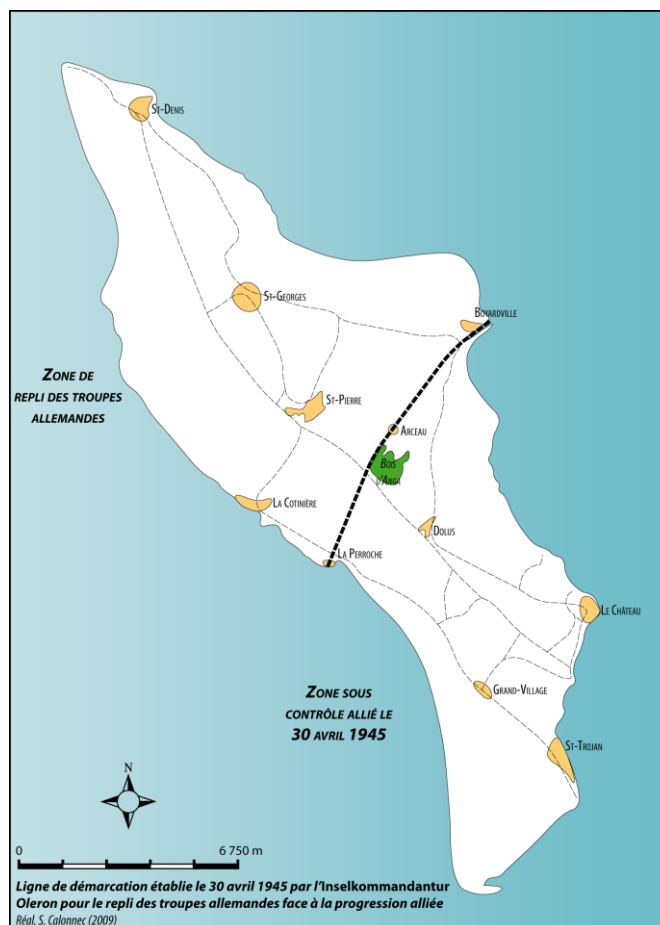
La ballade en forêt a duré toute la matinée pour le Bataillon de fusiliers-marins. Ils ont déjà fait environ 40 prisonniers et une vingtaine de tués<sup>170</sup>. Mais, à 12 h 00, il atteint un très puissant mur de mines, large d'une cinquantaine à une centaine de mètres, situé entre la plage de La Giraudière et le chenal d'Ors trois kilomètres plus loin. Ce champ est infranchissable, et stoppe net la progression des troupes vers Les Allassins.

Les Allemands ont en effet érigé, durant l'hiver 1944 probablement, ce champ de mines afin de bloquer la progression éventuelle de troupes ennemies venant du Sud, en n'installant que quelques points de franchissement faciles à garder. Et à Saint-Pierre, l'*Inselkommandant* ne peut pas manger tranquille ; il sait depuis quelques heures qu'un débarquement a eu lieu, et en a informé La Rochelle. Tardivement, cette dernière ordonne, conformément aux plans établis – la ligne de mines permet de sécuriser la retraite – le repli général de toutes les troupes dans le Nord de l'île, en divisant Oleron en deux territoires, libre et occupé, selon l'axe La Perroche – Bois d'Anga – chenal de Boyardville.

Ainsi, depuis midi, la situation s'aggrave d'un point de vue humain. Tandis que certains sont bloqués à La Giraudière, à 12 h 40 une violente bataille est entamée à la maison forestière des Brys, entre une cinquantaine d'Allemands retranchés dans la maison<sup>171</sup> et une section de la 9<sup>e</sup> Cie, de

Courant, et du 3<sup>e</sup> Bataillon du 50<sup>e</sup> RI. Au final, environ 40 soldats allemands sont faits prisonniers, et 10 sont tués. Aucune perte ne semble à déplorer du côté allié.

Figure 12 : ligne de démarcation établie par l'*Inselkommandantur* Oleron le 30 avril 1945 pour le repli des troupes allemandes face à la progression alliée.



<sup>170</sup> INCONNU, *op.cit.*, p.48.

<sup>171</sup> Une petite maison, sans étage, possédant de multiples fenêtres mais se situant à quelques mètres à peine de la forêt dense ; elle n'est accessible que par deux chemins faciles à prendre en enfilade pour les Allemands.

La progression reprend... jusqu'à, encore une fois, se cogner contre la paroi minée de La Giraudière. À 13 h 00, la progression générale des troupes du groupement Ouest est stoppée. Les soldats, sans matériel de déminage, utilisent la baïonnette de leur fusil pour creuser et déclencher les mines : l'opération est vite abandonnée, et l'on demande un renfort aérien pour bombarder le champ de mines.

La situation dégénère vite dans cette dune grise où les abris n'existent pas ; les Allemands, derrière ce champ, vont établir des mitrailleuses prenant en enfilade les troupes immobilisées. Ainsi, la 10<sup>e</sup> compagnie du 50<sup>e</sup> R.I. est prise sous le feu d'une riposte de S.S. Allemands<sup>172</sup> et deux soldats, des « p'tits gars<sup>173</sup> », André Parinet et Vincent Pedrini, âgés au plus de 18 ans) sont immédiatement abattus. Au cours du combat, un mort de plus est compté (Roger Maigrot, 18 ans, dont nous avons déjà parlé, qui couvrait les troupes, est tué d'une balle dans le front) ; dans la soirée, au sortir de la bataille, on compte trois morts et des blessés graves. La mémoire collective célèbre ce souvenir, une des batailles les plus vives de la libération de l'île d'Oleron, par la stèle dédié au bataillon de René Tallet, ou *Violette*, placée sur la route de la plage à Grand-Village, précisément là où était le champ de mines.

Cependant, la situation bouge de part et d'autre du mur de mines. À 14 h 00, on débarque à Gatseau le poste de commandement du 6<sup>e</sup> Bataillon Porté de Tirailleurs Nord-Africains, du chef Govys, et la 3<sup>e</sup> Compagnie de Coquelet. Chez les résistants, notre hyperactif Duler parvient à capturer, à Vertbois, douze soldats Allemands isolés qui s'étaient repliés. À 14 h 30, la tête de pont se déplace vers le Nord par l'installation du poste de commandement de l'infanterie divisionnaire, en place où il était depuis 8 h 00 ce matin du château d'eau du sanatorium au sud de la clairière des Brys.

Mais à 16 h 00, il se redéplace à la mairie de Saint-Trojan. On compte officiellement 130 prisonniers à cette heure. À l'Est, le troisième bataillon du 158<sup>e</sup> R.I. atteint la route départementale 734, en bordure de marais salant ; la progression est tranquille, ce qui n'est pas le cas partout. C'est le début des vagues de bombardement intensif ciblant l'isthme des Allassins et son impressionnant champ de mines qui bloque la progression générale du groupement Ouest depuis près de quatre heures ; ce dernier doit même se replier face à l'intensité de l'attaque. On voit donc passer, une heure durant, des *B26 Marauder* de la 42<sup>nd</sup> *US Bomb Wing*, qui déversent un tapis ininterrompu de bombes, avec l'appui maritime du croiseur *Du-*

---

<sup>172</sup> <http://ufacbagnolet.over-blog.com/archive-08-2008.html> (5/2009).

<sup>173</sup> CAPITAINE FRED, *une évocation...*, entretien cité.

*quesne*. Les dégâts sont considérables, et les dommages collatéraux sur les civils est fort<sup>174</sup>.  
On commente :

Les combats marquent un temps d'arrêt : d'une part nos avions bombardiers attaquent à la bombe à fusée instantanée les nombreux champs de mines qui, en avant de nos éléments de couverture, interdisent la progression immédiate de nos éléments d'attaque ; d'autre part, il faut regrouper les unités, disloquées par la nature des violents combats épars qu'ils viennent de mener.<sup>175</sup>

Le calme revient à 16 h 50 : les bombardements sont terminés. Environ trois cents appareils ont défilé, et ont disséminé 450 tonnes de bombes entre le sud des Allassins et de La Giraudière ; leur violence est encore visible aujourd'hui dans les dunes et sur la végétation. On peut enfin pénétrer le champ de mines : à 17 h 00, il est percé avec l'aide de mortiers et d'armes automatiques, et la progression des troupes reprend, en chenillette *Bren-Carriers*, vers Grand-Village. Mais l'avancée ne se fait point tranquillement : les troupes sont sous le feu violent de la position Allemande de la plage de La Giraudière, *Ro 541 Kater*, qui parvient à faire trois tués et sept blessés ; la 9<sup>e</sup> Compagnie du 3<sup>e</sup> Bataillon du 50<sup>e</sup> R.I. la capture peu avant la libération de Grand-Village, dont on sort 7 prisonniers.

Les troupes sont dans les terres, et ils ne voient pas que la marée monte<sup>176</sup> ; là-bas, Gatseau se remet à être un port de débarquement, qui accueille la suite des troupes de réserve : le 2<sup>e</sup> Bataillon du 131<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie, et le 1<sup>er</sup> Bataillon réduit du 158<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie. Ces unités, de réserve, ont pour rôle de rester en repos jusqu'au lendemain, et doivent marcher sur la partie Nord de l'île d'Oleron.

Qu'est-ce que ces troupes ont à faire de la marée ? Leur seul objectif est de monter vers le Nord de l'île ; on sera seulement content de savoir que des renforts sont sur place, prêts à agir. Ainsi, à l'est, il est 17 h 30 lorsque le 158<sup>e</sup> R.I. s'avance vers Dolus en traversant les marais d'Ors, selon son ordre de marche. Il s'en faut de peu que l'on tombe sur le même champ de mines, mais il est contourné sur l'Est. On progresse, tranquillement, avec crainte – les marais sont plats et sans aucun abri –, entre les marais, sur de petits ponts de bois, et on approche de La Vezouzière où une faible résistance est rencontrée ; rien à voir avec l'important nid Allemand trouvé à La Dresserie – la position *Lerche* –, qui oblige les troupes à se replier sur Dolus.

---

<sup>174</sup> Vertbois est en flammes, et de nombreux dégâts sont signalés dans les villages autour de la ligne de champ de mines : Trillou, Chaudron, Les Allassins, Grand-Village.

<sup>175</sup> INCONNU, *op.cit.*, p.48.

<sup>176</sup> La marée haute est prévue pour 19 h 05 ; voir marégramme en Annexe p.XVI.

Le groupement Ouest, lui, progresse bien plus lentement. Il a dépassé les Allassins après avoir rencontré une résistance dans ce bourg ; il avance de quelques centaines de mètres et capture, dans les marais, le village de Trillou à 18 h 00. Dans ce même temps, la fourmière de Gatseau, face à la maison de sauvetage, accueille la 1<sup>ère</sup> Compagnie Delvaux, cinq chenillettes *Bren-Carriers* et quatre *75mm Pak40* transportés sur les camions amphibies *DUKW* de la *468<sup>th</sup> Amphibious Truck Company* ; à 19 h 00, c'est le tour de la 3<sup>e</sup> Batterie du 1<sup>er</sup> Groupe du 32<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie est débarquée avec ses quatre canons *75mm G97*.

### **La marche sur Le Château d'Oleron et la contre-attaque Allemande aux Allassins.**

Certes, une section du groupement Est s'est heurtée à une lourde position Allemande ; cependant, à 18 h 30, la position de la pointe d'Ors, *Ro 503 Hermelin*, est capturée<sup>177</sup> par les éléments marchant à l'extrême Est. Le Château d'Oleron n'est pas loin : les positions, autour du village, sont détruites ; la citadelle a éclaté sous les bombes du raid de 16 heures. À 20 h 00, Le Château est libéré : c'est la plus importante capture de la journée depuis Saint-Trojan ce midi. La nuit commence à tomber et, en défense de la tête de pont contre une éventuelle riposte durant la nuit, la batterie de quatre canons de *75mm Pak40* est installée aux Brys.

La journée se terminait finalement bien, malgré l'épisode du champ de mines. Du moins, le croyait-on : vers 20 h 30, la situation dégénère sur deux points.

D'une part, les éléments avancés du 18<sup>e</sup> Chasseurs, qui avaient poussé jusqu'à Dolus (à 19 h 50) et Saint-Pierre sont attaqués à La Dresserie et se replient en urgence. Mais, à 20 h 30, une forte contre-attaque Allemande sur Trillou et les Allassins oblige les troupes du groupement Ouest à se replier sur Grand-Village. Il s'agit en fait d'une compagnie de 200 Allemands venant de Dolus, équipée de mortiers, de lances-grandes, de deux pièces de 75mm et protégée sur les flancs par des mitrailleuses lourdes. Au total, les Alliés comptent quatre morts et dix blessés ; ces derniers, en se repliant sur Grand-Village, renforcent leur effectif avec une compagnie de réserve du 6<sup>e</sup> Bataillon Porté de Tirailleurs Nord-Africains. La dernière opération militaire de la soirée est effectuée par le Bataillon de Rochefort, qui récupère le village attenant à Gand-Village, le Petit-Village : plus rien, désormais, ne bouge à l'Ouest.

### **Bilan rapide de la première journée de combats.**

Cet horaire marque le dernier événement majeur de la journée ; la luminosité baisse, et finalement chaque belligérant campe sur ses positions. Tout du moins, l'ensemble de la pro-

---

<sup>177</sup> Cette position, répartie en deux installations, comporte d'une part une pièce de 75mm, et d'autre part une pièce de 47mm, une mitrailleuse et dix hommes selon INCONNU, carte p.96.



gression ralentit, et, tandis qu'à 22 h 00 les 207 soldats Corps Francs Marins du Commando Fournier embarquent dans des embarcations de pêche au Chapus, La Gacconnière est finalement libérée à 23 h 00 par le II/158<sup>e</sup> R.I., tandis que le groupe résistant du capitaine Leclerc se déplace à La Menouinière par sécurité.

Dans l'ensemble, le bilan de cette journée est extrêmement positif, et toute la partie Sud de l'île d'Oleron est sous contrôle des forces Françaises. Neuf soldats, sur 2 400 débarqués, ont été tués. Il a également été débarqué entre 6 h 02 et 20 h 30 près de 40 tonnes de munitions, deux canons de 75mm, une batterie de calibre 155 Court, 44 chenillettes, 6 jeeps et 5 chars *SOMUA S 35*.

Ainsi, dès le premier jour, la supériorité numérique des Français joue largement en leur faveur, en ayant environ 63% de soldats en plus (2 700 soldats alliés contre 1 700 éléments Allemands), bien équipés et entraînés au combat en milieu boisé ; il y a seulement 12 jours, une partie de ces soldats occupaient la forêt de La Coubre. L'ensemble de la situation, après l'attaque Allemande des Allassins, est très bien résumé ainsi :

Cette contre-attaque allemande [...] achève de compromettre gravement la situation de la défense de l'île [...] Des renforts sont alertés, à La Rochelle et à Ré, pour être dirigés sur Oléron à la nuit.

Mais les ordres n'arrivent pas aux unités : les groupes de résistants les interceptent. Non seulement les petites unités en ligne sont manœuvrées, isolées, capturées, malgré une défense toujours soutenue, mais les unités réservées sont elles-mêmes immobilisées.

[...] Ce n'est qu'à la nuit que le Commandement allemand de l'île pourra ordonner le repli, sous la couverture de patrouilles mobiles de contact. Trop tard, son poste de Commandement lui-même est déjà menacé par la Résistance ; car, dans l'après-midi, en effet, le peloton d'auto-mitrailleuses du 18<sup>e</sup> Chasseurs, débordant largement par le Sud de la Zone de bataille, utilisant les chemins indiqués par les Résistants, a pu foncer audacieusement sur Saint-Pierre d'Oléron, prendre contact avec les unités armées de la Résistance en plein combat de guérilla eux-mêmes. Cette pointe audacieuse achève de paralyser l'État-Major allemand : la défense de l'île est virtuellement brisée.<sup>178</sup>

La nuit, comme la précédente, est extrêmement froide pour les soldats qui, une fois encore, couchent dehors, en organisant un feu dans la maison du canot de sauvetage, transformé en abri pour les blessés et où l'on amena les prisonniers. -6° C, encore, une température

---

<sup>178</sup> INCONNU, *op.cit.*, p.49.

« qu'on n'avait jamais vus dans l'île d'Oleron<sup>179</sup>. » On regarde de haut les prisonniers Italiens, que l'on haïssait car ils n'avaient pas combattu et sont perçus comme des « *lavettes*<sup>180</sup> » ; les Allemands, les véritables ennemis, sont cependant honorés en ce qu'ils furent de réels soldats ayant défendu leur camp.

Les troupes ont combattu avec force toute la journée. Depuis six heures du matin, les troupes d'invasion Françaises sont au sol, appuyées par un barrage d'artillerie maritime, aérien et terrestre ; elles ont parcouru plusieurs kilomètres dans les terres en neutralisant toutes les résistances, en libérant des villages importants – Saint-Trojan, Le Château, et en dépassant largement leurs objectifs en atteignant Dolus et Saint-Pierre.

Toutefois, cette bataille implique des résistances. Un mort à Gatseau, une rixe à la maison forestière des Brys, et encore d'autres morts à La Giraudière et aux Allassins : ces quelques disparus n'ont pourtant pas freiné la progression autant que ce terrible champ de mines, qui a bloqué la progression du Groupement Ouest, là où le Groupement Est marchait déjà sur Le Château. En ce glacial soir, le gros des troupes est centré sur Grand-Village, refoulés après la forte contre-attaque Allemande sur le secteur de Trillou et des Allassins ; toute le secteur passe en défensive et ne bouge plus, malgré quelques patrouilles, avant le lendemain.

Dans le Sud, on se repose ; mais sur la côte Est, l'estran remue dans la pénombre : des bateaux arrivent du continent, des gens en sortent ; l'île d'Oleron se découvre un nouveau front, qui a pour objectif de créer une *guerilla* dans les villages Oleronais avec l'aide de leurs résistants.

## **b. Mardi 1<sup>er</sup> Mai 1945, deuxième jour des combats : la marche vers le Nord de l'île. De faibles combats et une action marquée par la résistance et le commando Fournier.**

### **Le commando Fournier ou la création d'une *guerilla* en amont de la ligne de front sur l'axe Est-Ouest**

Depuis environ onze heures du soir, le Sud de l'île d'Oleron s'est apaisé. On n'entend plus – ou plus beaucoup – de coups de feu, et le silence est presque effrayant après une journée martelée par les bombardements et les tirs incessants. Tout semble s'être arrêté. Mais,

---

<sup>179</sup> SOURISSEAU Gilbert (Colonel), discours à la stèle de Gatseau, le 30 Juin 1995, enregistré par Jean-Michel Caillot.

<sup>180</sup> *Ibidem*.

personne ne voit s'approcher, depuis le port du Chapus, cette petite flottille de douze bateaux de pêche qui s'arrête, à une heure du matin, à environ 1 500 mètres au Sud de Boyardville, à La Vieille Perrotine<sup>181</sup>. Des ombres se déplacent, sous la lune, et s'agitent dans la vase : le commando du *Corps Franc Marin* de Lucien Fournier débarque, depuis les bateaux fournis par le *Corps Franc Marin* de Camille Roudat, basé à Brouage.

Quel est son but ? Il doit établir la liaison avec les troupes arrêtées à Grand-Village, connecter le groupement Est et Ouest, et bloquer le repli des troupes Allemandes vers le Nord de l'île. Il s'agit de 207 volontaires, la majorité tout aussi jeunes que ceux ayant débarqué à Gatseau (la moyenne d'âge est inférieure à 20 ans), dont l'organisation militaire, constituée de groupes, est celle d'un officier commandant 10 hommes. Deux principaux corps sont formés : l'un progressant vers l'Ouest, vers Arceau, dont un détachement doit atteindre La Cotinière ; l'autre, progressant vers Les Allards afin de libérer le chenal d'Arceau pour ensuite progresser sur Saint-Pierre d'Oleron. D'après les sources<sup>182</sup>, le débarquement s'est effectué à proximité de la balise d'Arceau et aurait ainsi laissé les soldats continuer à pied, la marée montant doucement, la vase jusqu'aux hanches, sur toute la pêcherie<sup>183</sup> ; le fait est confirmé par les vétérans.

Ceci explique la « lenteur » de la progression : il faut attendre 3 h 00 du matin afin que le groupe de tête, onze hommes, atteigne Arceau et se positionne pour attendre le groupe suivant, une heure durant. Alertés de l'excursion du commando mais isolés, quelques soldats Allemands se placent dans des cabanes ostréicoles et prennent en enfilade, à la mitrailleuse, le chenal d'Arceau ; ils sont finalement délogés au mortier après avoir causé trois blessés dans les rangs Français.

À 4 h 00, cela fait une heure que le groupe de tête, à Arceau, attend le groupe suivant. Mais celui-ci, enlisé dans la vase et devant attendre que la patrouille Allemande circulant entre Bellevue et Arceau ne s'éloigne, patauge et n'arrive pas à avancer. Le groupe de tête fait donc preuve d'initiative – comme tout F.F.I. – et poursuit son objectif vers La Cotinière ; on sécurise Arceau et on repart.

L'avancée est bonne ; on traverse les marais, sous la lune, sans doute motivés par le fait de savoir qu'ils sont vulnérables – dans ces marais aucun abri n'est présent. À 5 h 00, ils atteignent Dolus, et y encerclent le poste de commandement Allemand... qui a déjà été capturé par le groupe résistant du village. Cette aide est tout à fait conforme aux directives qu'ils

---

<sup>181</sup> Les précisions sont fournies par le général Adeline (ADELINE Hubert (G<sup>al</sup>), *op.cit.*, p.99).

<sup>182</sup> INCONNU, *op.cit.*, p.63.

<sup>183</sup> Nous avons calculé, par GPS, une distance avoisinant les 3 200 mètres en 2009 de la balise à l'estran.

ont reçu ; F.F.I. et résistants vont ainsi tenir la ville jusqu'à 10 h 00 avant qu'elle ne soit définitivement libérée.

La progression de tous les groupes du commando n'est toutefois pas aussi rapide : à 5 h 30, un groupe du commando attaque le poste d'observation de Méré, tandis qu'un autre, se dirigeant vers La Rémigeasse, capture le bourg des Allards ; à 7 h 00, une grande partie du chenal d'Arceau, miné et protégé par des positions de campagne, est sécurisé. Aucun renfort Allemand n'est envoyé pour contrer ces petits groupes qui creusent, en quelques heures, une tête de pont entre La Vieille Perrotine, au Nord, Les Allards, au Sud, et Dolus à l'Est ; ce dernier village est définitivement libéré à 10 h 00, tandis que depuis 8 h 00 les troupes stationnées à Grand-Village ont repris leur progression.

### **La reprise de la progression depuis Grand-Village, et la marche sur Saint-Pierre.**

Et elles se déplacent, lentement. À 11 h 00, le commando Fournier entame sa liaison avec le 158<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie à La Gaconnière, un bourg capturé à 11 h 30 par le commando et le 50<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie. Ainsi, le 50<sup>e</sup> R.I. et le 158<sup>e</sup> R.I. sont liés, parachevant la première mission du commando Fournier. À 11 h 00 également, la section Guérin et un autre groupe du commando capturent le point d'appui de La Rémigeasse avec l'aide de la 7<sup>ème</sup> compagnie du 50<sup>e</sup> R.I. C'est ici que tombe ce que la mémoire appelle collective appelle « le dernier tué de la bataille d'Oleron » : Marcel Normandin.

À 11 h 30, outre la capture de La Gaconnière que nous avons citée, la section Poirier du commando Fournier et le groupe du capitaine Lucien Leclerc, habitué de La Cotinière, attaquent la puissante batterie côtière *Ro 512 Mammot* de La Cotinière ; à 12 h 00, une fois cette batterie supprimée – la seule du secteur –, le village de La Cotinière est capturé.

Toutefois, une poche de résistance est rencontrée dans le secteur vers 13 h 00 : un groupe de soldats ennemis, Allemands probablement<sup>184</sup>, se barricade dans une villa de La Rémigeasse ; huit hommes du Commando Fournier (et deux éclaireurs dirigés par Camille Roudat<sup>185</sup>) attaquent la position.

C'est un des derniers grands combats de la libération de l'île, car ces derniers prennent une tournure nouvelle à 14 h 00<sup>186</sup> : Saint-Pierre, bastion du commandement Allemand de l'île d'Oleron, est capturé par le II/131<sup>e</sup> R.I.<sup>187</sup>.

---

<sup>184</sup> Les précisions ne sont pas données par les sources.

<sup>185</sup> INCONNU, *op.cit.*, p.64.

<sup>186</sup> Un vétéran de Boyardville déclare qu'il était environ 15 h 30.

<sup>187</sup> La documentation diverge sur ce point ainsi que sur l'horaire. Ainsi, selon le général Adeline (ADELINE Hubert (G<sup>al</sup>), *op.cit.*, p.99) la libération serait effective à 14 h 30 ou 15 h 00, et serait le fait du commando Fournier

L'attaque est faite en deux fois ; un petit groupe du Commando Fournier venant de la route passant entre La Dresserie et le bois d'Anga entre dans la ville par l'avenue de Bel-Air, mais est attaqué au mortier depuis le *bunker* du P.C. Allemand. Une riposte est effectuée avec des renforts de troupes passant par la rue Pierre Loti et par l'arrivée du II/131<sup>e</sup> R.I. venant de La Cotinière qui débouche sur l'*inselkommandantur*. Une

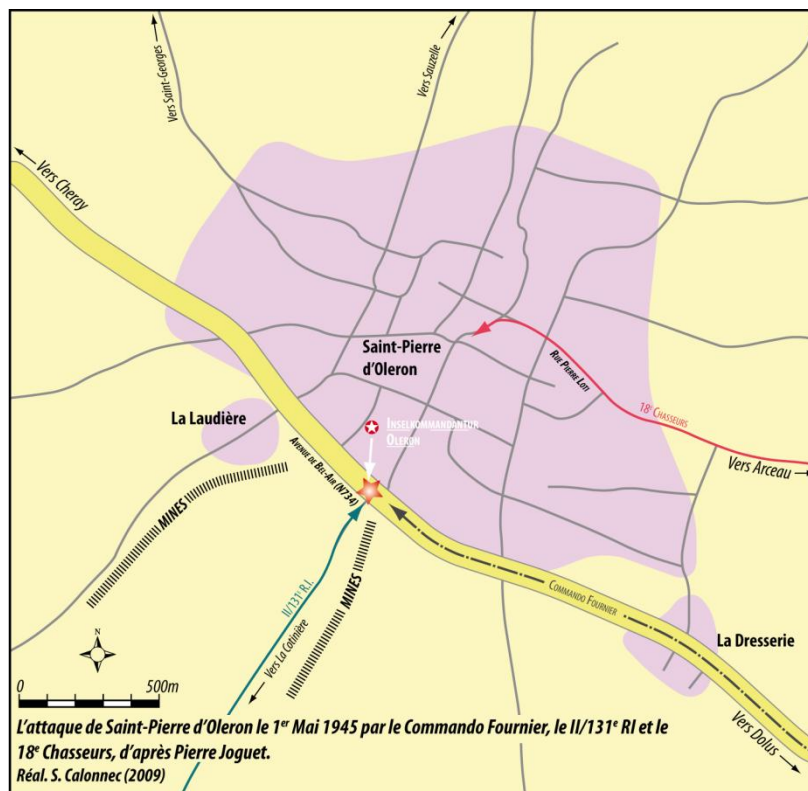


Figure 13 : L'attaque de Saint-Pierre d'Oleron le 1er mai 1945 (d'après P. Joguet).

fois le poste de commandement allemand neutralisé, la drapeau blanc de la capitulation est monté sur une chenillette *Bren-Carrier* et envoyé dans le nord de l'île. La dernière poche de résistance Allemande, formée depuis l'après-midi du 30 avril est désormais claire : c'est Boyardville, et le massif des Saumonards ; le groupe de résistance de Boyardville, ainsi que le 158<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie, y entament leur offensive. La forêt est toutefois inquiétante : elle est jeune, et l'on ne peut s'y dissimuler ; de plus, elle abrite outre des positions de campagne des forteresses du XIX<sup>ème</sup> siècle, dont le Fort des Saumonards et ses remparts de dizaines de mètres de haut, très difficiles à capturer et insensibles aux engins explosifs.

### La chute de l'*inselkommandantur* et la reddition générale de la partie Nord de l'île d'Oleron.

Tandis que ces troupes marchent vers Boyardville, le *Bren-Carrier* se promène et annonce la reddition dans le Nord, sous couvert militaire des troupes de réserves débarquées le 30 durant l'après-midi et la soirée. À 16 h 30, les divisions motorisées prennent Saint-Georges (II/158<sup>e</sup> RI), Cheray (13<sup>e</sup> Dragons), et Chaucre (II/131) ; le drapeau blanc est de rigueur, et il

---

(ce que confirme le témoignage de Pierre Joguet, vétéran du commando) avec l'appui d'éléments du 18<sup>e</sup> Régiment de Chasseurs à Cheval.

n'y a eu aucun combat<sup>188</sup>, bien que des Allemands, en provenance des positions du Douhet, sont stationnés en grand nombre (500 à 600 selon Michel Seguin<sup>189</sup>) entre le moulin de Dorichon et le moulin jaune, dans le bois Boultoir<sup>190</sup>. À Cheray (plus précisément dans un lieu-dit attenant, au Sud, dit La Bâtisse), la résistance avait été alertée par Michel Seguin afin de pouvoir pénétrer ce cordon militaire, en faisant passer les informations sur une vache que tirait le père de celui-ci.<sup>191</sup>

Ce cordon n'est pas un obstacle : à 18 h 00, les troupes de réserve capturent Chassiron (6<sup>e</sup> BPTNA), Saint-Denis (I/32<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie et le II/131<sup>e</sup> R.I.), ainsi que La Brée-les-Bains. Comme dans tout le reste du secteur Nord de l'île d'Oleron, aucun combat n'a lieu : les bourgs sont souvent déserts de soldats et les populations ont pu même être évacuées<sup>192</sup>.

L'ensemble de l'île d'Oleron passe sous le contrôle des soldats Français, mais les combats continuent sur Boyardville jusqu'à 20 h 15<sup>193</sup>. Il n'y a plus beaucoup de soldats ennemis ; quelques-uns arrivent à se retrancher dans le fort des Saumonards, en pleine forêt<sup>194</sup>. À 22 h 00, les deux dernières poches de résistance de Boyardville et des Saumonards capitulent sous le poids du III/158<sup>e</sup> R.I. et de la chenillette de reddition.

Les combats sont terminés. Le mardi 1<sup>er</sup> mai 1945, les forces Allemandes ont toutes capitulé après 4 ans et 7 mois de présence ; La Rochelle, face à ces deux jours de bataille, n'a répliqué en rien : aucun renfort d'infanterie, aucun avion, aucun bateau n'a bougé des casernes, de Laleu ou de La Pallice.

Quoiqu'il en soit, la libération de l'île d'Oleron est faite ; on peut désormais faire le bilan de ces deux jours de combats, et les questionnements qu'ils ont causé : huit jours plus tard, La Rochelle se rendait, tout comme le Reich ; le sacrifice de vies humaines et les destructions causées sur l'île d'Oleron étaient-elles nécessaires ?

---

<sup>188</sup> SEGUIN Michel, entretien cité.

<sup>189</sup> *Ibidem*.

<sup>190</sup> Petit bois situé au Nord de Cheray.

<sup>191</sup> *Idem*.

<sup>192</sup> BROTHÉ Éric, CHAZETTE Alain, REBERAC Fabien, *op.cit.*, p.221.

<sup>193</sup> Il s'agit de la position *Ro 526 Einhorn*, à la pointe de Boyardville, qui est capturée à cette heure. Voir BROTHÉ Éric, CHAZETTE Alain, REBERAC Fabien, *op.cit.*, p.218.

<sup>194</sup> Ce fort du XIX<sup>ème</sup> siècle est très puissamment défendu ; les murs ont une hauteur jusque dix mètres et une largeur conséquente. Peu de soldats y sont retranchés, ce qui a permis d'éviter de lourdes pertes dans les rangs Français. De nos jours, les traces d'impact sont encore visibles et démontrent leur inefficacité face à cette paroi.

### c. Bilan militaire du « troisième débarquement de France » et ses critiques. La libération de l'île d'Oleron était-elle nécessaire ?

#### Bilan statistique de l'opération *Jupiter*

Jusqu'à la fin des années 1990, toute la documentation, de toute origine, est formelle : l'opération militaire contre l'Île d'Oleron a été un succès total, et demeure l'une des opérations militaires Françaises les plus réussies de la fin de la Deuxième Guerre mondiale. L'amiral Meyer commente :

Le succès d'Oleron était complet ; il s'était montré facile. L'ennemi s'était battu vaillamment, mais il n'avait pas engagé tous ses moyens, préférant sans doute les épargner pour la bataille décisive. Il avait renoncé même à faire donner l'artillerie lourde des batteries de l'île de Ré qui pourtant eussent pu battre la partie Nord d'Oleron où se trouvait le réduit le plus fortifié.<sup>195</sup>

D'un point de vue matériel et humain, ces deux jours ont mis en œuvre un total de 8882 soldats alliés, parmi lesquels on déplore 18 tués et 55 blessés<sup>196</sup>. La résistance a été d'une extraordinaire performance en organisant elle-même des opérations militaires fructueuses, en dégageant à elle seule 168 prisonniers (112 le premier jour, 56 le 1<sup>er</sup> mai) et en faisant 19 morts parmi les occupants. Ces derniers, environ 1600 ou 1700, comptent officiellement environ 50 morts – jusqu'à 300 selon les sources – et 60 blessés<sup>197</sup> ; on leur capture une cinquantaine canons.

Il faut aussi signaler un total de six victimes civiles, toutes décédées dans les bombardements alliés intensif : trois à Grand-Village, une à Trillou, et deux à Saint-Pierre.<sup>198</sup>

La logistique terrestre déployée est de 4 groupes de 75mm, une batterie de 155 C, 56 chenillettes *Bren-Carriers*, 6 Jeeps, 7 chars *Somua S*, et 12 camions. Plus de 25 000 obus et 800 tonnes de bombes ont été lancés<sup>199</sup>. Les forces de résistance ont permis de saper le moral des troupes d'occupation<sup>200</sup> en les isolant totalement les unes des autres et les empêchant de coordonner leur action. Ces soldats Allemands sont temporairement enfermés dans des granges, comme au Gibou<sup>201</sup>.

---

<sup>195</sup> MEYER Hubert (Amiral), *op.cit.*, p.244.

<sup>196</sup> ADELIN Hubert (G<sup>al</sup>), *op.cit.*, p.99.

<sup>197</sup> INCONNU, *op.cit.*, p.51., ADELIN Hubert (G<sup>al</sup>), *op.cit.*, p.99., GENET Christian, *op.cit.*, p.27.

<sup>198</sup> GENET Christian, *op.cit.*, p.27.

<sup>199</sup> ADELIN Hubert (G<sup>al</sup>), *op.cit.*, p.99.

<sup>200</sup> JOGUET Pierre, entretien cité, document 1 sur 3.

<sup>201</sup> Village à proximité du Château d'Oleron. CAILLOT Jean-Michel, « Archipel Hebdo », enregistrement cité.

### Les festivités du mercredi 2 mai 1945 et la mémoire du combat

La liesse est générale à partir de la capitulation définitive de 22 heures et jusqu'à la fin de journée du 2 mai ; Armand Lapassouse déclare que pendant près de deux jours, à Boyardville, tous se sont attelés à ramasser les armes éparpillées partout, y compris dans les jardins, abandonnées par les Allemands<sup>202</sup>. Plages et *bunkers* sont vidés de leurs obus petit à petit, et dorénavant le 1<sup>er</sup> mai sera considéré dans l'île comme « *fête de la résistance* », et non point fête pour les libérateurs des armées régulières<sup>203</sup>.

Tous les soldats alliés déclarent que ce fut une belle journée, car l'île était enfin libérée, et pour appuyer cette date historique, l'on honore les troupes le 2 mai sur la grande place de Saint-Pierre d'Oleron, face à la mairie. Dans la joie générale, de nombreuses personnes se créent le personnage de « faux » résistants, qui se disent tels mais qui n'ont jamais été intégrés, où, selon Armand Lapassouse, « chacun se connaît.<sup>204</sup> »

On décore les résistants de croix de guerre, de légion d'honneur et de médaille militaire, et sans plus de cérémonie toutes les forces d'invasion repartent sur le continent, exactement au même lieu où elles ont débarqué ; aucun lien n'a pu être créé entre ces soldats et la population tant leur passage a été rapide. On emporte les prisonniers dans les L.C.V.P. Les troupes sont fatiguées, mais extrêmement motivées pour repartir, dans la foulée, à l'assaut de La Rochelle<sup>205</sup>. Quelques soldats Américains, de passage, donnent du chewing-gum et du chocolat aux enfants<sup>206</sup>.

La mémoire de cet événement est consacrée par plusieurs stèles et noms de rue (ou de place) répartis sur l'ensemble de l'île d'Oleron (Saint-Trojan, Le Grand-Village, Dolus, La Rémigeasse, La Cotinière, Boyardville, Saint-Pierre, *et cætera*) ; ils sont toujours associés à des monuments placés sur le continent, principalement dans les lieux de départ des troupes françaises (Bourcefranc, La Cayenne...). Ces édifices sont quasiment toujours l'œuvre de cercles d'anciens résistants, dont certains Oleronais de refuser la diffusion de monuments un peu partout sur le continent, et regroupés dans les années 1990 sous le nom de *Comité de Libération Seudre-Oléron*<sup>207</sup> afin de pouvoir plus facilement des subventions.

---

<sup>202</sup> LAPASSOUSE Armand, entretien cité.

<sup>203</sup> *Ibidem*.

<sup>204</sup> LAPASSOUSE Armand, entretien cité.

<sup>205</sup> CAPITAINE FRED, discours cité.

<sup>206</sup> CAILLOT Jean-Michel, « Archipel Hebdo », enregistrement cité.

<sup>207</sup> Il a été principalement créé pour la réalisation d'un monument célébrant le lieu de départ du 158<sup>e</sup> R.I. et du *Corps Franc Marin* pour la capture de Royan et de La Tremblade.



Mais la mémoire de l'évènement a vite imprégné des préjugés et des mythes, comme celui de l'absence de collaboration que nous avons vu, qui sont devenus partie intégrante du souvenir ; la question, qui revient en permanence, particulièrement gênante parce qu'elle se permet de remettre en cause beaucoup de choses, est la suivante.

### **L'opération *Jupiter* face à la capitulation du Reich : la libération de l'île était-elle nécessaire ?**

Tous les témoignages de personnes extérieures au débarquement concordent sur ce questionnement que nul, pourtant, n'a jamais résolu : la libération de l'île d'Oleron était-elle nécessaire ? Cela peut paraître surprenant, mais nous allons expliquer cela, d'abord en citant cet extrait – très révélateur – d'un auteur inconnu et qui montre que le passage-éclair des soldats n'a pas créé de liens affectifs forts outre ceux qui sont liés à des soldats qui sont des habitants de l'île d'Oleron :

Beaucoup d'habitants de l'île comme du continent, du reste, se sont demandés pourquoi on avait sacrifié la vie de soldats et risqué la destruction d'habitations pour attaquer l'île d'Oleron à quelques jours de la capitulation allemande.<sup>208</sup>

Ce sacrifice est d'autant moins compris que la plupart des troupes sont des anciens F.F.I. particulièrement jeunes, de véritables « *p'tits gars* » comme nous l'avons dit et que, dans une mauvaise connaissance de la situation, certains de penser que ces résistants ont été recrutés de force et soumis aux velléités des États-majors.

Mais, de prime abord, il ne s'agit pas, comme tous semblent le faire, de tomber dans le piège de la futurologie ; il est certes facile de dire que la libération est particulièrement tardive dans la guerre européenne, une fois l'évènement terminal – la capitulation de Berlin – accompli. Dans la réalité historique, sans doute, les faits sont bien là : sept jours après les combats pour la libération d'Oleron, le III<sup>ème</sup> Reich disparaît.

Cependant, les témoignages de notre corpus semblent donner une certaine importance au fait qu'« on » savait que la fin de la guerre approchait. Les nouvelles, bonnes ou mauvaises circulaient – le simple fait qu'elles circulent est une bonne nouvelle en soi – et tout portait à croire que l'étau se resserrait sur la capitale Allemande ; les informations n'étaient en outre, la plupart du temps, plus sujettes à spéculation. Le « on dit » avait laissé sa place à la

---

<sup>208</sup> INCONNU, *op.cit.*, page non numérotée (dernière page).

véracité des évènements, véhiculés par des médias officiels (comme la radio) et malgré cette sensation d'échéance, des êtres humains – militaires de tout bord et civils – ont été tués ; de cette vision humaniste, nombre de témoins s'en réclament. Ainsi, le même texte que précédemment fait état du sentiment du Général Marchand à ce sujet en le citant :

Certains ont pu objecter que cette opération s'était effectuée à une époque où l'effondrement de l'Allemagne paraissait évident. A cela on peut répondre qu'il est facile d'être prophète après coup, que l'effondrement de l'Allemagne n'était pas une chose certaine, et aussi, et surtout, qu'il y avait pour l'avenir un intérêt capital à ce que le plus grand nombre d'Allemands soient obligés de se rendre aux troupes françaises, à la suite d'un combat mené victorieusement par celles-ci.

Il ne faut pas oublier que les Allemands ont estimé, sur la foi de leurs dirigeants, ne pas avoir été vaincus en 1918, puisque leurs armées d'alors n'ont pas capitulé les armes à la main. C'est ce sentiment de l'invulnérabilité qui a rendu possible le jour actuel. Or, l'Allemagne a créé des héros victorieux ; elle croit parfois, en sa démesure, enfanter des surhommes. Il était important de lui prouver que les Seigneurs de la guerre pouvaient être battus en 1944 par l'armée française issue de la Résistance, comme leurs pères l'avaient été à Valmy par les volontaires de la Révolution.<sup>209</sup>

L'idée serait ainsi que les Allemands, avilis dans le culte de la « *race supérieure* » ne se seraient point rendus à moins d'y être contraints totalement et obligeant ainsi une attaque armée d'Oleron pour étrangler La Rochelle ; cette conviction est fortement justifiée par les remarques faites par le *major* Schaeffer le 18 octobre 1944 au Chapus, après une tentative alliée de contraindre la reddition d'Oleron. La Rochelle a – selon lui – besoin de l'île d'Oleron ; les ressources pour subir un siège ne manquent pas, et les forces d'occupation ont refusé, peut-être par mépris, de se soumettre à des maquisards. On commente ainsi : « *Nous savions donc, dès ce mois de septembre, qu'Oleron ne pouvait tomber comme un fruit mûr, mais qu'il serait nécessaire de se battre pour libérer ses habitants.* »<sup>210</sup>

Toutes ces explications ne convainquent pas, et en premier lieu certains soldats ayant eux-mêmes libéré l'île d'Oleron. Henri Amouroux, ancien soldat ayant participé au débarquement sur l'île d'Oleron, conclut son article « *Royan : guerre de pauvres sur un front oublié* » :

---

<sup>209</sup> INCONNU, *op.cit.*, page non numérotée (dernière page).

<sup>210</sup> *Ibidem.*, p.25.

En même temps qu'Oléron, il est vrai, Berlin était tombé. Entre le dérisoire d'une petite guerre montée pour satisfaire des états-majors et un gouvernement qui voulait « son » opération amphibie et l'effondrement du Reich allemand dans le tonnerre des orgues de Staline et le bruit des bombes aplatisant les immeubles encore debout, aucune comparaison.

364 morts, 1 560 blessés français, cependant, pour la conquête de Royan, du Verdon, d'Oléron. Et 1 000 morts allemands.

A quelques jours de distance, les uns et les autres auraient pu être épargnés.

Je comprends mieux, aujourd'hui, ce médecin civil qui, opérant les blessés des dernières batailles, ronchonnait sans craindre de passer pour un collaborateur :

- Alors, vous pouviez pas attendre, hein, vous pouviez pas attendre un peu...<sup>211</sup>

### **Le général de Larminat, première cible des critiques.**

Surgit alors, là où finalement on ne s'y attendrait pas, une certaine rancœur des soldats – et même plus souvent des civils – vis-à-vis des États-majors du gouvernement français provisoire, qui ont envoyé à la mort nombre de compatriotes, des jeunes d'une vingtaine d'années qui plus est, simplement, tel est le sentiment, pour faire « comme les Américains » : des opérations militaires hors-normes, avec tout le prestige patriotique qui en découle. D'où le sentiment de soldats tués juste par souci de glorification nationale ; Henri Amouroux raconte toujours son débarquement en insistant sur l'idée d'une « *aventure inutile* »<sup>212</sup>.

Cette rancœur est cependant moindre, quoiqu'issue de la même veine, des Royannais contre le général de Larminat, qui a ordonné le bombardement total de Royan dans la nuit du 4 au 5 janvier 1945. Le commandant Meyer, futur maire de Royan, déclare avec force que « *Le drame de Royan a soulevé des tempêtes de colère, et nombre de gens se sont attachés avec passion à situer les responsabilités de l'affreux massacre.* »<sup>213</sup>

La destruction de Royan a créé une très forte peur, qui était présente aux contemporains dès qu'elle a eu lieu. La statistique est elle-même inquiétante : huit cent morts ; officiellement, les civils tués ont refusé de partir, et la ville était exclusivement occupée de forces Allemandes. Durant le bombardement de la ville, en deux vagues séparées d'une heure vingt,

---

<sup>211</sup> AMOUROUX Henri in *Le journal de la France, de l'occupation à la libération*, « Les années 40, Atlantique : derniers combats », Paris, Librairie Jules Tallandier, 1973, 21p., p.2645.

<sup>212</sup> *Ibidem*, p.2644.

<sup>213</sup> MEYER Hubert (Amiral), *op.cit.*, p.183.

les témoins Oleronais déclarent avoir senti le sol trembler ; l'inquiétude peut être effectivement forte sur l'île d'Oleron, car cette dernière n'est pas comprise dans la convention du 20 octobre 1944 signée entre le *vizeadmiral* Schirlitz et le Colonel Adeline pour protéger La Rochelle et l'île de Ré<sup>214</sup>. Joseph Galy, notre *Toto* de Dolus dans la résistance, commente :

Le 28 au soir, je reçois le message suivant : « Quittez avant l'aube le village où vous êtes avec vos amis. » J'ai éprouvé, à cette lecture, un sentiment de joie profonde, cependant qu'un voile de tristesse m'envahissait à la pensée que demain, sans doute comme à Royan, les coquets villages compris entre le Château et Boyardville seraient peut-être complètement rasés.

(...) Oléronnais, souvenez-vous ! Si l'île, si vos villes ou vos villages, si vos maisons n'ont pas subi le sort cruel de tant d'autres, c'est à la Résistance que vous le devez.<sup>215</sup>

Et Pierre Joguet d'être beaucoup plus direct, lorsqu'il déclare ainsi : « *beaucoup d'Oléronnais n'apprécieront jamais ce que la résistance locale leur a épargné tant en élan matériel qu'en vies humaines.* »<sup>216</sup>

Le commandant Meyer, comme nous l'avons vu, est très critique sur cette opération, démontrant avec force preuves que cette action contre Royan a été une erreur ; Royan étant un désastre du début à la fin, elle coule avec elle les opérations *Médoc* et *Jupiter*. Non pas que les troupes ont mal agi, bien au contraire ; c'est l'État-major qui est remis en cause, et en premier lieu le général de Larminat. Même le récent *Dictionnaire biographique des Charentais*, à la notice d'Edgar de Larminat rappelle avec virulence cette rancœur qui, pour un ouvrage de 2005, nous apparaît donc comme très persistante :

Selon le capitaine Fred dans *Brigade RAC* qui combattit sous ses ordres à Royan, c'était un général aimant la victoire et le tape-à-l'œil, un excentrique à l'âme d'un grand seigneur, qui installe un somptueux PC à Cognac avec deux spahis marocains montant la garde en grand uniforme devant son perron [...]. Peu apprécié dans la région à cause de l'inutile bombardement de Royan du 5 janvier 1945, il a une longue polémique avec les édiles royannais et est interdit de séjour dans la ville qu'il a libérée.<sup>217</sup>

---

<sup>214</sup> *Ibidem*, pp.133-137.

<sup>215</sup> INCONNU, *op.cit.*, annexe IV, « veillée d'armes par Toto (Galy) », page non numérotée.

<sup>216</sup> JOGUET Pierre, entretien cité, document 1 sur 3.

<sup>217</sup> JULIEN-LABRUYÈRE François (Dir.), *op.cit.*, p.780.

Point n'est besoin de commenter : le « grand seigneur » est considéré aussi sanguinaire que certains Allemands, et moins fréquentable qu'un officier nazi comme l'amiral Schirlitz !

Et finalement, le général de Larminat, aux yeux de certains, aurait agi en grandes pompes afin de pallier à une rancœur vis-à-vis de l'opération *Overlord*<sup>218</sup> : nous l'avons signalé, les rumeurs ont fait courir dès 1942 qu'une telle opération devait se dérouler dans le secteur côtier entre Oleron et Bayonne. Seulement, les protagonistes de l'époque ne semblent pas avoir compris qu'il s'agissait d'une opération de diversion – qui a fonctionné – et peu de personnes de croire à la réalité d'une telle action. Il est en effet particulièrement fou d'envisager une opération amphibie d'une telle ampleur depuis l'Angleterre sur nos côtes, à proximité immédiate de ports maritimes lourdement armés comme Saint-Nazaire, La Rochelle et Bordeaux ! Il aurait été également peu probable que les Alliés puissent acheminer tous les navires jusqu'ici sans être détectés tant par les navires en patrouille que par les installations côtières. Non, l'espace maritime entre l'Angleterre et la Charente-Maritime est trop large, il ne peut pas être sécurisé. Toutefois, certaines personnes ayant rancœur envers de Larminat auraient ainsi expliqué son attitude : il était, à la tête de troupes, en mesure de construire pour sa gloire et celle de la France sa propre « grosse opération militaire » dont nous serions tous fiers.

En outre, les ressemblances entre les opérations Normande et Oleronaise sont troublantes. Comme l'opération *Overlord*, on a du repousser de vingt-quatre heures le débarquement. Comme cette opération, on a choisi un nom très approprié : *Jupiter*, qui se veut assez similaire : le Dieu tout-puissant des chrétiens face au Dieu tout-puissant de la mythologie romaine. Peut-on ainsi confirmer une « conspiration » fomentée par Edgar de Larminat afin d'offrir à la France son opération de grande ampleur, au regard du peu de succès médiatique qu'a obtenu le débarquement provençal ?

### **Un risque d'armistice entravant le désir de vengeance du Gouvernement Provisoire**

Ce sont des spéculations très discutables, et nous nous contentons de les mettre en évidence, qu'elles fussent ridicules ou justifiables. Mais la question demeure. Oleron fut-il un bastion de repli tant dangereux qu'il fallut le confisquer à l'ennemi et justifiant une action aussi marquée militairement ?

Recontextualisons les combats d'Oleron dans la guerre, telle qu'elle se passe à Berlin. Depuis le 16 avril 1945, la ville est en guerre contre l'Armée rouge, et son empire continue de

---

<sup>218</sup> Opération de libération de la France entamée sur les plages normandes.

s'émietter ; l'exemple le plus flagrant est la fin de l'*Anschluss* le 27 avril 1945. Dès le 29 à 13 heures locales, le *Reichstag* est en passe de tomber, ce qui ne fut le cas que le 2 mai. Enfin, la plupart des historiens<sup>219</sup> s'accorde sur le décès d'Adolf Hitler le 30 avril 1945 à 15h30 locales, par suicide. De tous ces faits, les belligérants comme la population en sont informés de façon très rapide sans, comme nous l'avons dit, laisser de doute sur leur véracité. Dans un tel contexte, nous pouvons concevoir, en nous plaçant du point de vue du tacticien, deux perspectives sur la façon de considérer le bastion Allemand d'Oleron.

La première serait celle de la capitulation du *Reich* suite à la capture du *Reichstag*, ce qui entraînerait la soumission finale de tous les soldats et l'arrêt des combats ; auquel cas la libération de l'île, par la force, est inutile et dépenserait futillement des moyens matériels et... des vies. Dans ce cas, où est la vengeance des soldats F.F.I. ?

La seconde serait la résistance des Allemands malgré la capitulation de Berlin, entraînant des vengeances, des atrocités et laissant du temps au *Reich* pour se reconstruire. Auquel cas, la libération de l'île par la force serait nécessaire.

Bien sûr, ces deux visions sont applicables à l'ensemble des foyers de résistance nazie, et le comportement de ces derniers vis-à-vis du facteur « défaite » est notamment conditionné par leurs communications avec Berlin, l'état de leur moral et de leurs moyens matériels, ainsi que leur provenance : sont-ils des prisonniers de guerre réemployés comme soldats, ou sont-ils des réels soldats ayant confiance en le nazisme ? Selon leur mentalité, ils n'agiront point de la même façon, et l'on peut ainsi discerner aisément le cas des soldats-bagnards de l'île d'Oleron, aisés dans la défaite, face à quelque militaire qui confirme son engagement dans la *Wehrmacht*. Désespérés, ils pourraient faire des actions désastreuses contre la population ou les installations matérielles, et déplacer leur point de résistance : ce que nous allons voir dans cette citation.

De plus, Oleron représentant la plaque tournante sans laquelle La Pallice ne pouvait tenir, et cela était important pour le commandement allemand.

Le Major Schaeffer n'avait-il pas dit que même en cas d'échecs locaux, toutes les troupes se réfugieraient dans l'île d'Oleron pour s'en servir comme dernier bastion ?<sup>220</sup>

---

<sup>219</sup> Véritable mythe donnant souvent des résultats confus voire grotesques, le fait que la dépouille supposée de Hitler, corps calciné et enterré dans un trou d'obus au sein du *Reichstag*, ait été emporté par les troupes Russes sans avoir été étudié profondément par toutes les forces alliées, ont contribué à la construction d'idées diverses d'une évasion, piste suivie notamment par le F.B.I. Américain jusque durant les années 1950. Voir FEST Joachim, *op.cit.* et le dossier du F.B.I. disponible sur Internet (adresse non renseignée).

<sup>220</sup> INCONNU, *op.cit.*

L'attaque d'Oleron semblait nécessaire d'un point de vue stratégique. D'une part, comme nous le voyons dans la citation précédente, on met en place une stratégie d'étouffement de la poche de La Rochelle, en empêchant son déplacement sur les îles charentaises, ardemment défendues et difficilement capturables si l'on y incorpore les effectifs anciennement affectés à La Rochelle – 15 600 personnes<sup>221</sup>. Cet étouffement permet non seulement de préserver la ville à la fois dans ses infrastructures – que ne ressentons-nous pas la peur de finir comme Royan ! – que dans ses habitants : civils, prisonniers ou résistants. Enfin, il permet de soumettre et d'épuiser une *festung* : de valeureux soldats dignes du *Reich*, à qui Hitler a ordonné une résistance totale, prêts à pratiquer, nous en revenons là, la technique de la « terre brûlée. »

Telle était la situation européenne le 29 au soir, à la veille de l'ordre de débarquement. Néanmoins, il est extrêmement peu probable que les états-majors charentais eurent connaissance, dès le 30 avril, de la mort d'Hitler, puisqu'elle n'a été officiellement annoncée par le *Reich* que le 1<sup>er</sup> mai ; nous pouvons toutefois imaginer que par le biais des services Américains, il y eut une information rapide mais confidentielle. Le *Reichstag* était toutefois investi, et les premières négociations avaient été entamées ; pourquoi alors ne par arrêter les combats ? Parce que, pour les Américains, la capitale du *Reich* est entre les mains des Russes... pas des Alliés. Sur l'île, l'occupant semble n'avoir reçu aucune instruction du *Reich* et se cantonne aux instructions de résistances de l'amiral Schirlitz, lui-même dans l'ignorance des événements Berlinoises.

Enfin, là où nous ne supposerions pas telle chose, l'opération de libération de l'île d'Oleron se veut explicitement un moyen de calmer les ardeurs des F.F.I. qui avaient à cœur de se venger des occupants et, comme nous l'avons vu, de l'armistice de 1940 ; ils n'en avaient rien à faire de mourir, et ceci de conserver ainsi dans la mémoire le sang versé comme « *le sang de l'honneur*<sup>222</sup> ». On commente ainsi :

Et puis, il y avait surtout le désir de combattre enfin l'ennemi par les F.F.I. qui depuis huit mois piétinaient dans les marais et voulaient venger leurs morts, animés du désir de faire payer cher à leurs adversaires les cruautés subies par leurs camarades dans les maquis de Dordogne et d'ailleurs.<sup>223</sup>

---

<sup>221</sup> BROTHÉ Éric, CHAZETTE Alain, REBERAC Fabien, *op.cit.*, p.200.

<sup>222</sup> CAPITAINE FRED, discours cité.

<sup>223</sup> INCONNU, *op.cit.*.

L'attaque prend une nouvelle tournure ; elle aurait eu plus pour but de faire se dévouer les épris de vengeance que de libérer les populations. Le général de Gaulle a lui-même « légalisé » cette agressivité en déclarant à Saintes, concernant ces poches, le 18 septembre 1944 : « *Je désire qu'en aucun cas, il ne soit conclu avec l'ennemi d'armistice local de caractère définitif. Les poches allemandes doivent être et seront réduites par la force.* »<sup>224</sup>

Cette simple phrase semble ainsi justifier tant l'anéantissement de Royan que la libération militaire de l'île d'Oleron. Mais elle ne répond pas à cette question, que nous avons déjà posée : s'il *fallait* attaquer militairement l'île, pourquoi avoir attendu si longtemps ? Les F.F.I. sont en place sur le continent depuis le mois de septembre 1944, et parfois même l'idée est proposée que les Alliés auraient pu s'occuper de libérer Oleron en même temps que le bombardement – non prévu à l'origine – de Royan. D'ailleurs, le projet de libérer l'île d'Oleron, en janvier 1945, a été envisagé ; les blindés étaient présents dans le département contre Royan, toutefois ils ont dû être envoyés en urgence sur le front des Ardennes.<sup>225</sup>

Et Pierre Joguet de livrer une réponse remarquable sur cette question d'une attaque nécessaire de l'île d'Oleron : « *c'était la course contre la montre, avec la bombe atomique.*<sup>226</sup> » Il s'agissait, d'occuper les soldats Allemands sur les poches de l'Atlantique car, selon Pierre Joguet, le *Reich* était sur le point de mettre au point la bombe et, en outre, de montrer que la France était capable de se libérer elle-même sans avoir à attendre une aide des Alliés qui, comme nous l'avons dit, ont pour priorité totale de marcher sur Berlin. La peur de cette « *bombe miracle* » qui mettrait un terme à la guerre semblait très présente, car elle pourrait retourner la situation à la faveur de Hitler.

Nous ne pourrions jamais conclure de la nécessité de libérer Oleron par la force ; chacun avance ses arguments, et les désaccords sont nombreux. Certes, cela présentait un avantage stratégique conséquent, néanmoins elle ne semble toujours pas pouvoir justifier les morts, soldats ou civils, qu'elle a causés au regard selon certains des forts renseignements indiquant une fin prochaine à la guerre en Europe. Et les arguments de l'importance de l'île dans la poche de La Rochelle ou de désexciter quelques enrégés ne calme pas la rancœur de certains ; les États-Majors confirment l'importance de cette libération, certains soldats et la population la rejettent.

---

<sup>224</sup> Citation tirée de *1945-1995, Cinquantième Anniversaire..., op.cit.*, p.3.

<sup>225</sup> JOGUET Pierre, entretien cité, document 1 sur 3.

<sup>226</sup> *Ibidem.*



Toutefois, comme nous l'avons vu, les combats pour la libération de l'île d'Oleron ont été une franche réussite ; il y a eu certes dix-huit Français tués en plus de six civils, mais il n'a fallu que de jours à des unités, principalement à pied, pour libérer l'ensemble du territoire insulaire en faisant suffisamment peur à La Rochelle pour qu'elle n'osât pas même intervenir. Son sort se rapproche, elle le sait. Quoiqu'il en soit, la libération de l'île résulte d'un effort de collaboration remarquable entre des résistants bien entraînés et des soldats dont les relents maquisards sont bien prégnants – l'initiative personnelle n'a pas sa place dans l'armée régulière, mais c'est ce qui a été fait. Nous avons ainsi dressé un tableau de ces deux jours, qui ont entraîné dans leur sillon des questionnements graves auxquels nous ne pouvons répondre, mais que nous avons tenté d'éclairer avec objectivité ; nous ne pouvons refaire l'histoire, et cette libération a bien eu lieu, du lundi 30 avril 1945 à 6 h 02 au mardi 1<sup>er</sup> mai 1945 à 22 heures.

## **Conclusion générale : les problématiques d'une île d'Oleron plus attentiste que résistante, et plus critique que reconnaissante sur la libération.**

Cet ouvrage traite de nombreuses questions qui sont souvent emprises de passion. Nous avons été confrontés à un éclatement remarquable de l'information, dont le but avoué de certains chapitres est bien de les compiler de manière à obtenir, en une seule phrase, des informations disséminées dans de nombreux livres et témoignages très difficiles à se procurer. Les témoignages, comme les ouvrages, vieillissent ; ils ne sont, assez souvent, pas l'œuvre d'historiens et comportent parfois de graves lacunes qui nuisent à notre travail : certaines sources, ainsi, sont citées, sans qu'il fût possible de connaître leur provenance ; on fait même parler des gens dont on ne connaît ni l'identité ni le rôle. La bibliographie jointe démontre bien que l'éclatement de l'information est très important, et nous insisterons sur le fait que la plupart de ces ouvrages sont introuvables – il en existe également d'autres, chez de petits éditeurs, que nous n'avons jamais pu nous procurer ou dont nous n'avions jamais entendu parler. Pourquoi alors ne pas se rabattre sur les archives, source fiable et complète ? Car elles ont déjà été utilisées maintes fois, entre autres par Christian Genet ou Alain Chazette ; le but de ce mémoire n'était pas de redire ce qui avait déjà été fait auparavant. Nous avons voulu apporter un éclairage nouveau sur l'île d'Oleron, en lui consacrant un ouvrage dédié et en tentant de faire pénétrer la population dans ce sujet qui est bien souvent délimité aux seuls résistants et autres soldats de la libération.

Nous avons pu ainsi mettre en évidence que le mode de fonctionnement de la société Oleronaise, centrée sur le village et dans lequel chacun se connaît, a conditionné des comportements particuliers vis-à-vis des phénomènes de résistance et de collaboration. À l'entité « village » se sont ajoutées les entités « résistance » et « collaboration », groupuscules dans lesquels on reproduit le schéma de fonctionnement de la société (« chacun se connaît ») et duquel on exclut toute personne extérieure. Mais ces groupuscules demeurent tels, en étant des portions infimes d'une population attentiste qui ne s'est pas reconnue dans ce clivage.

Néanmoins, toutes ces populations se sont retrouvées sous le joug d'un occupant qui a assis sous autorité sur l'île d'Oleron en juillet 1940, bien après la conquête de la Charente-Inférieure. L'utilité de ce terrain insulaire se révèle rapidement, pour défendre tant le nouveau port militaire de La Pallice entrepris dès 1941 que la défense de l'estuaire de La Gironde.

L'île devient également un puissant bastion militaire faisant partie du Mur de l'Atlantique ; de 1942 à 1944, toute la côte Ouest est bétonnée et des soldats spécialement formés à la défense côtière sont installés. La situation tourne pourtant rapidement au cauchemar durant l'été 1944 où, sous l'impulsion salvatrice des fronts Normand et Provençal, des maquis du Sud-Ouest de la France décident de conquérir tout l'arc atlantique et en constituant des poches de résistance Allemandes, que le Général de Gaulle et son Gouvernement déclarent comme devant être prises par la force. Les F.F.I, qui ont contourné le Mur de l'Atlantique, sont progressivement intégrés aux armées régulières afin de constituer une force d'attaque *ex nihilo*, mais également de canaliser leurs ardeurs et initiatives qui seraient tant préjudiciables aux opérations militaires que pour garantir l'autorité de Charles de Gaulle.

On constitue ainsi un corps d'attaque qui est déployé contre l'île d'Oleron après avoir libéré ce qui restait de Royan ; l'opération amphibie *Jupiter*, le « troisième débarquement de France », commence de la petite plage de Gatseau ce lundi 30 avril 1945 à 6 h 02 et se termine dans les dunes de Boyardville le 1<sup>er</sup> mai 1945 à 22 heures, après de faibles pertes. La réussite de l'opération, combinant bateaux, avions, chars ou troupes motivées est un sujet de fierté tant pour le Général Edgar de Larminat, qui en a le commandement, que pour la résistance insulaire qui a fait preuve d'actions remarquables ; mais elle a conduit de nombreuses personnes à faire preuve de scepticisme quant à son ampleur. Car les résistants s'attendaient à avoir une reconnaissance de la population, mais cette dernière, comme durant la guerre, est restée insensible à toutes ces actions qu'elle considère, de façon générale, comme inutiles.

Nous n'avons, bien sûr, pas pu répondre à toutes les problématiques concernant la collaboration et la résistance, ni même les problèmes « éthiques » qu'ont posé la libération tardive de l'île d'Oleron ; nous avons au moins eu le courage de les poser clairement, sans préjuger des passions que pourraient procurer ces derniers et de proposer des pistes pour leur résolution. Ce mémoire a néanmoins pour but d'ouvrir des perspectives nouvelles sur des thèmes peu abordés dans les ouvrages locaux, qui voient en l'île d'Oleron – comme les autres îles de notre département – une extension de La Rochelle qui n'aurait pas besoin d'être étudiée pour elle-même. La Deuxième Guerre mondiale, sur les côtes de la Charente-Maritime, malgré de nombreuses études et ouvrages souvent de qualité, a encore besoin de multiples travaux qui se détachent des grandes villes comme La Rochelle et Royan.

## Bibliographie

### CARTOGRAPHIE

#### *Cartographie papier*

*Carte de l'île d'Oléron*, La Rochelle, Librairie F. Pijollet, date inconnue (années 1950).

*Deutsche Heereskarte, Frankreich, Nr. 152 Süd West La Rochelle*, 1942, 1:50 000, lieu et éditeurs inconnus (reprise des cartes d'état-major français de 1880)

*Idem*, carte annotée des positions Allemandes de l'Atlantikwall, auteur inconnu (notée *Très Secret* et dessin du drapeau des *Corps Francs Marins*), datée 14 avril 1945.

*Île d'Oléron, Île d'Aix*, Coll. « Top 25 », 1330 OT, 1:25 000, Paris, Institut Géographique National, 1997.

*Île d'Oléron, Série M 761, Feuille XIII-30*, 1:50 000, Paris, Institut Géographique National, édition 6, mars 1961.

*La Rochelle – Bordeaux, Sheet 71, Europe Road Map*, 1:200.000, « copied from a French (Michelin) map dated 1938 », Washington D.C., Army Map Service, U.S. Army, 1943.

*La Rochelle et Rochefort*, Extrait de la carte de l'État-Major français, 1:320 000, Paris, Imprimerie Lemercier & C<sup>ie</sup> Paris, vers 1880.

*Marennes, Série M 761, Feuille XIII-31*, 1:50 000, Paris, Institut Géographique National, édition 5, mai 1961.

*Royan, Forêt de la Coubre*, Coll. « Top 25 », 1332 ET, 1:25 000, Paris, Institut Géographique National et Bordeaux, Office National des Forêts, 1997.

#### *Cartographie numérique*

Garmin City Navigator v6.0

Garmin BlueChart Atlantic v7.0

Ressources en ligne : Google Maps (<http://maps.google.fr/>), Google Earth (<http://earth.google.fr/>),

IGN – Géoportail (<http://www.geoportail.fr/>).

### DICTIONNAIRES

JULIEN-LABRUYÈRE François (Dir.), *Dictionnaire biographique des Charentais et de ceux qui ont illustré les Charentes*, Paris, Le Croît vif, 2005, 1472p.

### BROCHURES & ARTICLES

BARGAIN François, « *Libération d'Arvert et d'Oléron, Commémorations du 60<sup>ème</sup> anniversaire, les 29-30 avril et 1<sup>er</sup> mai 2005* », brochure photocopiée, Comité de Commémoration de la Libération Seudre-Oléron / Chemin de la Mémoire 1940-1945, Saint-Trojan-les-Bains, 2005.

BERTALI Yvan, BURNELEAU Guy, DAUGE Claude, LAHONDÈRE Christian, MICHENEAU Christine, *Les Cahiers d'Oleron, n°9, De la dune à la forêt*, Saint-Pierre d'Oleron, L.O.C.A.L., 2002, 78p.

CALONNEC Stéphane, « *Kondor* », une fortification littorale allemande de la Deuxième Guerre mondiale en île d'Oleron, La Rochelle, édition par l'auteur / Université de La Rochelle, 2006, 21p.<sup>227</sup>

COLL., *1945-1995, Cinquantième Anniversaire de la Libération de la Poche de Royan et de Saint-Georges de Didonne, brochure souvenir*, supplément au Bulletin Municipal d'information de Saint-Georges de Didonne, n°37, avril 1995, 20p.

COLL., *Le journal de la France, de l'occupation à la libération*, « *Les années 40, Atlantique : derniers combats* », Paris, Librairie Jules Tallandier, 1973, 21p.

DE LANNOY A.-P., *Les plages Charentaises, L'île d'Oleron, Extrait tiré spécialement pour les voyages économiques*, Niort, Imprimerie A. Chiron, 1901, 22p.

---

<sup>227</sup> Ce document sera disponible à partir de l'été 2009 sur le site de l'auteur : <http://www.ccalonnec.fr>.

GENET Christian, *Nos Deux-Charentes en cartes postales anciennes, n°42, La libération de l'Île d'Oléron*, Gémozac, Éditions Christian Genet, début des années 1980, 35p.  
LIAUTEY André (Dir.), *Guide du Touriste en forêt de Saint-Trojan (Charente-Inférieure), n°71*, Eaux et Forêts, Lieu inconnu, date inconnue, 4p. + Carte.

## LIVRES

### GÉNÉRAUX

AZIZ Philippe, *Le trésor nazi*, tome 1, Genève, Famot, 1974, 250p.  
BARBEROT Roger (Recueilli par), *Fusiliers Marins (1<sup>er</sup> R.F.M.)*, Paris, Éditions France-Empire, 1947, 212p.  
BOUINEAU André, *l'Île d'Oleron et ses plages*, Le Château d'Oleron et 1906 pour la première édition (réédition L.O.C.A.L., Saint-Pierre d'Oleron, 1990), 84p  
CASTELOT André, DECAUX Alain, *Histoire de la France et des Français au jour le jour, La Seconde Guerre mondiale, 1939-1958*, Paris, Plon, 1972 (1997, Société des Périodiques Larousse pour la présente édition).  
CHURCHILL Winston, *La Deuxième Guerre mondiale, tome 1, L'orage approche, d'une guerre à l'autre, 1919-1939*, Paris, Plon, date inconnue, 435p.  
COLL., *Histoire de la France libre*, Genève, Crémille, 1972, quatre volumes.  
COLL., *Histoire des grands conflits, Seconde guerre mondiale*, Paris, Coll. « 20<sup>e</sup> siècle », Trésor du Patrimoine, 1994, quatre tomes.  
DE GAULLE Charles, *Mémoires de guerre, tome III, le salut, 1944-1946*, Paris, Plon, 1959, 372p.  
FEST Joachim, *Les derniers jours d'Hitler*, Paris, Perrin pour l'édition française, 2002, 207p.  
FOWLER Will, RIVES Claude, *Le débarquement, récit heure par heure du jour le plus long*, Paris, Tana éditions pour la version française, 2004, 239p.  
HEINZ ZIMMERMANN R., *Der Atlantikwall, Geschichte und Gegenwart mit Reisebeschreibung, band 3, von Brest bis Biarritz*, München, Schild-Verlag GmbH, 1997, 291p.  
NORA Pierre (Dir.), *Les lieux de mémoire, La République, La Nation, Les France* (Quarto 2), Paris, Gallimard, 2003 (1997 pour le 1<sup>er</sup> dépôt), 1372p.  
LÉVI-STRAUSS Claude, *Anthropologie structurale (I)*, Paris, Plon, 1958 (1974 pour la seconde édition), 480p.  
QUÉTEL Claude, *Les femmes dans la guerre 1939-1945*, Paris, Larousse et les Editions du Mémorial de Caen, 2004 (2006 pour la seconde édition), 240p.  
TREVOR-ROPER H.R., *Les derniers jours de Hitler*, Paris, Calmann-Lévy pour l'édition française, 1947, 324p.  
SAHLINS Marshall, *Des îles dans l'histoire*, Paris, Le Seuil – Gallimard, 1989, 188p.  
THOMAS Paul, *l'Île d'Oleron à travers les siècles*, Saint-Pierre d'Oleron, Paul Thomas Éditeur et 1926 pour la première édition (réédition L.O.C.A.L., Saint-Pierre d'Oleron, 2000), 194p.

### SPÉCIALISÉS

ADELIN Hubert (G<sup>al</sup>), *La libération du sud-ouest, Bordeaux – Royan – La Rochelle (Août 1944 – Mai 1945)*, Alger, Imp. Baconnier, 1948, 127p.  
BROTHÉ Éric, CHAZETTE Alain, REBERAC Fabien, *Charente-Maritime – Vendée, 1939-1945*, Chau-ray-Niort, Patrimoines & Médias, 1997, 247p.  
GENET Christian, LEROUX Jacques, BALLANGER Bernard, *Les deux Charentes sous les bombes, 1940-1945*, Gémozac, Éditions Christian Genet, 2008, 266p.  
INCONNU<sup>228</sup>, *Témoignage d'histoire, résistance et libération de l'île d'Oléron, 1940-1945*, date et lieu d'édition inconnus, 90p.  
LORMIER Dominique, *Les Poches de l'Atlantique*, Saint-Paul (87), Éditions Lucien Souny, 2008, 189p.

---

<sup>228</sup> Il est probable que cet ouvrage, selon Pierre Jouguet a été rédigé et compilé par le Général Renaut, dont l'épouse est Oleronaise.

KALBACH Robert, LEBLEU Olivier, *La Rochelle, septembre 44 – mai 45, Meyer et Schirlitz, les meilleurs ennemis*, La Crèche (79), Geste éditions, 2005, 349p.

MEYER Hubert (Amiral), *Entre marins, Rochefort, La Rochelle, Royan (1944-1945)*, Paris, Robert Laffont, 1966, 313p.

PERRUCHON Jacques, *Juin 1940 sur les côtes charentaises, ces étrangers qui ont refusé notre défaite*, Paris, Le Croît vif, 2005, 219p.

PERRUCHON Jacques, *L'insupportable isolement, Poches de La Rochelle et Royan – pointe de Grave, 1944-1945*, Paris, Le Croît vif, 2006, 399p.

## TÉMOIGNAGES

- Alain Chazette (validation militaire)
- Anciens résistants de l'île ;
- Vétérans de la Libération ;
- Jean-Michel Caillot, ainsi que son impressionnante base de données, dont les témoignages sonores suivants ont été extraits :
  - 1981-1984 – Archipel Hebdo : La libération de l'île d'Oleron, magazine préparé et réalisé par Jean-Michel Caillot
  - 1985 – Armand Lapassouse : entretien sur sa vie durant l'Occupation
  - 1989 – Capitaine Fred : Le sang Français
  - 1989 – Capitaine Fred : une évocation du débarquement
  - 1989 – Capitaine Fred : un entretien sur son débarquement
  - 1989 – Jean-Noël de Lipkowski : un hommage à Jean Moulin
  - 1983 – Pierre Joguet : La résistance de l'île d'Oleron (fichiers n°2 et n°4)
  - 1989 – Pierre Joguet : annonce du décès du Commandant Roland
  - 1995 – Entretien avec Pierre Joguet (3 fichiers)
  - 1995 – Pierre Grégoire : entretien avec un auteur sur la libération
  - 1995 – Colonel Dufour : discours à la stèle de Gatseau, 30 avril 1995
  - 1995 – Colonel Gilbert Sourisseau : discours à la stèle de Gatseau, 30 juin 1995
  - 2005 – Michel Seguin : la marine sur le Rhin

## ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE LA CHARENTE-MARITIME

1441W12 – 1441W33 – 1441W47 – 1441W80  
Fonds Gayot (15J)

## WORLD WIDE WEB

<http://hsgm.free.fr/sto.htm> (Utilisé le 4/5/2009).

<http://www.ferguson-en-perigord.com/pages/regions/perigord/maquis/htm/stelesbataillon.htm>

<http://www.ecpad.fr/>

[http://www.atlantikwall-frankreich.de/b07\\_poitou\\_charente/s03\\_oleron/subbereich03.htm](http://www.atlantikwall-frankreich.de/b07_poitou_charente/s03_oleron/subbereich03.htm)

[http://www.atlanticwall.polimi.it/museum/archive/archive\\_map\\_france.php](http://www.atlanticwall.polimi.it/museum/archive/archive_map_france.php)

[http://www.saint-pierre-oleron.com/fr/index.html?pierre=01/01\\_presentation/02\\_histoire/](http://www.saint-pierre-oleron.com/fr/index.html?pierre=01/01_presentation/02_histoire/) (12/5/09)

## Table des illustrations

Figure 1 : les poches Allemandes de l'Atlantique en Charente-Maritime (janvier 1945). .....	29
Figure 2 : Intérêt d'Oleron dans la défense des accès maritimes à La Rochelle et Bordeaux. 38	
Figure 3 : zones de débarquement envisagées par le Général Adeline pour l'opération amphibie alliée contre l'île d'Oleron.....	53
Figure 4 : profil topographique de la dune Oleronaise à Gatseau en 1945. ....	55
Figure 5 : structure du groupement d'assaut terrestre ouest, dit "Groupement Cézard" .....	56
Figure 6 : structure du groupement d'assaut terrestre est, dit "Groupement Monnet" .....	56
Figure 7 : deux <i>L.C.V.P.</i> allant vers l'île d'Oleron le 30 avril 1945. ....	58
Figure 8 : Un <i>DUKW</i> à la maison de sauvetage de Gatseau. ....	58
Figure 9 : deux chars <i>SOMUA S 35</i> du 13 <sup>e</sup> Dragons à Marennes. ....	59
Figure 10 : débarquement d'un <i>Bren-Carrier</i> à la maison de sauvetage de Gatseau depuis un <i>L.C.V.P.</i> .....	59
Figure 11 : ordre de marche du premier élément de la première vague d'assaut sur Gatseau..	65
Figure 12 : ligne de démarcation établie par l' <i>Inselkommandantur</i> Oleron le 30 avril 1945 pour le repli des troupes allemandes face à la progression alliée.....	69
Figure 13 : L'attaque de Saint-Pierre d'Oleron le 1 <sup>er</sup> mai 1945 (d'après P. Joguet). ....	77
Tableau 1 : liste des <i>Inselkommandant</i> de l'île d'Oleron entre 1940 et 1945. ....	41

## Table des matières

REMERCIEMENTS .....	2
SOMMAIRE.....	3
<b>INTRODUCTION GÉNÉRALE : L'ÎLE D'OLERON FACE À SES LIBÉRATEURS ET SON PASSÉ, UNE APPROCHE NOUVELLE DE L'ÎLE D'OLERON DURANT LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE.....</b>	<b>4</b>
<b>I. LES SPÉCIFICITÉS DE LA SOCIÉTÉ OLERONAISE FACE À L'INVASION ET L'OCCUPATION DE SON TERRITOIRE. COMMENT APPRÉHENDER LES PHÉNOMÈNES DE COLLABORATION ET DE RÉSISTANCE SUR L'ÎLE D'OLERON ENTRE 1940 ET 1945 ?.....</b>	<b>6</b>
A. LES SPÉCIFICITÉS DE LA SOCIÉTÉ OLERONAISE FACE À L'ARRIVÉE ET L'IMPLANTATION DE L'OCCUPANT, JUIN 1940 – JANVIER 1942.....	7
<i>Une société Oleronaise centrée sur le village : une communauté dans laquelle chacun se connaît.....</i>	<i>7</i>
<i>La marche des Allemands sur la Charente-Inférieure. Aurait-on oublié l'île d'Oleron ? .....</i>	<i>12</i>
B. LA MÉMOIRE OLERONAISE D'UNE ÎLE QUI N'A CONNU AUCUN COLLABORATEUR : LA RÉALITÉ DES FAITS ET LA FABRICATION D'UN MYTHE.....	16
<i>La collaboration, un phénomène exclusivement urbain et hors de la société rurale d'Oleron ?.....</i>	<i>17</i>
<i>Les raisons d'une collaboration sur l'île d'Oleron : « la peur, la bêtise, le fric ».....</i>	<i>20</i>
<i>Le signifié de « collaborateur » ou la création du mythe de l'île sans collaborateurs. ....</i>	<i>23</i>
C. LA RÉSISTANCE DANS L'ÎLE D'OLERON : DES MOUVEMENTS SPONTANÉS AUX GRANDS RÉSEAUX EN RELATION AVEC LE CONTINENT POUR UNE LIBÉRATION ARMÉE.....	25
<i>Le système D de la résistance, juin 1940 – automne 1941 : de petits mouvements sans moyen d'action. ...</i>	<i>25</i>
<i>La première création de réseaux résistants organisés, janvier 1942 – octobre 1943 : les excroissances de la résistance continentale face à leurs succès... fatals. ....</i>	<i>26</i>
<i>Silence radio sur la résistance Oleronaise : deux groupes inactifs, octobre 1943 – juillet 1944 .....</i>	<i>27</i>
<i>La renaissance de la résistance organisée sur l'île d'Oleron, juillet 1944 – avril 1945. De la collecte d'informations à une armée secrète prête au combat.....</i>	<i>28</i>
<b>II. L'ÎLE D'OLERON DANS LE MUR DE L'ATLANTIQUE : LA CONSTRUCTION D'UNE PAROI TOURNÉE EXCLUSIVEMENT VERS L'OUEST ET SON CONTOURNEMENT PAR DES MAQUIS À PARTIR D'AOÛT 1944.....</b>	<b>36</b>
A. L'OCCUPATION MILITAIRE DE L'ÎLE D'OLERON DE JUILLET 1940 À AVRIL 1945, ET SES DISPOSITIFS DE DÉFENSE DE LA « FORTERESSE EUROPE » : L'ATLANTIKWALL.....	37
<i>L'île d'Oleron, place stratégique dans la défense des futurs ports militaires de La Rochelle, Royan et Bordeaux. ....</i>	<i>38</i>
<i>Les troupes d'infanterie de la Heer sur l'île d'Oleron avant l'installation de soldats spécialisés de la Kriegsmarine.....</i>	<i>39</i>
<i>La réalisation de l'Atlantikwall : de la surprotection du flanc Ouest (1941 – 1944) au repli urgent sur la côte Est (août 1944 – janvier 1945).....</i>	<i>41</i>
B. SEPTEMBRE 1944, SUITE À LA PERCÉE ALLIÉE EN NORMANDIE ET EN PROVENCE, DES GROUPES MAQUISARDS DU SUD-OUEST MARCHENT SUR L'ARC ATLANTIQUE ET ASSIÈGENT L'ENNEMI DANS DES POCHEs DE RÉSISTANCE.....	45
<i>Le moral des forces d'occupation Allemandes dans l'île d'Oleron face à la reconquête des côtes charentaises par les F.F.I.....</i>	<i>45</i>
<i>Les F.F.I. du grand Sud-Ouest en Charente-Maritime, ou la création d'armées régulières destinées à attaquer Royan, Le Verdon, La Presqu'île d'Arvert et l'île d'Oleron.....</i>	<i>46</i>
<i>Avril 1945 : Berlin est assiégée. Les poches de l'Atlantique deviennent des groupements autonomes. ....</i>	<i>50</i>



C.	VÉNÉRABLE ET JUPITER, OU LES PLANS DE LA LIBÉRATION DE ROYAN ET DE L'ÎLE D'OLERON PAR LES ARMES.....	52
	<i>La réalisation du plan Jupiter, dans la perspective de la libération de Royan</i> .....	52
	<i>La progression des troupes sur l'île d'Oleron : les groupements Cézard et Marchand, héritages de l'opération de libération de Royan – Pointe de Grave</i> .....	55
	<i>Le déploiement d'une logistique très variée, afin de noyer l'ennemi sur tous les fronts</i> .....	57
<b>III.</b>	<b>L'ASSAUT MILITAIRE DE L'ÎLE D'OLERON OCCUPÉE (30 AVRIL – 1<sup>ER</sup> MAI 1945), ET SA RÉCEPTION MITIGÉE PAR LES POPULATIONS LOCALES.....</b>	<b>61</b>
A.	LUNDI 30 AVRIL 1945, PREMIER JOUR DES COMBATS : LA PÉNÉTRATION DU SECTEUR SUD DE L'ÎLE D'OLERON.....	62
	<i>Les Français devaient débarquer le 29 avril</i> .....	62
	<i>Le 29 avril 1945, l'État-major confirme l'attaque Jupiter au 30 avril à 6 heures</i> .....	63
	<i>L'assaut de l'infanterie sur la plage de Gatseau et la création d'une tête de pont</i> .....	64
	<i>Le déploiement des groupements Est et Ouest, ou la marche de conquête, et le débarquement des troupes de réserve</i> .....	67
	<i>Un mur infranchissable de mines à La Giraudière, et la marche vers Grand-Village</i> .....	69
	<i>La marche sur Le Château d'Oleron et la contre-attaque Allemande aux Allassins</i> .....	72
	<i>Bilan rapide de la première journée de combats</i> .....	72
B.	MARDI 1 <sup>ER</sup> MAI 1945, DEUXIÈME JOUR DES COMBATS : LA MARCHÉ VERS LE NORD DE L'ÎLE. DE FAIBLES COMBATS ET UNE ACTION MARQUÉE PAR LA RÉSISTANCE ET LE COMMANDO FOURNIER.....	74
	<i>Le commando Fournier ou la création d'une guerilla en amont de la ligne de front sur l'axe Est-Ouest</i> ...	74
	<i>La reprise de la progression depuis Grand-Village, et la marche sur Saint-Pierre</i> .....	76
	<i>La chute de l'inselkommandantur et la reddition générale de la partie Nord de l'île d'Oleron</i> .....	77
C.	BILAN MILITAIRE DU « TROISIÈME DÉBARQUEMENT DE FRANCE » ET SES CRITIQUES. LA LIBÉRATION DE L'ÎLE D'OLERON ÉTAIT-ELLE NÉCESSAIRE ? .....	79
	<i>Bilan statistique de l'opération Jupiter</i> .....	79
	<i>Les festivités du mercredi 2 mai 1945 et la mémoire du combat</i> .....	80
	<i>L'opération Jupiter face à la capitulation du Reich : la libération de l'île était-elle nécessaire ?</i> .....	81
	<i>Le général de Larminat, première cible des critiques</i> .....	83
	<i>Un risque d'armistice entravant le désir de vengeance du Gouvernement Provisoire</i> .....	85
<b>CONCLUSION GÉNÉRALE : LES PROBLÉMATIQUES D'UNE ÎLE D'OLERON PLUS ATTENTISTE QUE RÉSISTANTE, ET PLUS CRITIQUE QUE RECONNAISSANTE SUR LA LIBÉRATION.....</b>		<b>90</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>		<b>92</b>
	CARTOGRAPHIE .....	92
	DICTIONNAIRES .....	92
	BROCHURES & ARTICLES.....	92
	LIVRES .....	93
	TÉMOIGNAGES .....	94
	ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE LA CHARENTE-MARITIME .....	94
	WORLD WIDE WEB .....	94
<b>TABLE DES ILLUSTRATIONS.....</b>		<b>95</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES .....</b>		<b>96</b>